Weyl, Fernand
Bel-ami

N° 22.

Prix : 1 franc
Avec le n° correspondant du "Monde Illustré".

FERNAND NOZIÈRE
D'après le roman de GUY DE MAUPASSANT



BEL-AMI

PIÈCE EN QUATRE ACTES ET HUIT TABLEAUX

Représentée pour la 1re fois au Théâtre du Vaudeville
le 24 février 1912

ÉDITION
DU
MONDE ILLUSTRÉ
13, Quai Voltaire — PARIS

Supplément gratuit au n° 2873
du MONDE ILLUSTRÉ
20 AVRIL 1912

BEL-AMI

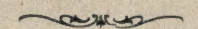
PIÈCE EN QUATRE ACTES ET HUIT TABLEAUX

D'après le Roman de GUY DE MAUPASSANT

PAR

FERNAND NOZIÈRE

Représentée pour la première fois au Théâtre du Vaudeville le 24 Février 1912.



PERSONNAGES

Madeleine Forestier	Mmes Gabrielle DORZIAT.
Madame Walter	Vera SERGINE
Clotilde de Marelle	Madeleine DOLLEY.
Suzanne Walter	Juliette CLARENS.
La bonne	Ellen ANDRÉ.
Première dame	FARNA.
La femme de chambre	Berthe FUSIER.
La bouquetière	M. GAYDON.
Rose	YV. DARIO.
Mlle Bémol	Maud GIPSY.
Deuxième fille	D'ORVAL.
Une femme anémique	LAGRANGE.
Rachel	LEPRINCE.
Deuxième dame	DARLET.
Femme de chambre de Walter	MEYRALD.
Déborah Gerson	L. MARION.
Miss Rumpton	ZOURNA.
Christine Baumer	MARINDA.
L'amie de Rachel	AUFFRET.
Première fille	Simone GLORY.
Troisième fille	Suzanne GLORY.
Quatrième fille	Al. AUFFRET.
Mlle Ducôté	LAFFON.
La petite Laurine	M. FROMET.
Laroche Mathieu	MM. DUQUESNE.
Forestier	LÉRAND.
Walter	JOFFRE.
Georges Duroy	Jean DAX.
Le comte de Vaudrec	M. LUGUET.
Norbert de Varenne	Pierre JUVENET.
Le Commissaire de police	MM. COUSIN.
Béreux	VERTIN.
Schram	J. GUILTON.
Le Directeur des Folies	DORGEL.
Premier reporter	CHARTRETTES.
Le domestique de Forestier	BARBAT.
Saint-Pothain	BOSC.
Le cinématographe	PAULAIS.
Un commandant	LEYSSAC.
Le comte de Latour-Yvelin	GARRIGUES.
Un sénateur	ALIX.
Le contrôleur des Folies	GREUZE.
Un homme sérieux	LERIEUX.
Le docteur	THOMAS.
Le garçon des Folies	BRITAC.
Le chasseur des Folies	GAUDIN.
Briston	LEGROD.
Le chef de cabinet	BILLIARD.
Lafleur	PÉRICAUD.
Deuxième reporter	MENDAILLE.
Le photographe	ALIOT.
Le patron de la maison meublée	CLÉMENT.
Le secrétaire du commissaire	CORYNE.
Un serrurier	LORINET.
Le domestique des Walter	DAUPHIN.
Un député	DARDIER.
Le chef tzigane	RANTET.
Premier suisse	GROLARD.
Deuxième suisse	ABEL.

A Paris et à Menton, de nos jours.

ILLUSTRATIONS DE H. RUDAUX

BEL-AMI

PREMIER TABLEAU

Les Folies-Bergère. Un coin du hall. Au fond, portes donnant accès dans le promenoir. A droite, porte conduisant vers le bar et vers l'entrée de l'établissement. Des tables de café à droite et à gauche. Pendant tout ce tableau, des spectateurs vont et viennent, traversent la scène.

Au lever du rideau Rachel et son amie sont installées à une table à droite. Le garçon vient desservir.

Scène première

L'AMIE DE RACHEL, LE GARÇON, RACHEL.

L'AMIE DE RACHEL. — Ce que tu es pressé, Jules !

LE GARÇON. — C'est autant de fait.

RACHEL. — Ça va, ce soir, les pourboires?

LE GARÇON. — Pas mal... et vous?

L'AMIE DE RACHEL. — Pas fort !

LE GARÇON. — Mais qu'est-ce que vous fichez ici?... Allez dans le promenoir.

RACHEL. — Ah !... Il y a un spectacle épatant ! Ils ne font attention qu'à ce qui se passe sur la scène.

(Elles s'éloignent tandis que le garçon emporte les verres vides)

Scène II

FORESTIER, LE DIRECTEUR DES FOLIES, Mme DE MARELLE, MADELEINE FORESTIER, puis LE GARÇON, puis VAUDREC.

LE DIRECTEUR *guide, très empressé, Forestier, Mme Forestier et Mme de Marelle.* — Vous avez le temps, vous savez !

Mme DE MARELLE. — J'en étais sûre... Mais Forestier a toujours peur d'être en retard.

MADELEINE. — Si j'écoutais Paul, je verrais tous les levers de rideau.

FORESTIER. — Tu exagères !

Mme DE MARELLE. — Je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir empêchée de prendre du café.

LE DIRECTEUR. — On va vous en servir une tasse, si vous le permettez... Vous avez un bon quart d'heure avant l'entrée en scène des Pannés... Asseyez-vous donc... Jules!...

LE GARÇON. — Monsieur !

LE DIRECTEUR. — Du café!

(On s'installe à une table au second plan, à gauche).

FORESTIER. — La salle est belle?

LE DIRECTEUR. — Tout-Paris... Dame ! c'est une attraction. Jamais on n'a vu un jeune ménage ruiné faire un numéro de clowns musicaux...

MADELEINE. — Et s'intituler *les Pannés.*

Mme DE MARELLE. — Ça m'amuserait, moi, de paraître ainsi devant tout Paris.

FORESTIER. — En maillot noir, et avec une perruque de clown... Voulez-vous jouer avec moi?

MADELEINE. — Tiens, voici Vandrec.

VAUDREC, *lui baisant la main.* — Bonsoir, chère amie... Bonsoir, Madame... Bonsoir, mon cher Forestier.

MADELEINE. — Vous connaissez M. Cramel, le directeur des Folies?

VAUDREC. — Nous nous sommes serré la main tout à l'heure.

FORESTIER. — Comment allez-vous?

LE DIRECTEUR. — Vous avez été souffrant?

VAUDREC. — Une satanée attaque de goutte... C'est l'âge.

Mme DE MARELLE. — L'âge n'a rien à faire. Ainsi, moi, je suis couverte de douleurs...

FORESTIER. — Vous, vous buvez trop.

Mme DE MARELLE, *à Vaudrec.* — Nous avons dîné au cabaret et ils prétendent que je suis un peu grise. Monsieur Cramel, faites tendre un fil de fer. Je parie que je tiens en équilibre.

MADELEINE. — On te croit !... Vous venez avec nous, Vaudrec?

VAUDREC. — Je suis, avec des camarades, dans la loge du cercle.

MADELEINE. — Vous pouvez bien nous donner quelques minutes?

VAUDREC. — Avec joie.

MADELEINE. — Offrez votre bras à Clo : elle chancelle.

Mme DE MARELLE. — Tu m'en fais une réputation.

FORESTIER. — Allons !

MADELEINE. — Tu n'oublies pas que tu as un mot à dire au patron.

FORESTIER. — Je le verrai pendant l'entr'acte.

MADELEINE. — Il vaut mieux que tu l'attendes.

(Elle sort avec Mme de Marelle et Vaudrec.)

FORESTIER. — Il n'est pas encore arrivé, M. Walter ?

LE DIRECTEUR. — Non, monsieur Forestier ; je n'ai vu que Saint-Pothain et Norbert de Varenne.

FORESTIER. — Et Georges Duroy?

LE DIRECTEUR. — Je ne connais pas... C'est un débutant?

FORESTIER. — Oui, un garçon d'avenir.

LE DIRECTEUR. — Article?

FORESTIER. — Information.

LE DIRECTEUR. — Un cigare?

FORESTIER. — Non ! je tousse trop !... Une sacrée bronchite que j'ai attrapée cet automne, un soir, en dînant au Bois... Je ne peux pas m'en débarrasser.

LE DIRECTEUR. — Prenez des pastilles truc.

FORESTIER. — On me la fait plusieurs fois par jour, vous savez... Voilà Duroy qui arrive... Bonsoir, vieux !

Scène III

LE DIRECTEUR, FORESTIER, DUROY.

DUROY. — Bonsoir !

FORESTIER. — Monsieur Georges Duroy... Monsieur Cramel, le directeur des Folies.

LE DIRECTEUR. — Vous avez vos entrées, Monsieur?

DUROY. — Oui, je vous remercie.

LE DIRECTEUR. — Un cigare?

DUROY. — Volontiers !...

LE DIRECTEUR. — Du feu?

DUROY. — Merci.

LE DIRECTEUR. — Et maintenant, excusez-moi !... Il faut que je donne un coup d'œil.

FORESTIER. — Faites donc, Cramel... A tout à l'heure.

(Sort le directeur.)

Scène IV

FORESTIER, DUROY.

DUROY. — Ta femme n'est pas là?

FORESTIER. — Elle est dans la loge, avec Clotilde... Tu n'as pas pu venir dîner?

DUROY. — J'ai quitté le journal à huit heures et demie.

FORESTIER. — Du nouveau?

DUROY. — Non ! mais le patron était d'une humeur.

FORESTIER. — Quoi?... Sa petite l'a encore embêté pour que Claretie l'engage?

DUROY. — Je ne sais pas. Elle n'est pas venue au journal. Mais il a eu une longue conversation avec Laroche-Mathieu, et ils faisaient des têtes, tous les deux!... Je lui ai demandé une avance... Oh ! la la !

FORESTIER. — Tu n'as jamais le sou, toi ; tu entretiens donc des femmes?

DUROY. — Tu sais bien qu'on ne va pas loin avec trois cents francs par mois.

FORESTIER. — Sans reproche, il y a deux mois, quand tu étais dans ta compagnie de chemin de fer, tu gagnais cent cinquante francs.

DUROY. — J'avais moins de frais... Il y a des jours où je regrette presque...

FORESTIER. — Merci !

DUROY. — Oh ! mon vieux, je dis ça ; mais je te suis très reconnaissant de m'avoir fait entrer à la *Vie française* ; seulement il y a des moments durs... Hier, j'ai joué... Je dois cinq cents francs.

FORESTIER. — A qui?

DUROY. — A...

FORESTIER. — A personne... Tu n'as pas besoin de cinq cents francs. Je ne marche pas... Demain, je t'avance encore un louis ; c'est le dernier...

DUROY. — Je ne te demande rien.

FORESTIER. — Ne fais pas la bête... Je ne te le donne pas ce soir parce que, demain, tu n'aurais plus un sou pour déjeuner !... Veux-tu prendre un bock en attendant le patron?

DUROY. — Tout de même.

FORESTIER. — Garçon !... deux bocks... *(Ils s'installent à une table au premier plan à gauche)*. Veux-tu encore quelque chose ?

DUROY. — Quoi?

FORESTIER. — Un conseil... Rends donc visite à la patronne. Elle est très bien disposée pour toi. Et puis n'aie pas l'air si lugubre, bon Dieu... Tu as de la chance... Tu as la plus grande des chances : la santé.

DUROY, *avec intérêt*. — Ça ne va pas?

FORESTIER. — Il y a des moments où je sens bien que je suis perdu !...

DUROY. — Allons donc !... Des bêtises !

FORESTIER. — Voilà le patron ! Enfin !

(Entrent Walter, Mme Walter et Laroche-Mathieu.)

Scène V

LES MÊMES, WALTER, Mme WALTER et LAROCHE-MATHIEU.

WALTER.— C'est bien !...Bonsoir !... Vous êtes repassé au journal, Duroy ! Pas de dépêche pour moi ?

DUROY. — Non, monsieur Walter !

WALTER. — Nom de Dieu de nom de Dieu !

Mme WALTER. — Oh !... mon ami.

WALTER. — Je te demande pardon.

Mme WALTER. — Madame Forestier va bien?

FORESTIER.— Elle est dans la salle... Je ne sais, madame, si vous reconnaissez mon ami, M. Georges Duroy?

Mme WALTER. — Certainement... J'aurais dû l'oublier ; car je n'ai pas eu le plaisir de le revoir depuis que vous me l'avez présenté au journal.

DUROY. — Je vous prie de m'excuser, madame: je suis très occupé. M. Walter a bien voulu me confier une tâche assez lourde.

Mme WALTER. — Ce n'est que le commencement.

DUROY. — Je l'espère.

Mme WALTER. — Mon mari a besoin de collaborateurs jeunes et actifs... N'est-ce pas, mon ami?

WALTER. — Oui ! oui !

Mme WALTER. — Je reçois tous les jeudis, monsieur Duroy... Vous me conduisez à ma loge, Forestier?

FORESTIER. — Mais certainement, madame.

WALTER. — Allez !... allez !... Nous vous rejoindrons... Mais vous, restez ici, Laroche-Mathieu.

(Sortent Forestier et Mme Walter.)

Scène VI

LES MÊMES, moins FORESTIER, et Mme WALTER, puis LA BOUQUETIÈRE.

LAROCHE-MATHIEU. — Pourquoi faire?

WALTER. — Vous êtes extraordinaire !... Vous ne dites rien ! vous avez l'air de vous moquer de tout !

LAROCHE-MATHIEU. — Et puis, quand je m'agiterais ?

LA BOUQUETIÈRE, *approchant ; à Walter.* — Une boutonnière, monsieur ?

WALTER. — Et zut !

LAROCHE-MATHIEU. — Elle est pourtant gentille.

WALTER. — Elle est gentille?... Eh ! eh !... alors !... porte un bouquet de roses dans la loge 20.

LA BOUQUETIÈRE. — Bien, monsieur Walter.

WALTER. — Tu me connais?

LA BOUQUETIÈRE. — Bien sûr !... Je connais toutes les célébrités de Paris.

WALTER. — Combien, tes fleurs?

LA BOUQUETIÈRE. — Un louis?

WALTER. — Ce n'est pas donné.

LA BOUQUETIÈRE. — On ne donne rien... On vend tout.

WALTER. — Tout?...

LA BOUQUETIÈRE. — Oui, monsieur Walter.

WALTER. — Tiens, voilà ton louis... et trotte-toi.

(Sortie de la bouquetière.

LAROCHE-MATHIEU. — Vous avez toujours besoin de moi?

WALTER. — Mais oui !... et aussi de Duroy.

DUROY. — Je suis à vos ordres.

WALTER. — Je ne voudrais pas, mon cher ami, vous empêcher de passer la soirée auprès de la charmante Mme de Marelle.

DUROY. — Je ne comprends pas.

WALTER. — C'est bien !... Un journaliste ne doit être indiscret que quand il s'agit des autres... Puisque rien ne vous retient ici, vous pourriez peut-être aller jusqu'au journal... La dépêche que j'attends est sans doute arrivée... Prenez l'auto, et venez me donner la réponse dans la loge.

LE CHASSEUR *de la « Vie française », entrant.* — Voici une dépêche, monsieur Walter.

WALTER, *ouvrant fébrilement. (Il remet à Walter la dépêche et sort).* — C'est ça !... C'est ça !

LAROCHE-MATHIEU. — Eh bien? eh bien?...

WALTER, *lisant.* — Musique !

LAROCHE-MATHIEU. — Eh bien?

WALTER. — C'est le mot de convention avec notre correspondant de Tanger. Ça veut dire que les hostilités sont engagées?

LAROCHE-MATHIEU, *au comble de la joie.* — Musique ! musique !

WALTER. — Enfin ça va rouler, maintenant !... Dans, trois mois, vous aurez les Affaires étrangères, mon cher député ; vous serez l'homme de la situation... Ah ! bon Dieu ! je suis content !... Mon petit Duroy, rejoignez vos amis ; je n'ai pas besoin de vous ; et demain, vous aurez votre avance.

DUROY. — Merci, monsieur.

(Sonnerie.)

LAROCHE-MATHIEU. — On sonne pour le numéro des Pannés.

WALTER. — Au rideau, mon vieux : ça commence !

(Il entre dans la salle avec Laroche-Mathieu, en sifflant la Marseillaise.)

Scène VII

DUROY, RACHEL.

DUROY, *les regardant sortir.* — Ah bien!... Ça va mieux!

(Il se dirige vers la salle, et se heurte à Rachel.)

RACHEL. — Bonjour, mon chéri !

DUROY. — Bonjour !

RACHEL. — Embrasse-moi !

DUROY. — Je t'en prie, ne fais pas l'enfant !

RACHEL. — Quoi tu as?

DUROY. — Le patron est dans la salle et il veut qu'on ait de la tenue.

RACHEL. — Je ne t'ai pas vu depuis dix jours.

DUROY. — Je suis très occupé.

RACHEL. — Ah ! je l'ai, le béguin !

DUROY. — Moi aussi !

RACHEL. — Pas pour moi alors... Tu viendrais plus souvent.

DUROY. — Je viendrai bientôt...

RACHEL. — Alors, ce soir !...

DUROY. — Je ne peux pas.

RACHEL. — Tu n'es pas avec une femme, au moins?

DUROY. — Je suis dans une loge, avec des amis.

RACHEL. — Ça ne serait pas propre de venir chez moi avec une poule.

DUROY. — Chez toi?...

RACHEL. — Ici, c'est mon salon... Reste un peu avec moi, mon chéri.

DUROY. — Je ne peux pas...

RACHEL. — Demain, alors?

DUROY. — Ou après-demain.

LA BOUQUETIÈRE, *entrant.* — Une belle fleur, madame?

RACHEL. — Tu permets?

DUROY. — Je n'ai pas de monnaie.

RACHEL. — Tu en feras tout à l'heure... Donne ces œillets. (*La bouquetière s'éloigne.*) Ça me fait plaisir que tu m'aies offert ces fleurs... Ça sent fort... A après-demain?

DUROY. — C'est entendu !...

(*Rachel s'en va à droite et Duroy se dirige vers le fond quand le garçon l'arrête*).

LE GARÇON. — Monsieur a appelé?...

DUROY. — Non !

LE GARÇON. — Je croyais... La fleuriste m'avait dit que monsieur avait besoin de monnaie.

DUROY. — Tout à l'heure... (*Il revient à la table de droite, premier plan*). Donnez-moi un sherry-brandy !

LE GARÇON. — Bien, monsieur.

DUROT. — Et priez M. Saint-Pothain de vouloir bien venir jusqu'ici... Il est au fauteuil 26.

LE GARÇON. — Je vais envoyer le chasseur.

DUROY. — Vite, n'est-ce pas !...

Scène VIII

DUROY, LA FEMME ANÉMIQUE, puis LE CHASSEUR.

UNE FEMME ANÉMIQUE, *s'approchant.* — Tu ne paies rien?

DUROY. — Pas ce soir !

LA FEMME ANÉMIQUE. — T'es fauché ?

DUROY. — Non !... mais je ne peux pas ; j'attends quelqu'un.

LA FEMME ANÉMIQUE. — Donne quelque chose, alors?... Vingt sous pour mon fiacre, à la sortie... il pleut.

DUROY. — Je n'ai pas de monnaie.

LA FEMME ANÉMIQUE. — Ne te fâche pas, mon loup ! Ce sera pour une autre fois.

LE CHASSEUR, *accourant.* — Ce monsieur va venir !

(*La Femme anémique s'éloigne.*)

DUROY. — Merci !

(*Le chasseur ne bouge pas.*)

DUROY. — Eh bien !... quoi?...

LE CHASSEUR. — C'est moi qui *est allé* le prévenir.

DUROY. — Tout à l'heure.

LE CHASSEUR. — Bien, monsieur.

(*Il s'éloigne.*)

Scène IX

DUROY, SAINT-POTHAIN ET NORBERT DE VARENNE entrent.

SAINT-POTHAIN. — Qu'y a-t-il ?

VARENNE. — Bonsoir, Duroy.

DUROY. — Oh ! mon cher maître, je suis confus...

VARENNE. — Laissez donc!... Garçon!... deux bocks!... Le numéro des Pannés ne passe pas encore et je ne suis pas fâché de boire quelque chose.

DUROY, *à Saint-Pothain.* — Mon vieux, voilà... J'ai oublié a galette... Je suis prisonnier de mon sherry-brandy.

SAINT-POTHAIN. — Comment donc !... Voilà cent sous !

DUROY. — Je te rendrai ça...

SAINT-PHOTAIN. — Rien ne presse... Demain, ça suffira.

(*Le garçon apporte les bocks.*)

VARENNE, *buvant.* — Ça, c'est la meilleure chose de la vie!... Nous avons bien dîné, ce soir, n'est-ce pas, Saint-Pothain?

SAINT-POTHAIN. — Oh ! avec vous, cher maître, on ne dîne pas : on officie.

VARENNE. — Mon cher Duroy, je lui ai fait manger un bœuf à la mode dont je vous donnerai la recette... Vous prenez un beau morceau de culotte...

SAINT-POTHAIN. — As-tu dégusté l'article du maître. ce matin?

DUROY. — Oh ! admirable ! quelle psychologie !... Vous la connaissez, la femme !

VARENNE. — Il suffit de regarder... Garçon, deux bocks.

SAINT-POTHAIN. — Vous l'avez étudié, l'amour. Et vous êtes un savant désintéressé : vous n'avez pas fait le beau mariage, vous n'êtes pas de l'Académie!... C'est épatant, ças

VARENNE. — Que voulez-vous? on n'est pas parfait... Dans ma jeunesse, on était bohême.

DUROY. — Aujourd'hui, on est plus pratique !

VARENNE. — On lutte, on s'ennuie, on arrive... Moi, je ne me plains pas, j'ai eu ma part de joie.

SAINT-POTHAIN. — Et votre nombre de femmes... (*Le garçon apporte les nouveaux bocks.*) Ah ! cher maître, si vous vouliez écrire...

VARENNE. — Mes mémoires?

DUROY. — Vos souvenirs !

VARENNE. — C'est toujours la même chose : des femmes légères ou vénales.

SAINT-POTHAIN. — Légères et vénales !

VARENNE. — Des maris aveugles ou complaisants !

SAINT-POTHAIN. — M. de Marelle ou Forestier.

DUROY. — Voyons, Saint-Pothain...

SAINT-POTHAIN. — Quoi?... Le mari de Clotilde n'est pas aveugle ?

DUROY. — Je n'en sais rien.

SAINT-POTHAIN. — Forestier n'est pas complaisant?

DUROY. — C'est idiot.

SAINT-POTHAIN. — Voyons, cher maître, vous connaissez Madeleine Forestier depuis son adolescence ! Eh bien ! dites donc à cet enfant que le comte de Vaudrec subvient depuis des années aux besoins du ménage.

VARENNE. — Madeleine est une créature rare; Vaudrec, un galant homme ; et Forestier, un charmant garçon.

SAINT-POTHAIN. — Tous les maris complaisants sont de charmants garçons. Ça tient à la fonction... Je me sauve...

(*Il file.*)

DUROY. — Quelle *rosse* !... Forestier est un honnête homme?

VARENNE. — Certainement... certainement...

(*Varenne s'en va.*)

DUROY. — Garçon !...

LE GARÇON. — Monsieur?

DUROY. — Payez-vous !

LE GARÇON, *maniant les soucoupes.* — Deux francs... trois francs... Trois et deux cinq...

DUROY, *lui donnant cinquante centimes.* — Tenez !

LE GARÇON. — Merci, monsieur.

(*Il s'en va.*)

DUROY. — Chasseur !

LE CHASSEUR. — Monsieur.

DUROY, *lui donnant vingt sous.* — Tenez !

LE CHASSEUR. — Merci !

(*Il s'éloigne.*)

DUROY. — Il me reste cinquante centimes pour la fleuriste... Zut !

Scène X

DUROY, Mme DE MARELLE, puis le GARÇON, puis la BOUQUETIÈRE.

Mme DE MARELLE, *se dirigeant vers la sortie.* — Ah ! vous voilà.

DUROY. — Bonsoir, ma petite Clo.

Mme DE MARELLE. — Que vous est-il arrivé ? Pourquoi restez-vous ici?

DUROY. — Je vais t'expliquer...

Mme DE MARELLE. — Je vous prie de ne pas me tutoyer... Comment?... tu ne viens pas dîner, tu t'excuses par un coup de téléphone ; enfin tu arrives aux Folies et tu ne cours pas vers la loge?... Ah ! non ! tu sais !... je suis à bout de nerfs... Je m'en vais.

DUROY. — Le patron m'a retenu, et puis Saint-Pothain, et puis Norbert de Varenne.

Mme DE MARELLE. — Quand tu me promets ta soirée, tu pourrais t'arranger pour être libre... J'avais l'air ridicule ; Madeleine et Forestier ricanaient.

DUROY. — Est-ce qu'ils soupçonneraient?...

Mme DE MARELLE. — Ce sont des enfants, n'est-ce pas?... Crois-tu que Forestier n'aurait pas insisté davantage pour me mettre en voiture, s'il n'avait pas cru que tu m'attendais.

DUROY. — Je t'affirme, Clo...

Mme DE MARELLE. — Au revoir !

DUROY. — Tu me fais beaucoup de peine... Je fais un métier de chien... Depuis sept heures, je n'ai qu'une idée :



Mme DE MARELLES (Mlle Dolley).

échapper au travail pour te rejoindre !... Et c'est ainsi que tu me reçois !

Mme DE MARELLE. — Je ne te reçois pas, je te rencontre.

DUROY. — Rentrons dans la salle...

Mme DE MARELLE. — J'aurais l'air de te ramener.

DUROY. — Qu'est-ce que ça fait?

Mme de MARELLE. — Tout, mon chéri, sauf le ridicule !

DUROY. — Alors?...

Mme DE MARELLE. — Alors, mets-moi en voiture et allons souper quelque part...

DUROY. — J'ai des épreuves à corriger...

Mme DE MARELLE. — Tu passeras un instant au journal...

DUROY. — Non, ma petite Clo, pas ce soir...

Mme DE MARELLE. — Ah ! charmant !... Eh bien ! bonsoir !

DUROY. — Écoute, Clo...

Mme DE MARELLE. — Non ! non !... à un autre jour !... quand tu daigneras...

DUROY. — Écoute-moi... Je ~~ne peux~~ pas souper avec toi, parce que...

Mme DE MARELLE. — Parce que?

DUROY. — Parce que je n'ai pas un sou.

Mme DE MARELLE. — Quoi ?

DUROY. — Si!.. je mens ! j'ai dix sous!... Et je dois de l'argent à la caisse du journal, à Forestier, à Saint-Pothain à tout le monde... Tu comprends, maintenant.

Mme DE MARELLE. — Oh ! mon chéri !

(*Elle s'assied à une table.*)

LE GARÇON, *avançant.* — Madame désire?

Mme DE MARELLE. — Une chartreuse... Et moi qui te fais une scène... Mais je ne savais pas... Je ne pouvais pas deviner. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?...

DUROY. — On n'aime pas à avouer...

Mme DE LARELLE. — C'est vrai !... tu as raison !... tu as toujours raison, mon petit Georges.

DUROY. — Voilà.

Mme DE MARELLE. — Où as-tu dîné ?

DUROY. — Chez moi !

Mme DE MARELLE. — Chez toi !... Il n'y a pas de cuisine.

DUROY. — Je n'en avais pas besoin...

Mme DE MARELLE. — Tu n'as rien mangé, tandis que je me grisais ?... Ah ! Georges ! ça me fait tant de peine!

DUROY. — Ne te frappe pas ; ce n'est pas la première fois.

(*Le garçon apporte la chartreuse.*)

Mme DE MARELLE. — Mon chéri !... mon chéri !... Mais je ne veux pas que tu t'endormes sans souper... Oh ! non ! c'est trop injuste !... Et puis, tu tomberais malade !... Je ne veux pas que tu tombes malade, moi... Que vas-tu faire?

DUROY. — Demain, j'aurai de l'argent ; le patron m'a promis une avance.

Mme DE MARELLE. — Alors, mon amour, écoute ; puisque tu auras demain de l'argent, tu peux bien accepter, ce soir, un prêt...

DUROY. — Assez !... n'est-ce pas ?

Mme DE MARELLE. — Quoi ?... En voilà des bêtises !... Tu me rembourseras demain !... Tu as oublié ton argent. Ça arrive à tout le monde... Il faut bien payer cette liqueur... Je me regarde dans ma petite glace... je mets du rouge, de la poudre... il y a un billet sur la table... et tu dis au garçon : « Payez-vous ».

DUROY. — J'ai honte!

Mme DE MARELLE. — Je comprends qu'on soit délicat... Mais ce n'est pas de la délicatesse, c'est de la sottise... Garçon !

LE GARÇON. — Madame.

DUROY. — Payez-vous !

LE GARÇON. — Bien, monsieur!

(*Il s'éloigne.*)

Mme DE MARELLE. — Je t'adore, mon chéri ; je t'adore !... Et maintenant, on soupe... Tu dois mourir de faim... On va être, tous les deux, dans un salon... bien fermé... Mon amour !

LA BOUQUETIÈRE, *entrant.* — Des fleurs, madame ?

Mme DE MARELLE. — Merci !

DUROY. — Je t'en prie !... Prends ces roses !

Mme DE MARELLE. — Ce sont mes intérêts?

LA BOUQUETIÈRE. — Elles sont bien belles, madame.

Mme DE MARELLE. — Plutôt ce petit bouquet d'œillets. Ils sont très jolis ; et ça sent bon le poivre !

LE GARÇON, *apportant la monnaie.* — Cinquante et quarante, quatre-vingt-dix... et neuf... quatre-vingt-dix-neuf.

DUROY, *empochant l'argent et donnant une petite pièce au garçon.* — Tenez !

Mme DE MARELLE. — Ça sent bon !... Ça sent bon !

DUROY. — Combien les œillets ?

LA BOUQUETIÈRE. — Cinq francs.

DUROY. — Voilà !

LA BOUQUETIÈRE, *faisant sonner la pièce de dix francs sur la table.* — Merci ! monsieur.

Mme DE MARELLE. — Elle ne te rend pas la monnaie... Elle file avec tes dix francs, tu sais...

DUROY. — Il faut bien que tout le monde vive.

Mme DE MARELLE. — C'est bête, de se laisser refaire ainsi... de payer deux bouquets pour un seul... On a l'air américain.

DUROY. — Je suis étourdi de fatigue... Je t'en prie, laissons cela... Tu es prête?...

Mme DE MARELLE. — Aide-moi à me lever ; ce petit verre m'a achevée... Je suis tout à fait grise... Oh ! oh ! oh !... Que c'est bête, mon chéri.

Scène XI

DUROY, Mme DE MARELLE, RACHEL, son amie, *puis au bruit de la dispute arrivent peu après des filles,* LA BOUQUETIÈRE, LE CHEF TZIGANE, LE CONTROLEUR, etc...

RACHEL, *passant avec son amie.* — Bonsoir, Georges.

Mme DE MARELLE. — Quoi?... Tu connais cette femme?

DUROY. — Tu es folle !

RACHEL, *s'approchant.* — Tu pourrais bien me répondre; tu n'es pas aimable, ce soir.

DUROY. — Je ne vous connais pas... Laissez-moi tranquille !

RACHEL. — Tu ne me connais pas?... Dis donc, Camille, monsieur dit qu'il ne me connaît pas.

L'AMIE DE RACHEL. — Oh ! la la ! quel culot !

DUROY, *à Mme de Marelle.* — Venez, chère amie.

Mme DE MARELLE. — Mais non ; rien ne presse... Prenez congé de madame.

RACHEL. — A la bonne heure ; ça, c'est parlé... Ce que c'est que l'éducation!... Alors, à après-demain, Georges !

DUROY. — Vous, si vous voulez faire du scandale, je vous jure que ça ne prendra pas. Je vous ferai empoigner, vous savez.

RACHEL. — De quoi?... m'empoigner?... Tu oublies que je ne t'ai jamais demandé un sou, et que je t'ai offert le chocolat, le matin.

DUROY. — Nous réglerons ça.

RACHEL. — Quand Madame ne sera plus là... Oui, mon garçon... Au revoir, madame... Je ne vous le disputerai pas... Tenez! voici même les fleurs qu'il m'a données tout à l'heure... Ça vous revient !

PREMIÈRE FILLE. — Bravo, la moukère.

Mme DE MARELLE. — C'est complet !... Tu payes des fleurs à cette fille avec mon argent!

RACHEL. — Je ne savais pas... Merci, madame.

Mme DE MARELLE. — Tu es un joli voyou.

DUROY. — Venez à votre voiture.

Mme DE MARELLE. — Je te défends de me suivre, tu entends... Reste avec ta roulure.

RACHEL. — Oh ! mais, dites donc... vous... tâchez d'être polie !...

DEUXIÈME FILLE. — Saute dessus, Rachel !

Mme DE MARELLE. — Quoi !

PREMIÈRE FILLE. — Kiss ! kiss !

L'AMIE DE RACHEL. — Elles vont se dévorer.

Mme DE MARELLE *s'éloigne très vite.* — Oh !

RACHEL. — Si tu veux me retrouver, il y a le pont Caulaincourt.

LE CONTRÔLEUR. — En voilà assez, Rachel ; fichez-nous la paix.

LE CHEF TZIGANE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

LA BOUQUETIÈRE. — C'est rien ! Deux dames qui se disputent un homme !

LE CHEF TZIGANE. — Où est le monsieur?

LA BOUQUETIÈRE. — Disparu dans la foule... C'est le type à Rachel. (*La foule arrive, s'installe.*)

DEUXIÈME FILLE, *à Rachel.* — Eh bien! ton Georges! tu ne cours pas après lui?... Tu ne veux pas l'embrasser, le caresser, le manger, le dévorer?

RACHEL. — Très peu pour moi... j'ai peur de l'urticaire.

Rideau.

2e TABLEAU

Le Cabinet de travail de Forestier. Au centre le bureau de Forestier. A gauche le bureau de Madeleine. Devant le bureau de Forestier, un canapé. A droite, la cheminée. Au fond, la bibliothèque: des livres sur des rayons. A gauche, au fond, une petite armoire dans laquelle sont enfermées les gravures libertines. Porte au fond un peu à gauche, deux portes à droite.

Scène première

GEORGES DUROY, UN DOMESTIQUE, puis MADELEINE.

GEORGES, *entrant avec le domestique.* — Dites que c'est pressé, qu'il s'agit d'un journal.

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur.

(*Il sort. — Georges regarde les tableaux. Entre brusquement Madeleine, un peignoir jeté à la hâte.*)

MADELEINE. — Il n'est rien arrivé à Paul?

GEORGES. — Mais non !

MADELEINE. — C'est bien vrai ?

GEORGES. — Ma parole d'honneur.

MADELEINE. — J'ai eu une peur... Il est si malade, vous savez !

GEORGES. — Une mauvaise bronchite... Un mois dans le Midi, et il sera guéri.

MADELEINE. — C'est ce que je lui dis.

GEORGES. — Voilà... Forestier était parti. Laroche-Mathieu a apporté au patron une nouvelle qui doit modifier paraît-il, votre article de demain, je veux dire : l'article de Forestier. On n'a pas voulu confier le pli à n'importe qui... Voici la lettre du patron, voici vos épreuves.

MADELEINE. — Vous avez la confiance du père Walter, hein ?.. (*Elle va à son bureau.*)

GEORGES. — Il est très gentil... Je n'ai pas à me plaindre.

MADELEINE, *décachetant le pli.* — Une cigarette?

GEORGES. — Non, merci !

MADELEINE, *allumant sa cigarette et lisant la lettre.* — Eh bien !... ça ne change rien.

GEORGES. — Ah?

MADELEINE. — J'avais la nouvelle, cet après-midi, quand j'ai écrit l'article. Si le patron avait lu la chronique, il s'en serait aperçu.

GEORGES. — Il n'a pas pu supposer... Laroche-Mathieu lui offre une information toute neuve...

MADELEINE. *enfermant dans un tiroir la lettre de Walter et mettant sous pli les épreuves.* — Parfait !

GEORGES. — Vous êtes rudement forte.

MADELEINE. — Mais non !... Pas du tout !

GEORGES. — Vous êtes merveilleusement renseignée, et on ne sait pas comment.

MADELEINE. — Mon petit Duroy, allez mettre votre habit. Vous n'oubliez pas que vous dînez ici, et il faut que je m'habille.

GEORGES. — Et jolie !

MADELEINE. — Vous exagérez.

GEORGES. — Une des rares femmes que le déshabillé embellit.

MADELEINE. — Mon petit Duroy, allez-vous-en... Il faut que vous retourniez au journal.

GEORGES. — Mais non ! Je téléphonerai à l'imprimerie que l'article va, qu'il n'y a pas de changement.

MADELEINE. — Sérieusement, il faut que je passe une robe !

GEORGES. — Pourquoi faire, mon Dieu !... Pour quoi faire?

MADELEINE. — Au revoir !... A tout à l'heure !

GEORGES. — Au revoir !

MADELEINE. — Allons ! rendez-moi ma main.

GEORGES. — Non !

MADELEINE. — Quel type !... On ne vous a pas vu depuis un mois...

GEORGES. — Depuis trois semaines.

MADELEINE. — Enfin, depuis que nous sommes allés aux Folies-Bergère... Je suis sûre que vous avez trouvé le temps de rendre visite à Clotilde?

GEORGES. — Je n'ai pas vu Mme de Marelle.

MADELEINE. — Enfin, vous arrivez ; et parce que je suis seule, il faut que vous me fassiez la cour.

GEORGES. — Il est certain que si vous n'étiez pas seule, ça serait plus difficile.

MADELEINE. — Vrai, Duroy, il n'y a rien à faire.

GEORGES. — Écoutez !...Je voudrais vous dire quelque chose, que vous trouverez peut être très niais ; ça ne fait rien ; il faut que je vous le dise.

MADELEINE. — Allez !

GEORGES. — Je blague comme cela ; au fond j'ai une grande reconnaissance pour Forestier Je n'oublie pas que c'est lui qui m'a fait entrer au journal. Il a été très chic... Et puis, vous m'avez aidé... Ici même, vous avez retapé mes premiers articles, qui étaient infâmes.

MADELEINE. — Ça, c'est vrai... Mais vous avez fait de rapides progrès.

GEORGES. — Vous trouvez ?

MADELEINE. — Mon petit Duroy, vous rédigez merveilleusement vos échos... Je ne vous l'envoie pas dire.

GEORGES, *lui baisant la main.* — Merci !

MADELEINE. — C'est spécial, c'est mordant... Eh bien, ce n'est pas une raison pour mordre ma main.

GEORGES. — Pardon !

MADELEINE. — Ce matin même, vous enlevez un peu le morceau.

GEORGES. — Oui !... Notre confrère qui signe élégamment « Le Stylo » prend quelque chose.

MADELEINE. — C'est très bien.

GEORGES. — Enfin, je voulais vous dire que j'ai pour Forestier et pour vous une profonde gratitude... Alors, si un jour vous aviez besoin de mon amitié, un signe et j'accours... Vous me croyez, hein ?

MADELEINE. — Oui !

GEORGES. — Mettez-moi vite à l'épreuve.

MADELEINE. — A l'instant.

GEORGES. — Chic !

MADELEINE. — Sauvez-vous, habillez-vous et revenez !

GEORGES. — C'est tout ?

MADELEINE. — C'est tout... Allez !... allez !...

GEORGES. — Au revoir, madame !

MADELEINE. — Au revoir, monsieur (*Duroy sort.*)

Scène II

MADELEINE, LE DOMESTIQUE, puis VAUDREC.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur le comte de Vaudrec est là, madame.

MADELEINE. — Il fallait l'annoncer.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur le comte s'y est opposé... Il n'a pas voulu déranger... Il est dans le salon.

MADELEINE. — C'est bien. (*Le domestique sort. Madeleine va à la porte du salon en sortant par le fond.*) Alors, Vaudrec, vous faites des cérémonies, maintenant ?

VAUDREC. — On m'a dit, chère amie, que vous travailliez avec M. Duroy.

MADELEINE. — Ce n'est pas une raison... Vous ne m'embrassez pas?

VAUDREC. — Mais si, ma petite Madeleine.

MADELEINE. — Vous m'avez envoyé des fleurs admirables. Elles sont dans le salon; vous avez vu? Mais j'ai gardé la plus belle rose, là, sur le bureau.

VAUDREC. — Vous êtes charmante !

MADELEINE. — Comme vous me regardez.

VAUDREC. — C'est que je vous aime.

MADELEINE. — Vous me faites rougir.

VAUDREC. — Hélas ! vous n'avez aucune raison de rougir. Je ne peux plus songer...

MADELEINE. — Vous vous calomniez.

VAUDREC. — Mais j'adore votre visage, vos yeux surtout.. non ! plutôt votre sourire... Je ne sais plus... Vos yeux sourient, et votre sourire interroge comme un regard... Alors, je ne sais plus... Est-ce vos yeux que j'aime ou bien votre sourire !

Scène III

LES MÊMES, FORESTIER.

FORESTIER. — Bonsoir, Vaudrec. (*Poignées de main.*) Bonsoir, toi... (*Baiser rapide sur le front de Madeleine.*) Quoi de nouveau?... Je viens de rencontrer Duroy...

MADELEINE. — Un petit changement dans l'article... Rien de grave...

FORESTIER. — Va t'habiller, ma chérie, je t'en supplie... Il est huit heures moins le quart.

MADELEINE. — C'est ça... Tiens compagnie à Vaudrec.

VAUDREC. — Mais non !... c'est inutile !...

MADELEINE. — Il a bien le temps de passer un habit... Je suis à vous dans dix minutes.

FORESTIER, *toussant.* — Ah ! la la !... Tu as encore fumé?

MADELEINE. — Quelques bouffées... en travaillant.

FORESTIER. — Je t'en prie.

MADELEINE. — C'est vrai !... Je te demande pardon ! Une sale habitude... Je reviens.

Scène IV

FORESTIER, VAUDREC

VAUDREC. — Ça ne va pas?

FORESTIER. — Toujours cette toux !

VAUDREC. — Vous devriez vous soigner.

FORESTIER. — C'est facile à dire. J'ai la direction de la politique étrangère à la *Vie française*... La situation est troublée... Ce n'est pas le moment de filer.

VAUDREC. — On vous remplacerait.

FORESTIER. — Je ne veux pas qu'on me remplace.

VAUDREC. — Enfin, voyons, Forestier, c'est enfantin : la santé avant tout !

FORESTIER. — Vous parlez comme un homme qui n'a jamais eu besoin de gagner sa vie... Vous ne me voyez pas sur la Côte d'Azur, tandis qu'un autre au journal... Ah !... non !... autant crever !

VAUDREC. — Et Madeleine?

FORESTIER. — Elle n'a pas besoin de moi pour vivre.

VAUDREC. — Et vos amis?

FORESTIER. — Qui?

VAUDREC. — Mais Duroy... d'autres encore... moi !...

FORESTIER. — Vraiment, Vaudrec, vous avez de l'amitié pour moi?...

VAUDREC. — En voilà une question !

FORESTIER. — De l'amitié réelle? Ce n'est pas seulement de la pitié?

VAUDREC. — Vous n'inspirez pas la pitié.

FORESTIER. — Si !... si !... je suis perdu ! je le sais !

VAUDREC. — Forestier !

FORESTIER. — Je ne crâne pas, ça m'embête !... C'est affreux !

VAUDREC. — Je vous affirme que vous exagérez !... Si vous consentiez à aller dans le Midi, vous seriez guéri.

FORESTIER. — Vous croyez?

VAUDREC. — Certainement... Ce serait si facile !... Vous habiteriez ma petite maison de Menton.

FORESTIER. — Non !... non !...

VAUDREC. — Pourquoi?... Je n'en fais rien !

FORESTIER. — Je ne veux pas.

VAUDREC. — J'envoie un télégramme au concierge. Tout est prêt en une journée... Vous n'avez qu'à vous installer et à respirer... En quelques semaines vou êtes retapé.

FORESTIER. — Au fond, voyez-vous, je sens bien que j'ai encore de la force.

VAUDREC. — Parbleu !

FORESTIER. — Oh ! mon ami, retrouver la santé !... être de nouveau un homme comme les autres !

VAUDREC. — Il ne tient qu'à vous...

FORESTIER. — Vous êtes très bon, Vaudrec...

VAUDREC. — Parce que je mets à votre disposition une bicoque dont je ne fais rien?...

FORESTIER. — Non !... mais parce que, malgré tout, vous avez de l'amitié pour moi.

VAUDREC. — Malgré tout?... Malgré quoi?

FORESTIER. — Rien... rien... C'est une façon de parler...

VAUDREC. — Alors, c'est dit?...

FORESTIER. — Peut-être... Il faut en parler à Madeleine.. En tout cas, merci.

Scène V

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE. — Ça y est ! *(Elle s'étonne de voir le trouble des deux hommes).* Quoi?... On a joué un drame. Vous avez pleuré?

FORESTIER. — Mais non !... Je vais passer mon habit. *(Il sort.)*

VAUDREC. — Je l'ai presque décidé à aller à Menton...

MADELEINE. — Merci... Il voit où il en est?

VAUDREC. — Oui !... Par moments... Et puis tout à coup il a de bonnes illusions...

MADELEINE. — C'est affreux ! *(Silence.)* Je vous demande pardon de me laisser aller ainsi devant vous.

VAUDREC. — Pourquoi donc?

MADELEINE. — C'est ridicule !... c'est choquant !

VAUDREC. — Ma petite Madeleine, votre douleur ne m'apprend rien... Si vous n'aviez pas ressenti une très vive sympathie pour Forestier, vous l'auriez quitté pour venir à moi.

MADELEINE. — Vous ne me l'avez jamais demandé.

VAUDREC. — Parce que je comprenais... Parce que je ne suis plus jeune... Et puis, Madeleine, je ne fais pas le même métier que vous. Il y a des actrices qui n'aiment que des acteurs : c'est si naturel ! Vous ne pouvez sans doute aimer que des écrivains... Et c'est très juste !

MADELEINE. — Vous savez combien je vous aime, Vaudrec...

VAUDREC. — Oui !... oui !... Je ne me plains pas... cependant j'ai toujours senti entre nous une petite séparation.

MADELEINE. — Oh !

VAUDREC. — Ce n'est pas votre faute: c'est le métier... Croiriez-vous que j'ai été assez fou pour songer à créer un journal afin de me rapprocher de vous... J'ai renoncé à ce projet d'amoureux, parce que je n'aurais jamais été que le commanditaire, n'est-ce pas?

MADELEINE. — Vaudrec !

VAUDREC. — Ça ne fait rien !... J'ai été très heureux ; pas tout à fait heureux, mais très heureux... et je vous remercie.

(Il lui baise la main.)

Scène VI

VAUDREC, MADELEINE, DUROY.

DUROY *entre joyeux et dit orgueilleusement.* — Hein ?

MADELEINE. — Quoi?

DUROY. — Ça ne vous étonne pas?... Je n'habite pas loin, c'est vrai ; mais enfin !... je n'ai pas perdu de temps !... Frégoli, quoi?... Et je suis le premier.

VAUDREC. — Pardon ! je suis là !

(Moment de gêne.)

MADELEINE. — Paul sera ici dans un instant : il s'habille, il est rentré tard... Vous permettez !... Il faut que je jette un coup d'œil dans la salle à manger...

(Elle sort.)

VAUDREC. — Eh bien !... l'existence est belle, monsieur Duroy.

DUROY. — Je n'ai pas à me plaindre.

VAUDREC. — Je lis avec intérêt vos « échos ».

DUROY. — Trop aimable !

VAUDREC. — Si !... si !... C'est méchant !... c'est injuste !... c'est très bien...

DUROY. — Je suis confus !

VAUDREC. — Et les femmes ; ça va, les femmes?

DUROY. — Peuh !

VAUDREC. — Sapristi ! un gaillard comme vous, et qui est chef des « échos », dans un grand journal.

DUROY. — Oh ! vous savez ! quand nous voulons faire une amabilité dans le journal, nous la payons...

VAUDREC. — Bah !

DUROY. — Le mois dernier, j'ai fait passer une ligne aimable sur la petite Marsia, des Variétés... Eh bien ! à la fin du mois, à la caisse, on m'a retenu vingt francs à titre de publicité... Ordre du patron...

VAUDREC. — Il est très bien, M. Walter : un type à la Balzac !

DUROY. — Ou a la Forain !

VAUDREC. — C'est la même chose !

Scène VII

DUROY, VAUDREC, CLOTILDE, LAURINE.

(Sur cette réplique Mme de Marelle et Laurine sont entrées)

CLOTILDE. — Bonjour, monsieur Duroy !

DUROY, *contraint.* — Madame !

CLOTILDE. — Bonjour, Vaudrec. *(Vaudrec lui baise la main.)* Et vous, monsieur Duroy, vous ne voulez pas me baiser la main !... Vous êtes fâché?

DUROY. — Oh ! non !

(Il lui baise la main.)

CLOTILDE. — Eh bien, Laurine, tu ne dis pas bonsoir à M. de Vaudrec.

LAURINE, *très digne.* — Bonsoir, monsieur !

VAUDREC. — Bonsoir, ma petite Laurine.

CLOTILDE. — Ne l'appelez pas « ma petite » ; elle a horreur de ça !

DUROY. — Alors, mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous baiser la main?

LAURINE. — Mais, oui, monsieur, bien que vous ne m'ayez pas été présenté.

CLOTILDE. — Oh ! mais Laurine s'apprivoise !... Je te présente M. Duroy, un ami des Forestier.

VAUDREC. — M. de Marelle va bien?

CLOTILDE. — Très bien !

VAUDREC. — Toujours en tournée d'inspection?

CLOTILDE. — Il a passé deux semaines à Paris, et il est reparti hier.

DUROY. — Et vous, mademoiselle, vous aimez les voyages?

LAURINE. — Tout le monde aime les voyages, monsieur.

DUROY. — Moi, je les déteste... J'aime Paris... j'aime les jolies Parisiennes, comme Mme Forestier, comme votre maman, comme vous.

LAURINE. — Oh ! monsieur !

DUROY. — J'aime les paysages qui sont peints sur toile... Je préfère au parfum de la campagne la délicieuse odeur que vous avez sur vos cheveux.....

LAURINE. — C'est le mélange de maman.

DUROY, *l'attirant.* — C'est exquis !... Oh ! que c'est exquis !

CLOTILDE. — Quel grand fou !

VAUDREC. — Vous étiez moins gai, tout à l'heure ! Je ne vous inspirais pas !

DUROY. — C'est vrai ! c'est vrai ! je suis heureux !... J'ai besoin de courir ! de crier !... Mademoiselle, voulez-vous jouer avec moi?

LAURINE. — Non ! monsieur !... on ne joue pas dans les appartements !

DUROY. — Moi, je joue partout, mademoiselle. On va jouer à colin-maillard !

LAURINE. — Maman, donne ton écharpe.

CLOTILDE. — Comment, Laurine, tu vas jouer?

DUROY. — Laissez-nous tranquille ! Et donnez votre écharpe !... Elle sent rudement bon !

LAURINE. — Qui est-ce qui cherche?

DUROY. — On va compter...

LAURINE. — Ams, tram, dram... collé, collé, collé dram, bourré, bourré ratatam, mis, tram, dram !...

DUROY. — C'est moi qui colle ; quand on est mal élevé on dit : c'est moi qui colle...

LAURINE. — C'est vous qui collez !

CLOTILDE. — Laurine !

DUROY. — Mettez-moi l'écharpe !... Mon Dieu ! que ça sent bon !... Attention !... je tiens une jolie main... *(Il saisit Laurine.)* Plus petite qu'une main de femme, mais aussi douce. Un visage d'un ovale délicieux... C'est peut-être Mme de Marelle?... Non ! non !... De longs cheveux défaits !... Ce n'est pas Vaudrec !... C'est Laurine !... c'est Laurine !

(Il l'enlève.)

LAURINE. — Parfaitement !

DUROY, *se promenant en portant la petite.* — C'est Laurine !... c'est Laurine !

Scène VIII

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE. — Comment, Laurine !... la sage Laurine!

CLOTILDE. — Un miracle, ma chérie.

LAURINE. — C'est monsieur... madame... C'est monsieur... Enfin c'est Bel-Ami qui a voulu...

CLOTILDE. — Tiens ! c'est gentil... Bel-Ami... Ça lui va bien...

DUROY. — Je ne veux plus d'autre nom, et j'embrasse ma marraine.

(Il embrasse Laurine et la pose à terre.)

LAURINE. — C'est moi qui colle... c'est moi qui colle...

MADELEINE. — Je vous en prie... venez au salon... On vient de sonner... Ce sont certainement les Walter... On ne va pas les introduire ici...

DUROY. — Zut, pour les Walter.

MADELEINE. — Allons !... voyons !

DUROY, *bas.* — Zut, pour les Walter... Ils nous rasent.

CLOTILDE. — Et puis, ton salon est froid, ennuyeux... On est bien mieux ici.

MADELEINE. — Vaudrec, je vous en prie...

VAUDREC. — Voici, chère amie.

MADELEINE. — Venez aussi, Laurine...

CLOTILDE. — Il faut qu'elle se recoiffe... Allons ! va trouver la femme de chambre.

LAURINE. — Oui, maman chérie... Au revoir, Bel-Ami ; je veux être à côté de vous, à table.

DUROY. — Moi ! je l'exige.

(Madeleine sort avec Vaudrec par le fond, et Laurine part par une porte à droite, en envoyant à Duroy un baiser.)

Scène IX

DUROY, CLOTILDE.

CLOTILDE, *le contemplant.* — Canaille !

DUROY, *l'embrassant.* — Clo !... ma petite Clo !

CLOTILDE. — Tu m'aimes?

DUROY. — Je t'adore !... Je suis heureux !... je suis heureux !

CLOTILDE. — Tu m'as trompée, hein?... depuis trois semaines !

DUROY. — Je n'y pensais guère... J'étais si triste.

CLOTILDE. — Tu veux me faire croire qu'en trois semaines... Si c'était vrai, je te mépriserais...

DUROY. — Je te jure !

CLOTILDE. — D'ailleurs, on t'a vu aux Folies-Bergère !

DUROY. — Qui?...

CLOTILDE. — Mon mari !

DUROY. — Ça ne prouve rien.

CLOTILDE. — Tu parlais avec une femme.

DUROY. — Ce n'est pas vrai.

CLOTILDE. — Non !... ce n'est pas vrai !... Avoue que tu l'as revue, cette sale grue qui n'est d'ailleurs pas mal.

DUROY. — J'ai passé devant elle.

CLOTILDE. — Tu vois bien.

DUROY. — Elle m'a regardé d'un air offensé.

CLOTILDE. — Quelle dinde !... Alors avec qui m'as-tu trompée.

DUROY. — Avec personne.

CLOTILDE. — C'est impossible !

DUROY. — Impossible !... Eh bien ! et toi?

CLOTILDE. — Moi, je t'ai trompé !

DUROY, *la secouant.* — C'est vrai?

CLOTILDE. — Tu es bête !

DUROY. — A demain?

CLOTILDE. — A cinq heures, chez nous !

DUROY. — Je voudrais cette nuit.

CLOTILDE. — Je viendrai dans la matinée.

DUROY. — Ma maîtresse...

CLOTILDE. — Allons ! nous ne pouvons pas rester ici ensemble.

Scène X

LES MÊMES, WALTER, Mme WALTER, FORESTIER.

FORESTIER, *introduisant M. et Mme Walter.* — Et ici, c'est mon cabinet de travail.

Mme WALTER. — C'est charmant !

WALTER. — Vous êtes très bien installé... Bonsoir, Madame... Tu connais Mme de Marelle, n'est-ce pas?

Mme WALTER. — Certainement...

CLOTILDE. — J'ai eu le plaisir...

DUROY. — Madame !

Mme WALTER. — Vous m'avez envoyé de superbes fruits, Monsieur, et je vous remercie.

DUROY. — Oh ! madame, ils sont cultivés par mes parents, qui s'amusent à en choisir pour moi quelques-uns. Ils savent que je suis gourmand.

WALTER. — Vos parents cultivent la terre?

DUROY. — Ils ont une exploitation en Normandie.

Mme WALTER. — Vous leur écrirez que leurs fruits sont délicieux.

(Elle remonte avec Walter et Forestier.)

CLOTILDE. — Tu les a achetés aux halles?

DUROY. — Naturellement !

FORESTIER, *montrant un tableau.* — Oui... c'est du grand maître...

WALTER. — Je sais ! je sais !... C'est horrible !... J'en ai acheté dix, parce qu'on m'a dit que ça allait monter.

DUROY, *à Mme Walter.* — Vous aimez la peinture, Madame?

WALTER. — Elle n'aime que les compositions pieuses... Elle m'ennuie en ce moment pour que j'achète « Le Christ qui marche sur les flots », de Karl Marcowitch... Elle l'aura !

Mme WALTER. — Tu me fais bien plaisir.

WALTER. — Ne me remercie pas. C'est de la publicité pour la maison. Ça vaut deux cent mille... On le saura.

FORESTIER. — Fichtre !

WALTER. — Mais où sont les petites gravures que vous m'avez promises.?

FORESTIER. — Nous allons les regarder, si vous voulez.

(Ils montent au fond.)

WALTER. — Ce n'est pas pour Mme Walter.

CLOTILDE. — Mais c'est pour moi.

WALTER. — Ce n'est visible que pour les hommes.

FORESTIER. — Et moyennant un supplément de cinquante centimes...

CLOTILDE. — Je donnerai un franc.

WALTER. — Entrez, madame.

(Ils s'installent au bureau de Madeleine. Mme Walter et Duroy sont assis près de la cheminée.)

DUROY. — Il paraît, madame, que votre nouvel hôtel sera merveilleux.

Mme WALTER. — C'est M. Walter qui a voulu absolument... Il paraît que c'est nécessaire... Je vous avoue que j'ai un goût particulier pour la simplicité... Les grands salons, ça me donne froid.

DUROY. — Je vous comprends, madame.

Mme WALTER. — Oh ! vous êtes bien élevé... Vous ne pouvez pas me répondre autrement... Mais à votre âge, monsieur Duroy, on rêve la conquête, la fortune... Plus tard, on apprécie le recueillement.

DUROY. — Mais, Madame, pourquoi parler de mon âge? Pourquoi dire : *plus tard* ?

Mme WALTER. — Je pourrais être votre maman, monsieur Duroy. J'ai deux grandes filles.

DUROY. — C'est donc que vous vous êtes mariée très tôt ?

Mme WALTER. — A dix-huit ans.

WALTER, *au fond, regardant une estampe.* — Oh! ça c'est épatant !... c'est épatant !

CLOTILDE. — Du calme, monsieur Walter...

WALTER. — On croit tout savoir, et puis...

CLOTILDE. — Moi, je savais...

FORESTIER. — Oh ! voyons, Clotilde...

WALTER. — Elle est très drôle !... elle est très drôle !



WALTER (M. Jofre).

Mme WALTER. — Elle est délicieuse, Mme de Marelle, et si gaie... Il semble qu'elle soit ma cadette de dix ans.

DUROY. — Vous prenez plaisir à vous vieillir ! On voit très bien que vous êtes aussi jeune que Mme de Marelle.

Mme WALTER. — Vous êtes très aimable... On me l'avait dit, d'ailleurs.

DUROY. — Qui donc ?

Mme WALTER. — Mais... Mme Forestier... Et êtes-vous heureux à la *Vie française?*

DUROY. — M. Walter a bien voulu me confier les « Échos »

Mme WALTER. — Je sais !... je sais !... Il m'en avait d'abord parlé.

DUROY. — Puis-je comprendre, madame, que je vous dois de la gratitude?... Vous m'avez toujours témoigné tant de bienveillance...

Mme WALTER. — La femme d'un chef doit s'intéresser à ceux qui le secondent. C'est mon devoir de patronne...

DUROY. — C'est gentil que vous soyez la patronne... En travaillant, je penserai que je vous sers... ma tâche me paraîtra plus facile.

Mme WALTER. — On ne m'avait pas trompée... Vous êtes vraiment très aimable.

WALTER, *au fond.* — Oh ! oh ! oh !... Extraordinaire !

CLOTILDE. — Ça, c'est vrai !

FORESTIER. — Clotilde avoue qu'elle est étonnée... Nous ne trouverons pas mieux... Arrêtons-nous !

Scène XI

LES MÊMES, puis MADELEINE, ROSE, SUZANNE, LAURINE, VAUDREC, puis NORBERT DE VARENNE, puis LAROCHE-MATHIEU, puis UN DOMESTIQUE, puis SAINT-POTHAIN.

MADELEINE. — Les enfants peuvent entrer?... J'espère, Madame, qu'ils ne vous ont pas obligée à regarder ces horreurs?

WALTER. — Des horreurs !... Vous appelez ça des horreurs?... D'ailleurs, ma femme n'a rien vu.

Mme WALTER. — J'ai seulement admiré votre installation.

MADELEINE. — Oh ! c'est bien modeste !... Allons ! vous pouvez venir, la jeunesse !

VAUDREC, *apparaissant à la porte du fond.* — La jeunesse, c'est moi.

WALTER. — Voici mes deux filles : l'aînée, Rose, et la cadette, Suzanne... Dites bonjour à Mme de Marelle et à Duroy.

LAURINE. — Vous savez, Bel-Ami, c'est fait... Nous sommes l'un près de l'autre... J'ai regardé dans la salle à manger.

MADELEINE. — Je vous prie de m'excuser... Nous attendons encore Norbert de Varenne et Laroche-Mathieu.

WALTER. — Je vais les flanquer à l'amende.

NORBERT, *entrant.* — Bonsoir, tous !

MADELEINE. — Ah ! en voilà un !

WALTER. — Toujours en retard, vieux romantique !

NORBERT. — J'ai fait un papier sur l'élection de Grimaud.

Mme WALTER. — Ah ! oui !... L'Académie l'a nommé, cet après-midi.

FORESTIER. — Jolie recrue !

DUROY. — Ça va augmenter le prestige de l'institution !

MADELEINE. — Laissez donc !... On dit cela toutes les fois qu'on nomme un académicien.

CLOTILDE. — Et on a toujours raison !

NORBERT. — Mais qu'est-ce que ça fait !... Personne ne croit à l'Académie.

WALTER. — Pardon ! mon cher maître, j'y crois... l'Académie c'est quelque chose...

NORBERT. — Vraiment !

WALTER. — Et je le prouve... Si vous en étiez, je vous donnerais dix louis de plus par article ; hein?

NORBERT. — Vous avez raison... L'Académie c'est quelque chose.

LAROCHE-MATHIEU, *entrant.* — Pardon !... excusez-moi !.. j'arrive des Affaires étrangères.

WALTER. — Eh bien?

LAROCHE-MATHIEU. — J'ai vu le ministre.

WALTER. — Et alors?

LAROCHE-MATHIEU. — Muet !...

WALTER. — Il faudra le changer... On ne peut pas garder un ministre muet.

(*Le domestique ouvre la porte.*)

MADELEINE. — Ah !... c'est servi ?

LE DOMESTIQUE. — Non !... c'est M. Saint-Pothain !

WALTER. — Impossible ! ça ferait treize !

LE DOMESTIQUE. — Il dit que c'est urgent !

MADELEINE. — Qu'il vienne !... Il y a un général qui est mort ?

SAINT-POTHAIN, *entrant.* — Je vous demande pardon... J'ai un mot à dire à Duroy.

DUROY. — A moi !

FORESTIER. — Si vous voulez passer à côté.

SAINT-POTHAIN. — Oh ! ce n'est pas un mystère... Ça paraîtra demain dans tous les journaux, avec ce titre : « Vers le pré ».

DUROY. — Quoi ?

SAINT-POTHAIN. — Berger t'envoie ses témoins.

DUROY. — Berger ?

SAINT-POTHAIN. — Oui, celui qui signe : « Le Stylo ».

WALTER. — Bravo !... bravo !... Excellent t...

LAURINE. — Je ne veux pas qu'on fasse du mal à Bel-Ami.

SUZANNE. —Vous êtes bête... Il n'y a jamais de danger.

SAINT-POTHAIN. — Voici les cartes de ces messieurs : Dumont-Francel et Bernard Ferriaud, deux camarades.

WALTER. — Prenez Norbert : il est très décoratif, et M. de Vaudrec, s'il y consent.

VAUDREC. — Avec plaisir.

FORESTIER. — Nous allons arranger cela à table !

SAINT-POTHAIN. — Tu prendras l'épée ou le pistolet?

DUROY. — Je ne sais pas !... je ne sais pas !

SAINT-POTHAIN. — Si tu prends l'épée, je t'indiquerai un coup épatant... Tu restes en garde comme ça ; tu menaces la figure de ton adversaire : et puis, une... deux... Tu vois... tu es mort... c'est-à-dire, c'est l'adversaire qui est mort, puisque je te représente.

DUROY. — Merci !

SAINT-POTHAIN. — Excusez-moi !... Mais j'ai cru devoir...

FORESTIER. — Tu as bien fait.

SAINT-POTHAIN. — Au revoir !

(*Il sort.*)

MADELEINE. — Je devrais peut-être le retenir?

WALTER. — Oh ! non !... on serait treize !

CLOTILDE. — Vous ferez attention, monsieur Duroy... C'est absurde, ces affaires-là.

NORBERT. — Je me rappelle qu'en 1875, j'étais témoin d'un duel dans l'île de la Jatte. Il faisait une chaleur !... Notre client a été touché... Il a fallu le ramener dans un landeau fermé... Ce que j'ai souffert!...

VAUDREC. — C'est curieux !... La même année, j'ai reçu un coup d'épée dans le bras.

WALTER. — Eh bien ! jeune homme, vous voilà le champion de la *Vie française.*

FORESTIER. — On ne te souhaite rien... Il paraît que ça porte malheur.

MADELEINE. — Surtout, Duroy, ne vous frappez pas...

DUROY. — Oh ! madame !

MADELEINE. — Ça se termine toujours très bien.

LAURINE. — Vous dînez tout de même ici, hein ?

DUROY. — Je crois bien !

ROSE. — Si vous voulez, monsieur, notre ami le comte de Latour-Yvelin pourra vous donner quelques conseils : il est le vainqueur du grand match de pistolet.

SUZANNE. — Oh !... quand Rose parle de Latour-Yvelin...

Mme WALTER. — Voyons, Suzanne !

SUZANNE. — Vous choisissez le pistolet, monsieur Duroy. L'adversaire tire ; il vous rate. Vous tirez en l'air... Ce sera très chic.

Mme WALTER. — Au lieu de dire des folies, vous feriez mieux de donner à M. Duroy cette petite médaille.

SUZANNE, *chantant.* — « O sainte médaille qui me vient de ma sœur ! »

Mme WALTER. — Portez-la, monsieur Duroy.

DUROY. — Je vous remercie, Madame.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* — Madame est servie !

(*Dans le brouhaha, Clotilde s'approche de Duroy.*)

CLOTILDE. — Mon chéri ! mon chéri !... à demain matin, tout de même?

DUROY. — Mais, oui...

LAURINE. — Votre bras, Bel-Ami. !

(*Rideau*).

3e TABLEAU

Un jardin à Menton. Au fond à gauche la petite villa. Une balustrade au fond avec une jolie vue. Chaise longue en paille, sièges de jardin. Entrée du jardin au fond à droite.

Scène première

DUROY, NORBERT DE VARENNE

(*Au lever du rideau, Duroy est étendu sur la chaise longue. Il lit un volume, bâille, le referme, lit de nouveau, bâille encore. On sonne à la porte du jardin.*)

DE VARENNE *entre.* — Bonjour, Duroy !

DUROY, *se levant.* — Oh ! pardon, maître !... Si j'avais su !

DE VARENNE. — Comment va Forestier?

DUROY. — Aujourd'hui, une activité fiévreuse... Il a voulu sortir... On a dû chercher une voiture... Il est parti avec Madeleine et le domestique.

DE VARENNE. — La ballade ne vous a pas tenté?

DUROY. — Il voulait être seul avec Madeleine... Et d'ailleurs j'étais en bonne compagnie... Tenez, maître, ce n'est pas préparé. Vous voyez que je lisais votre dernier poème. J'adore les vers, les beaux vers ; et les vôtres sont sublimes.

DE VARENNE. — Alors vous trouvez que ce n'est pas mal?

DUROY. — C'est sublime !

DE VARENNE. — Je vous enverrai un exemplaire sur Japon... Vous viendrez ce soir à Monte-Carlo?

DUROY. — Impossible ! je ne quitte pas Forestier.

DE VARENNE. — C'est ennuyeux !... on donne notre nouvel opéra !

DUROY. — Les répétitions ont bien marché?

DE VARENNE. — Très bien !... Mon collaborateur, le grand musicien, a eu son attaque de nerfs ; Gunsbourg m'a fait comprendre que j'étais un idiot... C'est au point, tout à fait au point... On ne travaille pas cet après-midi ; alors je suis venu voir ce pauvre Forestier.

DUROY. — Les camarades de Paris sont arrivés?

DE VARENNE. — Quelques-uns ! On attend les autres cet après-midi... Après la représentation, on soupera ; venez donc !

DUROY. — Non, vraiment ; ce ne serait pas chic.

DE VARENNE. — Il est si bas?

DUROY. — Il est perdu.

DE VARENNE. — Ah !... Le patron viendra tout à l'heure..

DUROY. — Il est à Monte-Carlo?

DE VARENNE. — Il est venu assister à ma générale.

DUROY. — C'est gentil.

DE VARENNE. — Oh !... prétexte pour passer deux jours avec la petite Bémol.

DUROY. — Il est avec elle?

DE VARENNE. — Il l'a vue l'autre soir dans la revue des Capucines.

DUROY. — Un voyage, et il n'y paraîtra plus.

DE VARENNE. — On ne sait jamais.

(*Bruit de voiture, grelots.*)

DUROY. — Tenez ! c'est notre ami qui rentre.

Scène II

LES MÊMES. FORESTIER, *soutenu par* MADELEINE et le DOMESTIQUE ; *il tient un joli vase bleu.*

FORESTIER. — Bonjour, maître ; c'est gentil d'être venu.

DE VARENNE. — Eh bien !... On me dit que vous êtes malade ; j'arrive, et vous êtes en ballade.

FORESTIER. — Oui ; ça va mieux ! je suis content !... Et puis, j'ai trouvé un vase délicieux pour mon cabinet de travail de Paris. Ça fera une jolie tache claire; n'est-ce pas, Duroy?

DUROY. — Mais oui, mon vieux.

FORESTIER. — Duroy est très gentil ; il me soigne comme un frère... Je n'oublierai pas.

MADELEINE. — Allons !... ne t'agite pas ! ne te fatigue pas !... tu devrais rentrer.

FORESTIER. — Non !... non !... je vais m'étendre ici... Votre répétition est ce soir, n'est-ce pas? J'aurais bien voulu y assister... Il y a deux ans, quand vous avez donné à Monte-Carlo *La Flamme*, nous nous sommes bien amusés ; vous vous rappelez ?... J'ai tellement envie de m'amuser... Après le dîner, quand je ne parviens pas à m'endormir, j'aperçois les lumières de Monte-Carlo ; je me dis que vous vous amusez là-bas. Et moi, je suis fini !... Ah ! ce n'est pas gai !

MADELEINE. — Voyons, Paul, ce n'est qu'un mauvais moment.

DUROY. — Tu vas bien mieux.

DE VARENNE. — C'est vrai !... j'en ai été étonné ; et le patron sera bien heureux, tout à l'heure, quand il vous verra.

FORESTIER. — Il va venir?

DE VARENNE. — Mais oui... Il est ici pour ma répétition.

FORESTIER. — Donne-moi un peigne, Madeleine ; il ne faut pas que j'aie l'air trop malade !... Tiens la glace ! (*Se voyant dans la glace.*) Oh! c'est fini... c'est fini !

MADELEINE. — Voyons, Paul, c'est enfantin !

DUROY. — Si tu avais fait venir le coiffeur, tu aurais une autre mine.

FORESTIER. — Oui ! oui ! il y a cela... peut-être...

Scène III

LES MÊMES, WALTER, Mlle BÉMOL.

(*Bruit d'auto.*)

FORESTIER. — Allons !... allons !... De la tenue !... c'est le patron !... je veux me lever !... Ça ! non !... je ne peux pas !... Madeleine, essuie mon front !

WALTER, *entrant.* — Eh ! bonjour, Forestier !... Ne vous dérangez pas !... Comment va?

FORESTIER. — Mieux !... réellement mieux !

WALTER. — Bonjour, madame !... Bonjour, Duroy !... J'ai roulé jusqu'ici et je me suis permis d'amener une jeune artiste que vous avez applaudie à Paris : Mlle Bémol.

Mlle BÉMOL, *gênée.* — Madame... Messieurs...

MADELEINE. — Asseyez-vous, Mademoiselle.

WALTER. — Elle ne connaissait pas la Côte d'Azur ; alors elle est émerveillée... N'est-ce pas, mon petit?

Mlle BÉMOL. — Oh ! oui, Monsieur !

WALTER. — Ma femme et mes filles seront bien contentes, mon cher Forestier, d'apprendre que vous êtes en pleine convalescence... Ah ! il faut nous revenir... Je vous donne encore un mois de congé ; mais pas un jour de plus.

FORESTIER. — Ça suffira !

WALTER. — Nous aurons une rude besogne à faire... J'en ai assez du ministère actuel... Il nous faut au pouvoir des hommes pratiques, des hommes d'affaires : le groupe Laroche-Mathieu.

FORESTIER. — C'est évident.

WALTER. — Dans un mois, mon petit Forestier, nous chambarderons tout... Et voilà ce que c'est que le papa Walter, mon petit.

Mlle BÉMOL. — Oh ! mince !

MADELEINE. — Vous ne voulez rien prendre, Mademoiselle?

WALTER. — Non !... non !... On a vu le malade, on n'a plus d'inquiétude ; on s'en va. Norbert, on vous ramène en auto... Au revoir, Madame... Au revoir, Forestier... Et vous savez, mon vieux ! dans un mois?... au journal !... Vous, Duroy, dans quatre jours... Vous ferez l'intérim de Forestier, pendant quelques semaines ; Boirenard, à qui j'avais confié la rubrique, est un idiot... Naturellement, vous ne signerez pas : toujours la signature de Forestier... Nous n'avons pas annoncé que vous étiez malade et nous n'annoncerons pas votre rétablissement. Il n'y a rien eu ! il n'y a rien eu !... Allez, cher maître !... Bémol !... Au revoir, mon vieux Forestier !

FORESTIER. — Au revoir, patron... Et puis, n'est-ce pas? la signature Forestier, ça appartient beaucoup à Madeleine.

WALTER. — Voyons !



FORESTIER (M. Lérand).

FORESTIER. — Il ne faut pas oublier !

WALTER. — Naturellement... Au revoir, mon petit... Il faut qu'on s'embrasse, hein?

FORESTIER. — Oh ! oui !

(Les deux hommes s'embrassent.)

DE VARENNE. — A bientôt, Forestier.

WALTER. — Au revoir, Bémol ! filons !

(Sortent Walter, Bémol, Norbert de Varenne.)

Scène IV

FORESTIER, DUROY, MADELEINE, puis VAUDREC

MADELEINE. — Eh bien !... tu vois !... tout le monde trouve que tu vas mieux.

DUROY. — Le patron attend ton rétablissement pour commencer la grosse campagne.

FORESTIER. — Pourquoi m'a-t-il embrassé?

MADELEINE. — Parce qu'il était heureux de te voir bien portant...

FORESTIER. — Oui ! oui !... Vaudrec n'est pas encore venu aujourd'hui?

MADELEINE. — Tu sais bien qu'il vient vers six heures, en se promenant... On peut téléphoner au Cap Martin, si tu le désires !

FORESTIER.— Non!...non!... C'est très bien!...il va venir!

DUROY. — Tu devrais rentrer te coucher.

FORESTIER. — Non !... non !... je ne veux pas !... Le lit, c'est effrayant !... Pas ça ! pas ça !

MADELEINE. — Voyons !... calme-toi !

FORESTIER. — Tu as raison !... c'est absurde !... Là !... je suis calme !... Mais je veux attendre Vaudrec ici... et puis, quand il sera venu, vous vous en irez ; vous nous laisserez seuls ! j'ai à lui parler.

MADELEINE. — Ah !... c'est un secret?

FORESTIER, *souriant.* — Un grand secret... un terrible secret...

MADELEINE. — Comment?

FORESTIER. — Je plaisante...

DUROY. — Voici Vaudrec !

FORESTIER. — Allez-vous-en... laissez-nous...

DUROY. — Bonjour !

MADELEINE. — Il paraît que nous devons vous laisser seuls... A tout à l'heure... Venez, Duroy...

(Sortent Duroy et Madeleine.)

Scène V

FORESTIER, VAUDREC puis le DOMETIQUE.

VAUDREC, *entrant.* — Bonjour, mon cher Forestier... Comment vous sentez-vous, ce soir?

FORESTIER. — Écoutez, Vaudrec ; mettez-vous là... Je suis perdu... je n'ai plus aucun espoir... Je suis perdu !

VAUDREC. — Voyons !... c'est insensé !

FORESTIER. — Je vous en prie !... je vous en prie !... Alors, j'ai tenu à vous dire, avant de mourir, que je vous demande pardon.

VAUDREC. — A moi?... Je n'ai rien à vous pardonner.

FORESTIER. — Si !... si !... Vous devez comprendre... On a des besoins... le luxe... le plaisir... Enfin, je n'ai pas été très propre... j'ai accepté... j'ai eu des complaisances coupables...

VAUDREC. — Vous me parlez comme à un confesseur.

FORESTIER. — Je verrai aussi un prêtre... Mais à vous, je veux dire... Vous avez pu croire que j'étais un personnage vil, un misérable...

VAUDREC. — Sur mon honneur, jamais je n'ai pensé...

FORESTIER. — Hein?... vous avez cru que j'étais aveugle?.. Non !.. non !.. je n'ignorais rien, Vaudrec ; je faisais semblant de ne rien voir, parce que je n'étais pas assez riche... Mais enfin, n'est-ce pas? je n'étais pas tout à fait un sale individu... J'ai travaillé... j'ai toujours travaillé !... Moi, ce que je gagnais m'aurait largement suffi... Ah ! ah !... je m'excuse au lieu de m'accuser !... Vaudrec, j'ai été un mari complaisant : j'ai profité de votre fortune.

VAUDREC. — Assez, Forestier !

FORESTIER. — Je viens mourir dans une maison qui vous appartient... Je suis... je suis un... un... Enfin... je vous demande pardon !... je vous demande pardon !... Et maintenant, je me sens tout apaisé : j'ai dit ce que je voulais dire.

VAUDREC. — Forestier !

FORESTIER. — Je voudrais rentrer.

VAUDREC, *sonnant à la porte de la villa.* — Mais je vais vous aider.

FORESTIER. — Non !... non !... *(Le domestique entre).* Jean... voulez-vous me soutenir. C'est fini!... c'est fini !... je me couche!... Dans le lit!... dans le lit !... Adieu, Vaudrec !

VAUDREC. — Je vous en prie !

(Le domestique soutient Forestier et l'aide à rentrer.)

FORESTIER. — Adieu ! Vaudrec !

Scène VI

VAUDREC, puis MADELEINE et DUROY.

VAUDREC, *allant vers l'allée du jardin au premier plan à droite.* — Venez ; vous pouvez venir.

MADELEINE. — L'entretien secret est terminé?

VAUDREC. — Il vient de rentrer... Il se sent très faible...

MADELEINE. — Ah ! mon Dieu !... Vous permettez ?...

VAUDREC. — Allez vite !

(Madeleine entre dans la maison.)

VAUDREC. — Vous n'entrez pas?

DUROY. — Quand il m'appellera.

VAUDREC. — Cette pauvre Madeleine !

DUROY. — Vous la connaissez depuis longtemps?

VAUDREC. — Je crois bien... Depuis une dizaine d'années.

DUROY. — Elle va être toute seule... Elle n'a plus de famille, n'est-ce pas?

VAUDREC. — Je ne sais pas... je n'ai pas connu sa famille...

Scène VII

LES MÊMES, CLOTILDE.

CLOTILDE. — Je suis en retard, n'est-ce pas?... Comme toujours !... Qu'avez-vous?... C'est fini?

DUROY. — Il est très mal... Vous partez, Vaudrec.

VAUDREC. — Oui ! je m'en vais... Je reviendrai... plus tard... ce soir peut-être... Enfin... au premier appel je serai là... Dites-le à Madeleine... Au revoir, Madame.

Scène VIII

DUROY, CLOTILDE.

CLOTILDE. — Pauvre garçon !.. Madeleine est très frappée..

DUROY. — Naturellement... C'est une grande perte, pour elle.

CLOTILDE. — Oui, elle l'aimait bien, et puis il y a sa situation au journal... Qui va bien pouvoir le remplacer?

DUROY. — Walter désire que je prenne la rubrique.

CLOTILDE. — Mais, mon chéri, tu ne connais rien à la politique étrangère.

DUROY. — Je m'y mettrai.

CLOTILDE — Madeleine sait les intentions de Walter?

DUROY. — Mais oui...

CLOTILDE. — Qu'en dit-elle?

DUROY. — Je crois qu'elle aime autant que ce soit moi qu'un autre.

CLOTILDE. — Certainement... Ça ne t'étonne pas, toi, cette idée de Walter?... Enfin tu trouves naturel qu'il donne la politique étrangère au chef des échos?

DUROY. — Dans le journalisme !

CLOTILDE. — Tu ne crois pas que c'est pour lui un moyen de garder Madeleine?

DUROY. — Comment?

CLOTILDE. — S'il prenait un rédacteur qui connaisse bien la question, il ne pourrait lui proposer de collaborer avec Madeleine.

DUROY. — Alors pourquoi ne confie-t-il pas tout simplement la rubrique à ton amie !

CLOTILDE. — C'est une femme !... Ça ne se fait pas !

DUROY. — On me roule, alors?

CLOTILDE. — Mais non !... Tu as de la chance, au contraire.

DUROY. — Crois-tu vraiment que Walter ait besoin de Madeleine Forestier?

CLOTILDE. — Oui, parce qu'il y a partie liée entre Walter et Laroche-Mathieu.

DUROY. — Eh bien?

CLOTILDE. — Eh bien, voyons !... Laroche-Mathieu tient à Madeleine.

DUROY. — Un potin !

CLOTILDE. — C'est toi qui me l'as dit !

DUROY. — J'ai eu tort... Madeleine est une très honnête femme.

CLOTILDE. — C'est ce que je t'ai toujours répété, quand tu faisais des allusions à Laroche-Mathieu et aussi à Vaudrec.

DUROY. — Vaudrec !... C'est absurde... Vaudrec l'a connue quand elle était enfant : il était l'ami de la famille.

CLOTILDE. — Il te l'a dit?

DUROY. — Non !

CLOTILDE. — Elle te l'a dit?

DUROY. — Mais non !

CLOTILDE. — Georges !

DUROY. — Quoi?

CLOTILDE. — Tu m'aimes?

DUROY. — Tu en doutes?

CLOTILDE. — Non ; mais tu es si bizarre.

DUROY. — J'ai du chagrin.

CLOTILDE. — Alors, tu diras à Madeleine que je suis venue, que je n'ai pas voulu la déranger.

DUROY. — Oui !... Oui !... ça vaut mieux ainsi !... Au revoir.

CLOTILDE. — Tu viendras ce soir à Monte-Carlo ?

DUROY. — Non ! Pas ce soir ! Demain ma chérie.

(Clotilde sort. Dès que Clotilde est sortie, Duroy ouvre doucement la porte de la maison et il appelle faiblement.)

DUROY. — Madeleine !

Scène IX

DUROY, MADELEINE, puis le DOMESTIQUE

MADELEINE. — Il repose !

DUROY. — Il vous a parlé?... Comment se sent-il?

MADELEINE. — Il se voit mourir !... Comme il doit souffrir !... Il aimait tant la vie !

DUROY. — Pauvre garçon !

MADELEINE. — Il ne faut pas m'abandonner, Duroy.

DUROY. — Mais non !... je ne quitterai pas la maison.

MADELEINE. — Vous êtes très bon !... Ce n'est pas gai, ici !

DUROY. — Je m'y sens bien cependant. J'éprouve je ne sais quoi, une sorte de fierté, à être auprès de vous dans ce grand malheur. Il me semble que ces quelques jours nous sont un lien. Je ne suis plus pour vous un étranger, un camarade.

MADELEINE. — Vous êtes mon ami.

DUROY. — N'est-ce pas?

MADELEINE. — Oui, Georges.

DUROY. — Madeleine !

(Silence.)

DUROY. — Quelle douceur, ce soir !

MADELEINE. — Oui !... Dans un tel pays, on voudrait être heureux, et l'on ne voit que des malades et des personnes en deuil.

DUROY. — Il y a dans l'air tous les parfums !... C'est exquis !... c'est grisant !

LE DOMESTIQUE, *entrant doucement.* — Madame !

MADELEINE. — Quoi?... qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE. — Rien... rien... Monsieur s'est endormi comme un enfant...

MADELEINE. — Vous êtes sûr que c'est le sommeil?

LE DOMESTIQUE. — Oh ! oui ! Madame ! J'ai écouté...

MADELEINE. — Merci.

(Le domestique sort.)

DUROY. — Ma pauvre Madeleine ; il faut être plus forte !

MADELEINE. — Oh ! non !... J'ai beau savoir... Quand je pense que bientôt...

DUROY. — Du moins vous avez une consolation : vous avez tout fait pour que son existence soit agréable et belle.

MADELEINE. — On exagère...

DUROY. — Vous avez été pour lui une admirable collaboratrice.

MADELEINE. — Dans quelques jours, vous le remplacerez au journal... Le patron vous l'a annoncé.

DUROY. — Je ne sais pas exactement les projets de Walter... Mais je tiens à vous dire, Madeleine, que je ne ferai rien sans vous avoir demandé conseil, et, si je le peux, vous conserverez toute l'influence que vous avez, que vous devez avoir.

MADELEINE. — Je vous remercie ; mais je ne m'en soucie guère.

DUROY. — Pour échapper à la douleur, il n'y a qu'un moyen : le travail. Je vous obligerai bien à travailler ; je viendrai vous soumettre mes articles : vous les corrigerez, comme vous avez corrigé ma première chronique.

MADELEINE. — Vous n'êtes plus un débutant.

DUROY. — J'ai besoin cependant de vos conseils.

MADELEINE. — Vous dites cela pour me donner une raison de vivre... C'est gentil, ce que vous faites-là...

DUROY. — Ce n'est que de l'égoïsme.

(Silence.)

MADELEINE. — Quand je serai à Paris, je vous l'annoncerai. Vous ne ferez part de mon retour à personne, pas même à Clotilde. J'ai besoin de me recueillir, de vivre dans la retraite, avec mes deux seuls amis : avec Vaudrec, qui me connait depuis mon enfance, et avec vous.

DUROY. — Madeleine !

MADELEINE. — Quoi donc?

DUROY. — Regardez !... Vous regrettiez, hier, que ces belles roses-thé soient flétries.

MADELEINE. — Eh bien?

DUROY. — Regardez !... Il y a de nouvelles fleurs sur toutes les branches.

MADELEINE. — Oui, c'est vrai !

DUROY. — Comme c'est joli !... Et, là-bas, dans l'eau, les reflets de la ville illuminée.

MADELEINE, *tournée vers la fenêtre de la villa où l'on aperçoit la faible lueur d'une lampe.* — Moi ! je ne vois qu'une petite lueur, cette petite lueur tremblante.

DUROY. — On entend vaguement des chants...

MADELEINE. — Je n'entends qu'un murmure faible, faible, douloureux.

DUROY. — Madeleine ! c'est si bon, si follement bon de vivre !

MADELEINE. — Taisez-vous !... taisez-vous !

DUROY. — Madeleine !

(Madeleine rentre dans la maison.)

(Rideau).

4e TABLEAU

Un grand salon dans l'hôtel de Walter. A gauche, au fond, un escalier menant vers le vestibule. Au fond porte donnant sur un jardin d'hiver. A droite, au fond, porte conduisant dans les appartements de Mme Walter. Consoles au fond ; sur une console, un phonographe. Grands fauteuils. A droite, premier plan, deux sièges un peu isolés par un paravent ; à gauche, une grande table, un canapé.

Scène première

WALTER, DUROY, LAROCHE-MATHIEU, SCHRAM

WALTER. — Entrez !... Ici, nous serons tranquilles.

SCHRAM. — Vous avez un hôtel admirable.

WALTER. — Il faut ça !... Quand ce sera achevé, je crois que ça sera coquet. J'attends le bon plaisir du décorateur... Quel siècle !... On ne peut plus faire bâtir.

SCHRAM. — Oui, charmante époque !

WALTER. — Je vous conseille de vous plaindre ; vous avez dans vos fonderies dix mille ouvriers, et jamais une grève.

SCHRAM. — Je sais ce que ça me coûte !

DUROY. — Vraiment?

SCHRAM. — Depuis dix ans, le bénéfice a baissé de moitié.

LAROCHE-MATHIEU. — Mais les commandes ont décuplé.

SCHRAM. — On exagère.

(Laroche-Mathieu tire une cigarette.)

WALTER. — Oh ! non ! Laroche, nous sommes ici dans le salon de ma femme, et c'est son jour, tout à l'heure !

LAROCHE-MATHIEU. — Je ne peux pas parler d'affaires sans fumer.

SCHRAM. — Tenez, voilà une fausse cigarette : ça amuse les lèvres et ça ne démolit pas l'estomac.

WALTER. — Asseyez-vous.

(Les quatre hommes s'installent.)

SCHRAM. — Résumons-nous... Les documents des missions que j'ai envoyées au Maroc vous seront livrés par mes soins chaque soir, et M. Duroy voudra bien les faire suivre de commentaires qui seront soumis à notre triple approbation.

WALTER. — C'est bien cela... Nous tiendrons chaque jour un conseil.

LAROCHE-MATHIEU. — Ici, n'est-ce pas?... ici !... Il vaut mieux que je vienne moins souvent au journal.

SCHRAM. — Et moi aussi.

WALTER. — Cela va sans dire... Demain matin, pour commencer la campagne, nous donnerons un article de tête, une sorte de préface... Duroy le rédigera...

DUROY. — Alors, patron, nous établissons l'article?

(Il sort son stylo et son carnet.)

WALTER. — Allons-y.

LAROCHE-MATHIEU. — Je crois qu'il serait bon tout d'abord, si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

WALTER. — Oh ! mon ami, pas de ces précautions oratoires... Nous n'avons pas de temps à perdre ; soyons cyniques.

SCHRAM. — Oui ! parlez franc... vous n'êtes pas à la tribune de la Chambre.

LAROCHE-MATHIEU. — Il faut donc insister tout d'abord, et très énergiquement, sur le caractère patriotique de l'affaire.

WALTER. — Parfaitement... Duroy, vous trouverez, dans les collections de journaux de l'Empire, des articles sur le Mexique. C'est tout à fait la note.

SCHRAM. — En somme, il faut que le public comprenne que le drapeau est engagé.

LAROCHE-MATHIEU. — C'est votre avis, n'est-ce pas, Duroy?

DUROY. — Je n'ose vraiment devant des hommes de votre expérience...

LAROCHE-MATHIEU. — Mais allez-y, nom d'un chien !

DUROY. — Le public ne croit pas si facilement que le drapeau est engagé. Il soupçonne toujours, surtout dans les affaires coloniales, qu'il n'y a en jeu que les intérêts de financiers... Je vous demande pardon si...

WALTER. — Mais non ! mais non !... c'est très juste... Je comprends très bien qu'ils ne veulent pas se faire casser la tête pour que notre Compagnie ait des mines, des ports, des concessions...

LAROCHE-MATHIEU. — Alors quoi? comment voulez-vous amorcer la campagne?

DUROY. — En disant la vérité.

SCHRAM. — Ah ! non ! pas de blague !

DUROY. — Pardon !... En disant presque la vérité.

WALTER. — Alors?

DUROY. — Alors, j'expliquerai que naguère les peuples luttaient pour de vagues idées. Je rendrai hommage aux époques chevaleresques...

WALTER. — Bayard, Jeanne d'Arc, etc...

DUROY. — Et puis j'indiquerai l'évolution salutaire qui s'est accomplie. Aujourd'hui, le peuple est intelligent. L'opinion a fait justice des phrases sonores. Et je rappellerai la forte parole : « La devise du citoyen est de s'enrichir ! », — ce qui prouve que nous ne sommes pas de cyniques lutteurs pour la vie, mais des Français traditionnels qui pourraient être les sujets du roi Louis-Philippe.

WALTER. — Très rassurant.

SCHRAM. — Et ce sera très bon pour le prospectus d'émission.

LAROCHE-MATHIEU. — Parfaitement !... C'est le ton !... Il faut exposer que la défense des capitaux nationaux est aussi sacrée que la défense des personnes. Il ne faut pas qu'un souverain barbare puisse manquer à la parole qu'il donna à un citoyen français.

SCHRAM. — Il faudra rappeler la formule antique : *Civis sum romanus.*

WALTER. — Quoi?

SCHRAM. — *Civis sum romanus* !

WALTER. — Du latin dans un journal qui tire à un million d'exemplaires ! ce serait une offense au lecteur... Gardez ça pour les *Débats*... Non, Bel-Ami... Vous permettez que je vous appelle ainsi, comme toutes ces dames ?

DUROY. — Je vous en prie.

WALTER. — Eh bien, Bel-Ami, concluez simplement en déclarant qu'il faut au besoin savoir mourir pour l'industrie et pour le commerce français.

SCHRAM. — Eveillez le patriotisme, sapristi !... Allez-y !.. France d'abord !... La France aux Français !

LAROCHE-MATHIEU. — Ajoutez que nous avons assez des gouvernements qui tremblent, et que, sans esprit de chauvinisme, il nous faut des hommes jeunes et qui n'aient pas peur.

WALTER. — Des hommes rompus aux affaires, mon cher Laroche.

LAROCHE-MATHIEU. — Parfaitement.

WALTER. — Si rompus, qu'ils en sont corrompus.

LAROCHE-MATHIEU. — Oh ! voyons...

WALTER. — Si on ne peut plus plaisanter, ma grosse !

SCHRAM. — Et marchez, n'est-ce pas?

DUROY. — Entendu !

WALTER. — Qu'est-ce qu'on risque?

SCHRAM. — Si le public s'alarme, on pourra insinuer que notre armée n'a pas le fusil idéal et qu'il serait nécessaire de multiplier les mitrailleuses.

LAROCHE-MATHIEU. — On peut avoir avec ça le gros succès de tribune.

SCHRAM. — J'ai des documents extraordinaires.

WALTER. — Ah ! non, mes enfants, c'est une autre affaire... Le journal marche pour vos concessions du Maroc, mais non pour vos fonderies... C'est un second traité à passer.

SCHRAM. — Je croyais que les deux entreprises étaient connexes.

WALTER. — En effet, les deux affaires sont connexes, et je ne fais pas l'une sans l'autre... Publicité pour vos affaires du Maroc, et publicité pour vos usines... Sinon, tout à la paix... Pas d'aventures lointaines... Occupons-nous d'organiser notre empire colonial avant de songer à de nouvelles conquêtes... Vous voyez la note, Duroy?

DUROY. — Je la tiens... Est-il permis de sacrifier de jeunes Français et des millions pour servir les intérêts de quelques capitalistes?...

WALTER. — Tout à fait ça !

SCHRAM. — Vous savez bien, Walter, que je ne demande qu'à vous être agréable.

WALTER. — Et moi, je brûle de vous être utile.

LAROCHE-MATHIEU. — Alors, on y va?

WALTER. — A fond !

SCHRAM. — Insistez sur les mitrailleuses.

WALTER. — Vous entendez, Duroy?... Une dépêche de dernière heure annonçant que Krupp a reçu une grosse commande de mitrailleuses.

DUROY. — Nous donnons cette nouvelle avec précaution, sous toutes réserves.

WALTER. — Inutile, puisqu'elle est fausse. La formule ordinaire : « Nous sommes à même d'affirmer... »

LAROCHE-MATHIEU. — Ça ira ! ça ira !

WALTER. — Et dans cette histoire du Maroc, Laroche, vous ramasserez le maroquin... Ah ! ah !... le beau portefeuille !

LAROCHE-MATHIEU. — Je l'espère bien.

WALTER. — Moi aussi ; avec des hommes tels que vous, on peut travailler.

SCHRAM. — Oui, nous sommes des laborieux.

WALTER. — Au turbin !... Je vous mets à la Chambre, Laroche?

LAROCHE-MATHIEU. — Non... je prendrai un taxi.

WALTER. — Il craint déjà de se compromettre.

LAROCHE-MATHIEU. — Mais non.

WALTER. — Vous avez raison... Je vous jette à votre bureau, Schram?

SCHRAM. — J'ai ma voiture.

WALTER. — Alors, Bel-Ami, allons-nous-en seuls.

DUROY. — Excusez-moi ; mais Mme Walter m'a prié de rester. Elle a, paraît-il, un mot à me dire.

WALTER. — Ça, c'est sacré !... A cinq heures ! au journal, hein?... Pas plus tard !

LAROCHE-MATHIEU. — Au revoir, mon petit Duroy !

SCHRAM. — Au revoir !

DUROY. — Messieurs !

(Sortent Walter, Schram, Laroche-Mathieu.)

Scène II

DUROY, puis UN DOMESTIQUE,
puis Mme WALTER.

(Quand il est seul, Duroy presse sur un bouton électrique. Un domestique entre.)

DUROY. — Voulez-vous dire à Mme Walter que je suis à ses ordres.

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur.

(Il sort. Duroy s'approche du phonographe et le met en mouvement : air de Werther. *— Mme Walter entre.)*

Mme WALTER. — Bonjour, Bel-Ami.

DUROY. — Oh ! madame ! je vous demande pardon... Je m'étais permis, en vous attendant...

Mme WALTER. — Continuez ! c'est charmant.

DUROY. — Ne vous moquez pas... Je suis très romance, très orgue de barbarie.

Mme WALTER. — Eh bien ! vous trouverez ici tout un répertoire qui vous charmera. Il y a là, en disques grands et petits, toutes les souffrances, tous les espoirs, toutes les joies d'amour.

DUROY. — C'est vous, madame, qui?...

Mme WALTER. — Non, Bel-Ami ; c'est mon mari.

DUROY. — M. Walter?

Mme WALTER. — Il est très sentimental... vous ne l'avez pas remarqué?

DUROY. — Non ! *(Il arrête le phonographe).*

Mme WALTER. — Eh bien ! qu'aviez-vous à me dire?

DUROY. — Moi?

Mme WALTER. — Mais oui; vous me faites dire que vous êtes à mes ordres : qu'y a-t-il?

DUROY. — Il n'y a rien... Excusez-moi !

Mme WALTER. — Avez-vous, au Journal, une difficulté?... Désirez-vous que je dise un mot à M. Walter?

DUROY. — Non, non !... M. Walter est très bon pour moi... trop bon !

Mme WALTER. — Pourquoi trop bon?... *(Un temps.)* Bel-Ami, un peu de confiance.

DUROY. — Comment vous dire?... Ses gentillesses me gênent.

Mme WALTER. — Seriez-vous un ingrat?

DUROY. — Oh ! non, madame ! non !... Je sais bien que je ne suis pas un ingrat... Vous, par exemple, je me rappelle avec joie tout ce que vous avez fait pour moi... C'est délicieux !

Mme WALTER. — Quel enfant vous êtes !

DUROY. — Je ne veux pas que vous me traitiez en enfant.

Mme WALTER. — J'en ai le droit... Regardez... j'ai une mèche blanche !

DUROY. — Par coquetterie... Vous vous poudrez !

Mme WALTER. — Eh bien ! Bel-Ami !

DUROY. — Je n'y crois pas, à vos cheveux blancs !... vous avez des yeux de vingt ans... un sourire... Je n'y crois pas, à vos cheveux blancs... Je réclame une expertise.

Mme WALTER. — Vous n'avez qu'à regarder.

DUROY *s'approche de Mme Walter, se penche sur la mèche et baise les cheveux blancs.* — Je vous aime !

Mme WALTER. — Monsieur...

DUROY. — Je vous aime... N'ayez pas peur... vous voyez, je suis loin de vous... Je ne pouvais plus garder le silence... Je vous aime... Vous comprenez maintenant pourquoi je vous parais bizarre... Je vous aime... je vous aime.

Mme WALTER. — Jamais je n'aurais pensé que vous auriez l'audace...

DUROY. — Je ne croyais pas non plus que j'oserais vous dire... Mais il le faut... Je suis heureux d'avoir parlé.

Mme WALTER. — Mais c'est insensé !... Voyons !... qu'espérez-vous?

DUROY. — Oh ! je sais quelle femme vous êtes !... Tout le monde vous respecte, vous admire... mais moi, je vous aime.

Mme WALTER. — Vous deviez vous taire... Désormais, il me sera difficile de vous recevoir aussi amicalement.

DUROY. — D'autres hommes vous ont dit qu'ils vous aimaient.

Mme WALTER. — Une femme ne peut éviter cela, vous le voyez bien.

DUROY. — Vous m'avez confié, un jour, que Norbert de Varenne vous avait fait la cour. Pourtant vous ne l'avez pas éloigné de votre maison. Pourquoi lui être indulgente? Et pourquoi à mon égard, cette sévérité?

Mme WALTER. — J'étais plus jeune... je sentais moins l'importance...

DUROY. — Quelle importance?

Mme WALTER. — Enfin, je vous prie très sérieusement de venir moins souvent ici... Il se peut que vous me jugiez trop sévère... Vous sourirez peut-être de cette dévote et de ses scrupules...

DUROY. — Oh ! Madame ! comment pouvez-vous dire que je me moquerai... Ce n'est pas bien... je n'ai pas mérité...

Mme WALTER. — Bel-Ami, ne boudez pas... vous vous consolerez auprès de Mme de Marelle.

DUROY. — Ce n'est pas gentil.

Mme WALTER. — Ou bien auprès de Madeleine Forestier... On me dit que vous la voyez beaucoup.

DUROY. — Tous les jours... J'ai pour elle, je ne m'en cache pas, une sincère amitié.

Mme WALTER. — Je ne vous demande pas d'explication...

DUROY. — Je tiens à vous en donner.

Mme WALTER. — Allez-vous-en !

DUROY. — Pas avant que vous m'ayez pardonné.

Mme WALTER. — Mais je vous pardonne.

DUROY. — Non ! non !... Vous dites cela sans conviction, pour vous débarrasser de ma présence... Je vous demande de m'accorder mieux mon pardon.

Mme WALTER. — Comment voulez-vous?...

DUROY. — D'abord, je vous demande de me regarder.

Mme WALTER. — Mais je vous regarde.

DUROY. — Vous vous détournez sans cesse... Je veux voir dans vos yeux mon pardon.

Mme WALTER, *le regardant.* — Mais... je vous pardonne.

DUROY. — Et dites-moi... dites-moi aussi que je pourrai vous revoir comme par le passé.

Mme WALTER. — Non ! non !... pas cela !

DUROY, *lui prenant la main.* — Je vous en supplie... je vous en supplie...

Mme WALTER. — Il ne faut pas... il ne faut pas.

DUROY, *lui tenant les deux mains.* — Si !... si !... Dites-moi que vous oubliez tout à fait ma folie... Ce baiser sur vos cheveux, ce n'était pas un crime.

Mme WALTER. — Non.

DUROY. — Ce n'était pas même un baiser.

Mme WALTER. — Laissez-moi !

DUROY. — J'ai à peine effleuré vos cheveux... ainsi...

(Il la serre.)

Mme WALTER. — Je vous en prie... je vous ordonne..

(Duroy baise la bouche de Mme Walter.)

Mme WALTER. — Vous êtes un misérable !... Vous ne

reviendrez plus ici !... jamais !... jamais.!...

(*Elle tombe dans un fauteuil en pleurant.*)

DUROY. — Madame, je suis honteux... je vois ma brutalité. Je ne sais comment m'excuser... Je ne veux pas que vous pleuriez !

Mme WALTER. — Pas d'hypocrisie, je vous en prie... En ce moment, vous vous dites que je suis une femme comme les autres, plus facile que les autres !

DUROY. — Madame !

Mme WALTER. — Cette femme que tout le monde respecte, vous l'avez tenue dans vos bras, vous pouvez être fier... C'est un joli souvenir pour un collectionneur comme vous.

DUROY. — Vous me faites de la peine.

Mme WALTER. — Soyez heureux !... c'est une pièce rare ! Jamais personne n'a eu de moi, je vous le jure, ce que vous avez eu l'infamie de voler !... Je ne vous ai rien donné, rien...

DUROY. — Si !... pendant un instant, une seconde, moins qu'une seconde, vous avez consenti.

Mme WALTER. — Ce n'est pas vrai.

DUROY. — Et c'est pourquoi je suis si ému ; et c'est pourquoi vous pleurez... Ce n'est pas seulement contre moi, c'est contre vous que vous êtes en colère... Plus vous m'insulterez, plus je sentirai que je ne me suis pas trompé.

Mme WALTER. — C'est odieux!

DUROY. — Je vous aime !... je vous aime !... Je vous le dirai encore, et toujours.

Mme WALTER. — Vous n'aurez plus l'occasion...

DUROY. — Je me rappellerai cette seconde de bonheur... Merci !... merci !

Mme WALTER. — Je vous en prie, partez !

DUROY. — Je m'en vais.

Mme WALTER. — Et je vous jure, vous entendez, je vous jure que jamais un homme avant vous... Enfin... je ne veux pas que vous puissiez croire...

DUROY. — Taisez-vous !... taisez-vous !... Je vous crois... je vous respecte...

Scène III

LES MÊMES, SUZANNE, puis LA FEMME DE CHAMBRE

SUZANNE, *en chapeau et manteau. Elle porte une gerbe de fleurs qu'elle déposera sur la table.* — Bonjour, Bel-Ami !

DUROY. — Bonjour, Mademoiselle.

SUZANNE. — On m'a dit que vous étiez encore ici... Vous voyez, j'accours !... Bonjour, maman !... (*Elle sonne.*) Vous permettez que j'enlève mon chapeau, mon manteau?

LA FEMME DE CHAMBRE *paraît.* — Madame a sonné?

SUZANNE. — Non, c'est moi !... Tenez, emportez tout cela !... (*La femme de chambre sort, en emportant le chapeau et le manteau.*) Ah! on est mieux... Comment ça, va, Bel-Ami?

DUROY. — Très bien, Mademoiselle.

SUZANNE. — Le déjeuner a dû être bien ennuyeux sans maman et sans moi !... Tu n'étais pas admise à la conspiration, maman?

Mme WALTER. — Non !

SUZANNE. — Où as-tu déjeuné, décidément?

Mme WALTER. — Chez moi.

SUZANNE. — Toute seule !... oh !... lugubre !... Moi, Bel-Ami, j'ai déjeuné chez une amie de pension, et c'est pourquoi je rentre si tard... Et puis, je n'ai pas de compte à vous rendre.

Mme WALTER. — Voyons, Suzanne !

SUZANNE. — Oh ! maman ! laisse-moi être gaie... Il fait aujourd'hui un temps superbe, froid, sec... Je suis revenue à pied... j'ai les joues toutes fraîches... Tiens ! (*Elle oblige sa mère à toucher ses joues.*) C'est bon de se sentir jeune !

Mme WALTER. — Oui, je me rappelle...

SUZANNE. — Oh ! maman, tu es très jeune !... Regardez cette vieille femme, monsieur Duroy... Il faut savoir que c'est ma mère, n'est-ce pas?... C'est plutôt ma sœur.

DUROY. — C'est tout à fait mon avis, Mademoiselle.

SUZANNE. — Parce que tu as une mèche blanche, tu veux faire croire que tu es vieille... Ça ne prend pas, maman.

DUROY. — C'est ce que je disais tout à l'heure.

Mme WALTER. — Je vous demande pardon ; il faut que je donne quelques ordres... C'est le jour où je reçois.

DUROY. — Je m'en vais.

SUZANNE. — Non ! non!... Bel-Ami ; j'ai besoin de vous... On va préparer ici le buffet ; vous m'aiderez à arranger les fleurs.

Mme WALTER. — A tout à l'heure, monsieur Duroy.

SUZANNE. — Tu ne l'appelles plus Bel-Ami?.. Vous êtes fâchés?

Mme WALTER. — A tout à l'heure, Bel-Ami. *(Elle sort à gauche.)*

Scène IV

SUZANNE, DUROY, puis le DOMESTIQUE.

SUZANNE. — Est-elle gentille, maman?

DUROY. — Adorable.

SUZANNE. — C'est tout à fait moi ; n'est-ce pas?

DUROY. — Pas du tout !

SUZANNE. — Eh bien, vous êtes poli, vous !

DUROY. — Vous c'est un autre genre, qui n'est pas moins agréable.

SUZANNE. — Vraiment?... Eh bien ! Bel-Ami! comment trouvez-vous ces fleurs?

DUROY. — Oh ! moi, je n'aime pas les fleurs des fleuristes.

SUZANNE. — J'en étais sûre... Je pensais bien que vous auriez une opinion distinguée... Vous aimez les fleurs de la nature?... pâquerettes et boutons d'or !... Eh bien, moi ! j'aime les fleurs civilisées, les fleurs de luxe!... Votre nature produirait-elle jamais un œillet comme celui-ci?... Tenez, je vous le donne.

DUROY. — Je suis confus.

SUZANNE, *lui mettant l'œillet à la boutonnière.* — Un œillet de serre à l'homme des champs !... Bel-Ami, vous n'avez pas du tout l'air d'un homme de la nature !... Allons, il faut m'aider à fleurir cette table hideuse.

(Elle se dirige vers le buffet dressé dans le jardin d'hiver).

DUROY, *prenant des roses.* — Roses noires !... Oh ! ce que ça vous va, la rose noire.

SUZANNE. — Ça va à tout le monde : aux brunes, aux blondes, aux rousses.

DUROY. — Œillets safran !

SUZANNE. — Ça, c'est un joli ton, hein ?... On va les jeter sur la nappe !... un peu au hasard !... Bel-Ami vous en avez jeté un dans le plum-cake !... Faites attention !... vous bombardez les sandwiches au caviar.

DUROY. — Ça, c'est un crime.

SUZANNE. — Et ils sont délicieux !... En voulez-vous?... (*Le domestique du buffet offre une assiette.*) Non... non... pas d'assiette... Tenez, Bel-Ami, le bout de mes doigts.

DUROY. — Merci.

SUZANNE. — Épatant !

DUROY. — Divin.

SUZANNE. — Oh ! ce que vous êtes gourmand... j'adore ça... *(Regardant au fond à droite).* Oh ! on ouvre la porte de communication... Ça commence, le défilé.

DUROY. — Je me sauve !

SUZANNE. — Non ! non !... (*Elle regarde encore.*) Ah ! mais non, ce n'est pas du monde !... c'est Madeleine ! c'est Madeleine !... Venez ici, Madeleine... on s'amuse avec Bel-Ami.

Scène V

LES MÊMES, MADELEINE FORESTIER.

MADELEINE. — Je vous demande pardon, ma chérie, d'arriver si tôt ; mais je voulais voir votre maman.

SUZANNE. — Et éviter la cohue... Je vous comprends.

MADELEINE. — Mon deuil est encore si récent.

SUZANNE. — Presque un an !

MADELEINE. — Un an et deux mois.

SUZANNE. — Maman va descendre... Nous l'avons mise en retard... Je vais la chercher.

MADELEINE. — Ne vous dérangez pas.

SUZANNE. — Je vais tout vous dire !... Il faut que je me poudre un peu, que je m'arrange,.. j'attends des flirts.

DUROY. — Lesquels ?

SUZANNE. — Des barons, mon cher, des marquis !

MADELEINE. — Vous voulez devenir comtesse, comme votre sœur Rose?

SUZANNE. — Au moins.

MADELEINE. — Elle se porte bien, la comtesse La Tour Yvelin ?

SUZANNE. — Elle se porte noblement... Elle est devenue très décorative, très personnage de tapisserie.

DUROY. — Ça vous arrivera.

SUZANNE. — Oh ! moi, c'est un autre genre : je suis plutôt une petite femme d'affiche... A tout à l'heure. (*Elle sort.*)



BEL-AMI (M. Jean Dax).

Scène VI

MADELEINE, DUROY.

DUROY. — Elle est amusante !

MADELEINE. — Oui, — parce qu'elle est riche. Si elle était pauvre, on la trouverait insupportable !

DUROY. — Peut-être.

MADELEINE. — Le déjeuner a été intéressant?...

DUROY. — Très... Je vous expliquerai.

MADELEINE. — Laroche-Mathieu est venu un instant chez moi.

DUROY. — Il vous a mise au courant?

MADELEINE. — Oui !... J'ai même préparé l'article de demain.

DUROY. — Ça, c'est charmant... J'ai rendez-vous au journal, à cinq heures, avec le patron ; j'avoue que je n'aurais pas eu le temps.

MADELEINE. — Tenez !... vous reverrez ça !

DUROY, *avec gratitude.* — C'est copié à la machine

MADELEINE. — Je sais que vous n'aimez pas mon écriture.

DUROY. — Oh ! Madeleine, je l'adore !.. c'esttellement vous !... C'est net décidé.

MADELEINE. — Alors, vraiment, mon ami, vous avez toujours pour moi la même sympathie...

DUROY. — Ce n'est pas de la sympathie, c'est...

MADELEINE. — Oh ! pas de mot trop grand... C'est une tendresse réelle.

DUROY. — Et c'est aussi de l'admiration profonde.

MADELEINE. — Georges !

DUROY. — Oui, de l'admiration pour votre courage, pour votre ingéniosité, pour votre talent. Vous êtes la seule femme, Madeleine, avec qui je souhaiterais de vivre.

MADELEINE. — Alors, vos projets n'ont pas changé?

DUROY. — Certes non !... et quand vous y consentirez, nous nous marierons.

MADELEINE. — Eh bien, j'y consens.

DUROY. — C'est vrai?... c'est vrai?...

MADELEINE. — Oui... Il ne faut pas encore l'annoncer... il sera temps dans un mois, à la veille du mariage.

DUROY. — Ma petite Mad, je suis heureux !... je suis heureux !

MADELEINE. — J'avertirai seulement Clotilde.

DUROY. — Pourquoi?

MADELEINE. — C'est mon amie la plus intime.

DUROY. — Est-ce bien nécessaire?

MADELEINE. — Très nécessaire !... Je vais saluer Mme Walter, et nous irons au journal ensemble.

DUROY. — Oui, ma petite Mad, ma chérie, ma femme ; mais je ne reste pas ici, j'entre avec vous dans le salon.

(Au moment où ils vont entrer chez Mme Walter un monsieur en sort.)

LE MONSIEUR. — Bonjour, mon cher monsieur Duroy !

DUROY, *s'inclinant.* — Monsieur !

MADELEINE, *sortant.* — A tout à l'heure !

Scène VII

DUROY, UN MONSIEUR.

LE MONSIEUR. — Je suis bien heureux de vous rencontrer ; Mme Walter vient de me dire que vous étiez ici...Je suis le Président du comité électoral de M. Walter... J'ai été beaucoup reçu là-bas, au château... Il m'avait promis les palmes ; mais il n'a eu que 425 voix... Ce n'est pas ma faute ; j'ai fait ce que j'ai pu... Je voudrais les palmes...

DUROY. — Voulez-vous me rappeler votre nom?

LE MONSIEUR. — Bereux, Etienne-Adolphe, à Chevilly-sur-Maine.

DUROY. — Je vous promets que nous ferons le nécessaire.

LE MONSIEUR. — Pensez donc ! pendant six mois je ne me suis occupé que de cette élection ; je n'ai fait que de la politique.

DUROY. — Certainement, en janvier...

LE MONSIEUR. — Pourquoi pas en juillet?

DUROY. — La promotion de juillet est réservée au corps enseignant.

LE MONSIEUR. — Mais, Monsieur, je suis l'instituteur de la commune.

DUROY. — Oh ! c'est autre chose ! *(Il prend une note.)*

LE MONSIEUR. — Je vais vous expliquer...

(Mme de Marelle entre.)

DUROY. — Vous permettez?... Venez donc me voir au journal, demain à cinq heures.

LE MONSIEUR. — Entendu, monsieur Duroy. *(Il sort.)*

Scène VIII

Mme DE MARELLE, DUROY.

Mme DE MARELLE. — Bonjour, mon chéri.

DUROY, *très gracieux.* — Bonjour !

Mme DE MARELLE. — Fais-moi donner une orangeade, je meurs de soif.

DUROY, *au domestique.* — Une orangeade !

Mme DE MARELLE. — On se met là, dans ce coin.

DUROY. — Avec plaisir.

Mme DE MARELLE. — Tu vas bien?... Tu as l'air un peu fatigué.

DUROY. — C'est ta faute.

Mme DE MARELLE. — Tu dînes toujours avec moi, ce soir?

DUROY. — Naturellement, ma chérie...

Mme DE MARELLE. — Sept heures et demie.

DUROY. — Huit heures !... Je serai peut-être retenu au journal.

Mme DE MARELLE. — Viens le plus tôt possible !... Il me semble que je ne t'ai pas vu depuis longtemps, longtemps... J'ai très envie de te voir.

DUROY. — Tu me vois.

Mme DE MARELLE. — Ne dis pas de bêtises... A ce soir!... Je vais là-dedans : il doit y avoir une foule de raseurs. Tiens... voilà Vaudrec.

Scène IX

LES MÊMES, VAUDREC.

VAUDREC. — Ne vous dérangez pas !... ne vous dérangez pas !... Je viens vous serrer la main, Bel-Ami, et vous féliciter discrètement. Madeleine vient de me dire la grande nouvelle... et je sais qu'on peut parler devant Clotilde... Bravo ! bravo ! bravo ! ravi !... Chut !... chut !... ne disons rien à personne... Au revoir. *(Il sort.)*

Scène X

DUROY, Mme DE MARELLE, puis DEUX DAMES, puis Mlle BÉMOL.

Mme DE MARELLE. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

DUROY. — Mais je ne comprends pas... Il ne sait plus ce qu'il dit... Il devient gâteux !

Mme DE MARELLE. — Non ! non !... Tu as eu l'air fort ennuyé... D'ailleurs, c'est bien simple ; je vais demander à Madeleine de m'expliquer.

DUROY. — Non... ce n'est pas la peine... je vais te dire...

Mme DE MARELLE. — Quoi?...

DUROY. — J'épouse Madeleine.

Mme DE MARELLE. — Ah !

DUROY. — Je veux que tu comprennes.

Mme DE MARELLE. — J'ai compris.

DUROY. — J'arrive à un moment de ma carrière, ma chérie, où j'ai besoin d'avoir une maison.

Mme DE MARELLE. — C'est tout naturel.

DUROY. — Ce n'est pas de l'amour que j'ai pour Madeleine... Madeleine, c'est l'associée.

Mme DE MARELLE. — L'associée qui sera dans ton lit.

DUROY. — Oh !...

Mme DE MARELLE. — Mais, naturellement !... Elle est jeune, elle est agréable !

DUROY. — Elle ne doit guère se soucier...

Mme DE MARELLE. — Tu crois ça?... Moi, je les connais, les femmes intellectuelles !... Ah ! tu es un joli monsieur !... Tu comptais me garder tranquillement jusqu'à ton mariage et me lâcher après la cérémonie.

DUROY. — Je ne veux pas du tout te lâcher, comme tu dis !

Mme DE MARELLE. — Toutes les deux, alors?

DUROY. — Serais-je le premier mari qui eut une maîtresse?... C'est inouï !... Enfin, n'es-tu pas mariée, toi?... J'ai besoin, moi aussi, d'avoir une existence établie, solide... Veux-tu divorcer et m'épouser?

Mme DE MARELLE. — Oh ! non !

DUROY. — Alors?

Mme DE MARELLE. — Alors, rien... Tu as raison... c'est très bien... Vous êtes dignes l'un de l'autre.

DUROY. — Ça veut dire ?...

Mme DE MARELLE. — Ça veut dire exactement ce que ça dit. Vous faites le même métier, vous avez la même carrière... Félicitations !...

DUROY. — Prends garde à ce que tu dis, hein?

Mme DE MARELLE. — Tu trouveras auprès de Madeleine, bon souper, bon gîte. En échange, tu lui donneras le reste. Et puis, il y a son talent... Tes articles sont aussi bons que ceux de Forestier : c'est à croire qu'il n'est pas mort... Il faut épouser Madeleine, mon petit, tu lui dois bien ça !

DUROY. — Si nous n'étions pas ici...

(Deux dames entrent.)

PREMIÈRE DAME. — Oh ! chère amie, comme je suis heureuse de vous rencontrer.

DEUXIÈME DAME. — Bonjour, monsieur Duroy.

PREMIÈRE DAME. — Vous étiez délicieuse, hier, à l'Épatant !

Mme DE MARELLE. — Trop aimable.

PREMIÈRE DAME. — Qui vous a fait le délicieux chapeau que vous avez?

Mme DE MARELLE. — C'est Clémentine.
DEUXIÈME DAME. — Oh ! elle a un goût !
PREMIÈRE DAME. — C'était exquis ! exquis !... Oh ! je meurs de faim, chère amie, et vous?...
DEUXIÈME DAME. — Moi, j'ai toujours faim.
(Elles remontent vers le buffet.)
Mme DE MARELLE. — Et il faut sourire.
DUROY. — Tu es très bien ainsi.
Mme DE MARELLE. — Ne te moque pas de moi, tu sais... J'ai du mal à me contenir... Je ferais un scandale.
DUROY. — Voyons, ma chérie, je comprends très bien que tu aies été étonnée.
Mme DE MARELLE. — Ah ! plutôt !
DUROY. — Mais enfin, tu réfléchiras, tu sentiras que j'ai raison et que je peux t'adorer en acceptant un mariage de convenances.
Mme DE MARELLE. — De convenances?... C'est admirable !...
PREMIÈRE DAME, *au buffet.* — Avez-vous goûté ces pains au foie gras?
DEUXIÈME DAME. — Des merveilles !
PREMIÈRE DAME, *apportant.* — Tenez ! en voici un !...
Mme DE MARELLE. — Merci beaucoup !... vous êtes bien gentille.
PREMIÈRE DAME. — Oh ! goûtez !..
Mme DE MARELLE. — Divin !... divin !..
PREMIÈRE DAME. — N'est-ce pas? *(Elle remonte.)*
Mme DE MARELLE. — J'étouffe, maintenant... Donnez-moi quelque chose à boire...
DUROY. — Quoi?
Mme DE MARELLE. — Je ne sais pas... de l'eau... une orangeade !
DUROY. — Bien !... *(Il va vers le buffet.)* Une orangeade !...
PREMIÈRE DAME. — Non ! non !... il y a là un mélange délicieux.
DEUXIÈME DAME. — Oui ; je vous le conseille, monsieur Duroy.
DUROY. — Alors !
(Il apporte deux verres et en donne un à Mme de Marelle. Il boit).
Mme DE MARELLE. — Comment?... vous buvez?...
DUROY. — Mais oui ; j'ai soif.
Mme DE MARELLE. — Vous comprenez qu'entre nous tout est fini !
DUROY. — Non ; je ne comprends pas.
Mme DE MARELLE. — Mais vous êtes d'une inconscience monstrueuse... Vous avez cru que j'accepterais...
(La petite Bémol entre.)
Mlle BÉMOL. — Je vous demande pardon, monsieur Duroy ! Je venais m'entendre avec Mme Walter pour mon numéro dans la soirée qu'elle doit donner la semaine prochaine... C'est M. Walter qui m'a forcée de venir... Mme Walter ne m'a pas mal reçue ; mais elle m'a dit de m'adresser à vous, monsieur Duroy.
DUROY. — Mais certainement... Que désirez-vous?
Mlle BÉMOL. — C'est pour savoir où je pourrais faire mes changements.
DUROY. — Que vous faut-il, Mademoiselle?... Je vous présente Mlle Bémol..., Madame de Marelle.
Mme DE MARELLE. — J'ai déjà eu l'occasion d'applaudir mademoiselle.
Mlle BÉMOL, *étonnée.* — Ah !.. Je suis confuse.
DUROY. — Que vous faut-il?
Mlle BÉMOL. — Il me faut en coulisse de quoi m'habiller et une table à maquillage... je change de tête.
Mme DE MARELLE. — C'est malheureux !...
Mlle BÉMOL. — Je change six fois de tête... c'est fatigant. Oh ! c'est un joli numéro.
DUROY. — C'est entendu, Mademoiselle... On fera le nécessaire... Désirez-vous prendre quelque chose?
Mlle BÉMOL. — Je veux bien !...
(Duroy la conduit au buffet.)
PREMIÈRE DAME. — N'est-ce pas Mademoiselle Bémol à qui j'ai l'honneur?...
DUROY. — Parfaitement... Mademoiselle Bémol ! Mme Richard et Mme Perrusset.
PREMIÈRE DAME. — Enchantée !... Qui donc vous a fait cet amour de chapeau?
Mlle BÉMOL. — C'est Clara, mais sur mes indications...
DEUXIÈME DAME. — Oh ! c'est charmant !...
(Duroy redescend.)
DUROY. — Quel métier !...
Mme DE MARELLE. — Ah ! ça ne t'ennuyait pas d'être aimable avec cette grue... Tu en mettais !
DUROY. — La maîtresse du patron !
Mme DE MARELLE. — Il a de l'aplomb, de l'introduire chez sa femme !
DUROY. — Une manie... Toutes ses maîtresses ont joué dans son salon ; il faut qu'il les voie près de sa femme et de ses filles... Il a l'instinct de la famille.
Mme DE MARELLE. — Ah ! les hommes sont propres !... Vous êtes tous des misérables.
DUROY. — Voyons, Clotilde !...
Mlle BÉMOL, *aux deux dames.* — Le couplet où je lève la jambe ?... Ah! non !...
PREMIÈRE DAME. — Ici !... qu'est-ce que ça fait?
DEUXIÈME DAME. — Il n'y a personne.
Mlle BÉMOL. — Je peux, monsieur Duroy?
DUROY. — Si vous voulez.
Mlle BÉMOL. — Doucement alors. *(Elle chante à mi-voix).*

Câline, mutine,
Je sais fair' de jolies mines ;
J'espère, ma chère,
Que j'serai bientôt sociétaire.
Car, vous savez, j'ai des talents,
Surtout j'ai beaucoup d'sentiment.
J'vous quitte,
Mes p'tites
Car faut qu'j'aill' voir mes amants.
Vlan !

PREMIÈRE DAME. — Bravo !
DEUXIÈME DAME. — Charmant !
PREMIÈRE DAME. — Qui vous a fait ça?
Mlle BÉMOL. — Quoi?
PREMIÈRE DAME. — Ces paroles?
Mlle BÉMOL. — C'est un type, un soir, dans un café... Je m'en suis souvenue, on a introduit ça dans la revue ; ça en fait le succès et ça m'a lancée.
(Elle remonte avec les deux dames.)
Mme DE MARELLE. — Comment veux-tu que, dans ces conditions, je te dise tout ce que j'ai sur le cœur?
DUROY. — Eh bien ! ne le dis pas !
Mme DE MARELLE. — Si !... si !... il faut que tu saches tout mon mépris, tout mon dégoût.
DUROY. — Est-ce bien utile?
Mme DE MARELLE. — Viens dîner ce soir avec moi comme c'était convenu. Nous parlerons !
DUROY. — Chic !
Mme DE MARELLE. — Canaille !.. *(Rideau.)*

5e TABLEAU

Le Cabinet de Duroy

Décor du 2e Tableau; mais, au fond, le portrait de Duroy.

Scène première

LE DOMESTIQUE, LAROCHE-MATHIEU

(Le domestique introduit Laroche-Mathieu.)
LE DOMESTIQUE. — Si Monsieur veut laisser un mot?
LAROCHE-MATHIEU. — Alors, vous ne savez pas quand Madame rentrera?
LE DOMESTIQUE. — Non, monsieur.
LAROCHE-MATHIEU, *écrivant sur le bureau de Duroy.* — Ne manquez pas de lui remettre ce mot dès qu'elle rentrera ; c'est très important.
LE DOMESTIQUE. — Monsieur peut compter sur moi... Oserai-je demander à Monsieur un renseignement?
LAROCHE-MATHIEU. — Parlez !
LE DOMESTIQUE. — L'expédition du Maroc est-elle décidée?
LAROCHE-MATHIEU. — Vous vous intéressez à la politique étrangère?

LE DOMESTIQUE. — Oh ! Monsieur, je spécule un peu... Alors, si vous pouviez me donner un tuyau.

LAROCHE-MATHIEU. — Je ne sais rien, mon ami ; je ne suis qu'un simple député.

LE DOMESTIQUE. — Ministrable !

LAROCHE-MATHIEU. — Vous croyez?

LE DOMESTIQUE. — La *Vie française* l'affirme et nul ne s'en étonne.

LAROCHE-MATHIEU. — Vous ne faites pas de jardinage, vous?

LE DOMESTIQUE. — Non, Monsieur, pourquoi?

LAROCHE-MATHIEU. — J'aurais eu plaisir à vous faire donner le Mérite agricole.

LE DOMESTIQUE. — Faites-le donner, Monsieur.

LAROCHE-MATHIEU. — Nous verrons... N'oubliez pas ma lettre.

LE DOMESTIQUE. — Oh ! Monsieur !

(*Il reconduit Laroche-Mathieu.*)

Scène II

LE DOMESTIQUE, LA FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE *est entrée ; elle guette la rentrée du domestique, et dès qu'il revient.* — Qu'est-ce qu'il voulait?

LE DOMESTIQUE. — Voir Madame !... Mais de quoi vous mêlez-vous?... Où avez-vous donc servi, ma fille?

LA FEMME DE CHAMBRE. — J'étais chez une petite actrice.

LE DOMESTIQUE. — Où jouait-elle ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — A Enghien ou bien au cercle de l'avenue Mac-Mahon.

LE DOMESTIQUE. — Non !... Dans quel théâtre?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oh ! elle ne jouait jamais.

LE DOMESTIQUE. — Je vois ce que c'est !... Eh bien, ici, ma petite, il faut de la tenue, vous savez ! Ce n'est pas le même genre !

LA FEMME DE CHAMBRE. — Ah ! j'aurais cru...

LE DOMESTIQUE. — Retournez dans la lingerie, hein?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Vous n'êtes pas aimable.

LE DOMESTIQUE. — Je suis aimable à mes heures, après le service... Les voilà qui reviennent ; trottez-vous.

(*La femme de chambre sort.*)

Scène III

LE DOMESTIQUE, DUROY ET MADELEINE.

(*Costumes sombres, mais pas en deuil.*)

DUROY, *au domestique.* — Que faites-vous ici?

LE DOMESTIQUE. — M. Laroche-Mathieu est venu, il y a un instant. Il a écrit une lettre. Je venais la prendre pour la remettre à Madame. (*Il l'offre.*)

MADELEINE. — Merci !

(*Le domestique débarrasse Duroy et sort.*)

DUROY. — Tu n'enlèves pas ton chapeau?

MADELEINE. — Non !... Laroche m'annonce qu'il a des nouvelles sérieuses à me communiquer. Je vais à la Chambre !... Il m'y attend à quatre heures.

DUROY. — Tu as le temps.

MADELEINE. — Si, par hasard, je pouvais le voir plus tôt.. nous aurions plus de temps pour l'article...

DUROY. — Oh ! ça ne doit pas être extraordinaire ! Un individu, vaguement protégé de la France, qui aura reçu un coup de poing... La bande de Laroche veut faire croire que c'est un cas de guerre... Je commence à les connaître ! Ça ne prend plus.

(*Il s'installe à son bureau et envoie promener d'un coup de pied la chancelière.*)

MADELEINE. — Quoi?... Qu'y a-t-il?

DUROY. — Je t'en prie ! je l'ai dit hier : je ne veux plus de cette chancelière ; nous sommes au printemps !

MADELEINE *sonne.* — Ce n'est pas bien grave.

(*Le domestique entre.*)

MADELEINE. — Je vous avais dit d'enlever cette chancelière. (*Le domestique la prend et sort.*)

MADELEINE. — Le malheur est réparé.

DUROY. — Je ne grelotte pas comme ce pauvre Forestier.

MADELEINE. — Fais ton courrier, va...

DUROY. — Oh ! ces lettres !... Il faudra que je prenne un secrétaire...

MADELEINE. — Veux-tu que j'écrive?... Tu signeras.

DUROY. — Non ! non !... (*Il se met à écrire.*) Zut!

MADELEINE. — Quoi?

DUROY. — Je ne peux pas écrire avec ces sales plumes.

MADELEINE. — Ce sont les miennes.

DUROY. — Et celles de ce pauvre Forestier... Il les avait adoptées, hein?

MADELEINE. — Laisse donc Forestier tranquille !

DUROY. — Quand nous aurons quelques billets bleus de trop, on changera tout cela, hein?... De la clarté, de la gaieté, des meubles anglais.

MADELEINE. — Aujourd'hui nous pouvons faire cette petite dépense.

DUROY. — Pourquoi?

MADELEINE. — Allons ! allons ! ne fais pas la bête !... Depuis une heure tu me dis des paroles inutiles... Je veux régler la question.

DUROY. — Quelle question?... Comprends pas !

MADELEINE. — L'héritage de Vaudrec !

DUROY. — C'est tout réglé ! tu ne peux l'accepter sans mon autorisation... Je ne te la donne pas.

MADELEINE. — Pourquoi?

DUROY. — Pour rien !... Et ne m'oblige pas à en dire davantage.

MADELEINE. — Pardon !... j'ai le droit de savoir pourquoi tu m'empêches de toucher un million.

DUROY. — Tu veux le savoir?... Eh bien, ma petite, c'est parce que je ne suis pas un Forestier...

MADELEINE. — C'est-à-dire?...

DUROY. — C'est-à-dire que je ne suis pas un mari complaisant. Je t'assure qu'il m'a fallu de l'énergie pour me contenir dans l'étude du notaire.

MADELEINE. — En voilà une idée !

DUROY. — On ne laisse pas toute sa fortune à une femme qui n'a pas été votre maîtresse.

MADELEINE. — Vaudrec était l'ami de ma famille.

DUROY. — Non !

MADELEINE. — Il m'avait connue quand j'étais enfant...

DUROY. — Il m'a dit le contraire, quand Forestier était vivant.

MADELEINE. — Eh bien, si tu croyais que Vaudrec était mon amant, pourquoi l'as-tu reçu chaque mardi à dîner, comme faisait Forestier?

DUROY. — Forestier ! Forestier !... Laisse-moi tranquille avec Forestier !

MADELEINE. — C'est toi qui en parles toujours.

DUROY. — Je vis dans ses meubles, au milieu de ses sales tableaux. J'ai ses relations...

MADELEINE. — Tu as sa place !

DUROY. — Ça veut dire ?...

MADELEINE. — Rien.

DUROY. — Si !... si !... Ça veut dire que tu m'as donné, au journal, sa situation... Eh bien, ma petite, j'étais de taille à la conquérir.

MADELEINE. — Soit !... tu as beaucoup de talent !... C'est entendu !... Il ne s'agit ni de Forestier ni du journal ; mais de l'héritage de Vaudrec. Tu n'as pas le droit de me priver de cette fortune.

DUROY. — Je ne croyais vraiment pas que tu aimais autant l'argent.

MADELEINE. — Je m'en moque. de l'argent; je l'ai souvent prouvé, je te le jure. Mais c'est trop bête de refuser ça !

DUROY. — Et l'honneur, ma petite ?

MADELEINE. — Quoi?

DUROY. — Parce que je plaisante souvent, tu crois que je n'ai pas le sentiment de l'honneur !... Tu ne lis donc pas mes articles ?

MADELEINE. — Avant toi !

DUROY. — Je veux bien admettre que Vaudrec n'ait été pour toi qu'un ami... Il n'en est pas moins vrai que les gens chuchoteront.

MADELEINE. — Laisse parler les imbéciles.

DUROY. — Je m'étonne même que Vaudrec, qui avait un esprit si délicat, n'ait pas songé qu'il me mettait dans une position difficile... Il aurait dû réfléchir...

MADELEINE. — Que pouvait-il faire?

DUROY. — Il pouvait nous laisser à tous deux sa fortune...

MADELEINE. — Je ne vois pas la différence...

DUROY. — Pardon !... Il faisait ainsi un legs à un ménage ami; mais en te laissant à toi seule son argent, il te compromet outrageusement... Tu ne sens pas la nuance?

MADELEINE. — Si !... si !... je commence à la sentir !

DUROY. — C'est extrêmement délicat... Notre union, ma petite Madeleine, c'est une charmante association: mais je dois songer au renom de la raison sociale.

MADELEINE. — Pourquoi ne pas dire à tout le monde que Vaudrec nous a laissé à tous deux sa fortune?

DUROY. — Enfantillage !... On voit bien qu'un homme n'a pas de compte dans une banque... Je me sentirais envers toi dans un état d'infériorité... Le bonheur de notre ménage serait troublé.

MADELEINE. — Alors?...

DUROY. — Alors, cherche un moyen de tout concilier... Je ne demande qu'à être gentil, ma chérie... mais il ne faut pas exiger trop.

MADELEINE. — Tu veux une partie de la fortune?

DUROY. — Je voudrais trouver un moyen d'arranger les choses.

MADELEINE. — Tu veux un quart ?...

DUROY. — Oh ! voyons !... Il semble que nous traitons une affaire !... J'ai horreur du marchandage.

MADELEINE. — La moitié ?

DUROY. — Si tu y tiens...

MADELEINE. — Écris au notaire que tu me donnes ton autorisation et que je te reconnais la moitié de la fortune... Qu'il prépare les actes !

DUROY. — J'irai chez le notaire ; je ne peux pas écrire...

MADELEINE. — Ah ! oui ! les plumes de Forestier.

DUROY. — Où vas-tu?

MADELEINE. — Eh bien !.. à la Chambre!... voir Laroche-Mathieu !

DUROY. — C'est égal !... si j'étais jaloux !

MADELEINE. — Oui, mais décidément, tu n'es pas jaloux... Au revoir.

DUROY. — Au revoir, ma chérie !

Scène IV

DUROY, puis LE DOMESTIQUE

(*Quand Madeleine est sortie, Duroy sonne le domestique, qui entre.*)

DUROY. — Mon veston d'intérieur.

LE DOMESTIQUE. — Bien, Monsieur !

(*Il sort.*)

DUROY, *au téléphone.* — Allô ! Allô !... Donnez-moi le 226-75... Il n'est pas libre?...

LE DOMESTIQUE, *rentrant.* — Voici, Monsieur.

DUROY, *mettant le veston.* — Bien !

(*Le domestique emporte la jaquette.*)

DUROY. — Ah !... je n'y suis pour personne. (*Le domestique sort.*) *Au téléphone.* — Allô!... le 226-75... Mademoiselle, je vous en prie... Merci... C'est le 226-75?... maître Bourdillier?... Le premier clerc ?... Non ! je voudrais parler à maître Bourdillier... De la part de M. Duroy !... Il sait de quoi il s'agit : la succession Vaudrec !... Oui ! j'attends à l'appareil !... J'attends, Mademoiselle, j'attends... C'est à maître Bourdillier que j'ai l'honneur de parler?... Je suis M. Duroy... Eh bien ! voici !... Je donne l'autorisation !... Vous m'entendez ?... Oui ?... Heu... ma femme tient absolument à me remettre la moitié de la fortune. Elle n'accepte qu'à cette condition. Elle craint qu'en cas d'accident je n'aie des difficultés avec sa famille... Des idées de femme... Quoi ?... Comment ?... Oui ! oui !... C'est très touchant!... Un peu puéril, mais très touchant.. Je ne veux pas la contrarier. A sa place j'agirais de même... Alors, préparez les deux actes. Nous passerons à votre étude quand vous le désirerez... Merci, cher maître.!... Je vous salue ! cher maître.

(*Il accroche le récepteur. Le domestique frappe.*)

DUROY. — Quoi?... Entrez !... Qu'y a-t-il encore?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, c'est Mme Walter.

DUROY. — Je vous ai dit que je n'y suis pour personne.

LE DOMESTIQUE. — Cette dame demandait Madame, avec qui elle a rendez-vous. Alors, comme Madame n'est pas là, j'ai cru devoir avertir Monsieur.

DUROY. — Vous avez dit que j'étais là?

LE DOMESTIQUE. — Non ! non !... j'ai dit seulement que j'allais voir.

DUROY. — C'est malin !... j'ai mille choses à faire.

LE DOMESTIQUE. — Je vais dire que Monsieur n'est pas là?

DUROY. — Mais non !... Maintenant, c'est impossible !... Faites entrer !

(*Le domestique sort.*)

Scène V

DUROY, Mme WALTER.

(*Duroy ouvre vite quelques livres et se met à écrire fiévreusement.*)

DUROY. — Je vous demande pardon, chère madame.

Mme WALTER. — Je vous dérange ?...

DUROY. — J'ai un travail considérable... J'avais défendu ma porte... Mais cet ordre ne pouvait être pour vous.

Mme WALTER. — Merci !

DUROY. — Vous permettez que j'achève ma phrase?

Mme WALTER. — Je vous en prie.

(*Elle s'assied.*)

DUROY. — Là... c'est fini... Je suis tout à vous... (*Se levant.*) Vous désiriez voir Madeleine?

Mme WALTER. — Elle m'avait donné rendez-vous pour notre œuvre des Colonies de vacances.

DUROY. — Mais elle aurait dû aller chez vous... Je ne comprends vraiment pas...

Mme WALTER. — Je devais venir aujourd'hui dans votre quartier... Elle est très occupée...

DUROY. — Vous êtes trop aimable ; je ne m'explique pas qu'elle ne vous ait pas attendue : elle est si exacte... Voyons... voici son carnet... «Mardi... cinq heures, Mme Walter...» Il y a une erreur, chère Madame, vous voyez; elle avait marqué cinq heures ; il est quatre heures à peine... C'est une erreur...

Mme WALTER. — Non, je savais... je savais... Mais je voulais vous voir... J'ai attendu devant votre porte qu'elle fût sortie... J'étais en face... dans une boutique... J'avais l'air de m'intéresser à des dentelles, et je guettais... Moi !... moi !... j'en suis arrivée là !

DUROY. — Madame.

Mme WALTER. — Ne me parle pas ainsi !... Cette froideur, ce respect après des heures que je ne peux oublier, c'est trop méchant.

DUROY. — Il avait été convenu que rien ne s'était passé.

Mme WALTER. — Je ne peux pas oublier...

DUROY. — Il le faut, cependant... vous l'avez reconnu vous même.

Mme WALTER. — Oh ! quand je suis près de toi, je fais ce que tu veux... Tu me demandes de ne plus t'aimer ; je te le promets... Tu me demanderais de me tuer, je me tuerais...

DUROY. — Voyons !

Mme WALTER. — Pourquoi m'as-tu suppliée d'être à toi, si tu devais me rejeter si vite?

DUROY. — Nous avons eu cette explication il y a huit jours...

Mme WALTER. — Une semaine... une semaine seulement !... Il me semble qu'il y a des années... J'ai vieilli !

DUROY. — Vous êtes très belle ; ce chapeau vous va tout à fait bien.

Mme WALTER. — Tu trouves?

DUROY. — Vous n'êtes pas raisonnable.

Mme WALTER. — Tu m'as rendue folle... Il t'a suffi de vouloir... Rien ne m'a défendue : ni ma vie passée, ni mes grandes filles, ni la religion... Quand je ne suis pas auprès de toi, je me demande comment j'ai pu... Et quand tu es là, je n'ai plus de remords ; je regrette que tu ne veuilles plus... Dis, ce n'est pas vrai?... tu m'aimeras encore...

DUROY. — J'ai pour vous la plus tendre affection, et c'est pourquoi, je vous défends contre moi-même... Je suis fort pour nous deux.

Mme WALTER. — Ah ! pourquoi n'as-tu pas eu cette force plus tôt?... Pourquoi m'as-tu entraînée.

DUROY. — J'ai été fou.

Mme WALTER. — Sois-le encore.

DUROY. — Non !... non !... vous souffririez trop... Je me rappelle votre jalousie... De qui n'étiez-vous pas jalouse?... De ma pauvre Madeleine, de la petite Bémol, de toutes les femmes.

Mme WALTER. — Tu oublies Mme de Marelle.

DUROY. — De toutes les femmes, je vous dis... Je me souviens aussi de vos remords. Vous alliez vous jeter aux genoux d'un prêtre ; vous n'osiez plus lever les yeux devant vos filles, devant votre mari ; vous pleuriez dans mes bras.

Mme WALTER. — Oh ! comme tu te rappelles toutes mes douleurs !... Il semble que tu en sois fier, que tu ne m'aies prise que pour me faire souffrir...

DUROY. — Oh !

Mme Walter. — Ecoute !... je t'ai ennuyé... Désormais, je ne t'apporterai que de la joie... Tu verras !

Duroy. — C'est impossible !

Mme Walter. — Ne dis pas cela !... Je n'ai pas su te garder ; j'ai été maladroite... Mon chéri, il faut être indulgent ; si j'avais eu des amants, un grand nombre d'amants, tu ne m'aurais pas répudiée tout de suite... j'aurais su... Et puis, le souvenir de mes aventures t'aurait attaché à moi... Les femmes qui ont vécu ainsi ont autour d'elles une odeur d'amour ; mais moi... moi... Oh ! je me sens ridicule... ridicule.

Duroy. — Et vous m'aviez promis d'être sage !

Mme Walter. — Je ne troublerai pas votre tranquillité... Mais laissez-moi venir parfois.

Duroy. — Vous êtes chez vous.

Mme Walter. — Pas ici... Là-bas... chez toi.

Duroy. — Nous recommencerions aussitôt les mêmes folies !

Mme Walter. — Je pourrai te regarder, te dire que je t'aime... ne rien de dire... Tu m'embrasserais doucement, sur le front, sur mes cheveux blancs, comme la première fois ; tu te rappelles?... Tu me consolerais... Il ne faut pas être cruel avec moi... je n'ai pas mérité !

Duroy. — Je vous en prie, il faut être calme... Songez qu'on va rentrer... Vous avez les yeux rouges.

Mme Walter. — Je peux pleurer, va !... Tu n'auras pas de scène ! Une femme ne reproche pas à un homme de faire pleurer une autre femme : elle l'en félicite... Où est Madeleine?

(Elle s'arrange la figure.)

Duroy. — Elle est allée jusqu'à la Chambre... Laroche-Mathieu doit lui donner une nouvelle.

Mme Walter. — Il a déjeuné à la maison... il a eu une conversation grave avec Walter. Ils ont décidé de ne pas te mettre au courant.

Duroy, *tendrement.* — Tu sais de quoi il s'agit?

Mme Walter. — Ah !... tu ne me dis plus *vous*... Tu es gentil...

Duroy. — Alors, ma chérie ?

Mme Walter. — Il paraît que, demain, Laroche-Mathieu sortira un document qu'il tient de Schram... et le ministère sautera... Walter répétait : « Quelle dégringolade à la Bourse... » Il a donné aussitôt des ordres au petit Meyer.

Duroy, *tendrement.* — C'est tout ce que tu sais?

Mme Walter, *à ses pieds.* — Oui.

Duroy, *lui caressant les cheveux.* — Essaie de te rappeler... voyons.

Mme Walter. — C'est tout... Ils ont seulement dit que le journal n'en dirait pas un mot demain... Ils ont bien insisté... Pas un mot, pas une allusion !... Tu m'aimes?...

Duroy. — Mais oui, je t'aime... Ah ! ils sont forts !... ils vont ramasser une jolie somme !

Mme Walter. — Fais comme eux.

Duroy. — Tu en parles à ton aise... Je n'ai pas de crédit.

Mme Walter. — Moi aussi je voudrais bien en profiter... Si tu étais gentil, tu me dirais exactement comment il faut procéder... Nous ferions cette affaire ensemble.

Duroy. — Tu es folle !

Mme Walter. — Ah ! ne me refuse pas ! ça m'amuse tant ; et puis, sans ton aide, je ne peux rien gagner... Je ne sais pas, moi... Et puis, Walter et Laroche-Mathieu auraient vraiment pu t'associer à l'opération.

Duroy. — Ça, c'est vrai.

Mme Walter. — Alors, dis, tu vas me donner toutes les explications?

Duroy. — Si tu veux... *(Il se lève pour s'asseoir devant son bureau et écrire).* Mais qu'y a-t-il?... tu as tes cheveux accrochés...

Mme Walter. — Ce n'est rien : j'étais trop près de toi.

Duroy. — Tu pourras donner les ordres ce soir même, pour qu'on les exécute demain à l'ouverture de la Bourse.

Mme Walter. — C'est bon !... Il me semble que je travaille avec toi, que je suis ta femme... Mais, dis-moi, mon chéri, je ne vais pas charger de cette opération Meyer, qui est aux ordres de Walter.

Duroy. — Naturellement !... Ne va pas chez Meyer !... Va chez Salomon.

Scène VI

Les mêmes, MADELEINE puis SUZANNE

Madeleine. — Je vous demande pardon, chère madame, je croyais que notre rendez-vous était à cinq heures.

Mme Walter. — Mais oui ; je me suis trompée... je ne serais pas restée... je n'aurais pas dérangé M. Duroy, si je n'attendais ici ma fille... Elle est moins étourdie que moi ; elle a dû noter exactement l'heure.

Madeleine. — C'est une personne précise.

Mme Walter. — Très précise.

Duroy, *ayant achevé sa lettre.* — Voici, chère madame, tous les renseignements.

Mme Walter. — Je vous en suis très... très reconnaissante.

Suzanne, *entrant.* — Bonjour, tout le monde !

Madeleine. — Bonjour, Suzanne.

Suzanne. — Ah ! maman ! maman !... tu as encore pleuré.

Mme Walter. — Mais non...

Suzanne. — C'est insensé... Mais la tristesse, c'est une maladie comme une autre : ça se guérit... Tout le monde a été neurasthénique... Le docteur Jurier m'a encore dit, cet après-midi, que ça vient d'une faiblesse organique : du foie, de l'estomac, du cœur.

Mme Walter. — C'est bien possible...

Madeleine. — Je ne savais pas, chère Madame, que vous étiez souffrante.

Mme Walter. — Suzanne exagère... Je vais mieux, bien mieux.

Madeleine. — Voulez-vous que nous nous occupions de nos petits protégés?

Mme Walter. — Mais certainement.



Madeleine (Mlle Dorziat).

MADELEINE. — Alors, nous allons chez moi?... *(Elle ouvre la porte de droite.)* Vous venez, Suzanne?

SUZANNE. — Oh ! non ! non !... La philanthropie, c'est ça qui me rendrait neurasthénique... Moi, je reste avec Bel-Ami.

(Mme Walter et Madeleine sortent.)

Scène VII

DUROY, SUZANNE

SUZANNE. — Ça ne vous ennuie pas que je reste avec vous?

DUROY. — Ça me fait plaisir.

SUZANNE. — Vous n'avez rien à faire?

DUROY. — Méchante !... J'ai un tel travail que j'en suis effrayé, et que, certainement, je ne le commencerai jamais.

SUZANNE. — Vous êtes paresseux, Bel-Ami?

DUROY. — Naturellement... J'étais né pour ne rien faire et pour vivre dans l'opulence.

SUZANNE. — Ne riez pas ; c'est vrai.

DUROY. — Je suis un animal de luxe, mademoiselle.

SUZANNE. — Moi aussi, monsieur.

DUROY. — Eh bien ! vous, si j'ose dire, vous êtes servie...

SUZANNE. — Heureusement !... J'ai des amies qui sont très riches et qui disent qu'elles voudraient être pauvres... Moi, je suis ravie que papa ait ramassé des millions.

DUROY. — Et ce n'est pas fini.

SUZANNE. — Tant mieux !

DUROY. — Et qu'allez-vous faire de toute cette galette, seigneur?

SUZANNE. — De l'élégance !

DUROY. — Et de la charité?

SUZANNE. — L'élégance, le luxe, c'est mieux que la charité, ça fait travailler. Il est plus utile de construire un palais qu'un hôpital.

DUROY. — Ce n'est pas l'avis de votre maman?

SUZANNE. — Moi, je tiens de papa.

DUROY. — Sans offenser M. Walter, vous êtes plus jolie.

SUZANNE. — Ça ne m'étonnerait pas.

DUROY. — Et comment va votre sœur?

SUZANNE. — Elle est très heureuse d'être comtesse, et son mari est très gentil.

DUROY. — Vous, vous épouserez au moins un duc.

SUZANNE. — Il y en a un sur les rangs.

DUROY. — Ou un médecin... comme ce docteur Jurier dont vous parliez tout à l'heure.

SUZANNE. — C'est un savant d'un grand avenir ; mais je n'ai pas l'intention d'être la femme d'un monsieur qu'on viendra déranger la nuit. Moi, je veux m'amuser avec un mari jeune, agréable, gai et... comment dirais-je... malin.

DUROY. — Quel idéal bizarre !... Un mari *malin* !

SUZANNE. — C'est un effet de l'hérédité ; je tiens ça du père Walter... J'admire, naturellement, l'homme simple, droit, vertueux ; mais je ne l'aime pas... Savez-vous pourquoi vous me plaisez, Bel-Ami?

DUROY. — Je ne savais pas que je vous plaisais !...

SUZANNE. — Si !... si !... Ne faites pas la coquette !... Eh bien ! vous me plaisez parce que vous ne m'avez jamais parlé de votre bonne mère, et parce que vous n'adorez pas les enfants, et parce que vous ne poussez pas des cris d'admiration devant les lauréats du prix Monthyon.... Vous n'avez pas l'air d'un homme sérieux, établi ; vous n'avez pas l'air marié.

DUROY. — Oh ! aujourd'hui... marié, ça ne signifie plus rien... Avec le divorce...

SUZANNE. — Voulez-vous vous taire?...

DUROY. — Tenez ; vous connaissez Charlier?

SUZANNE. — Certainement !

DUROY. — Eh bien ! il est fiancé à une jeune fille.

SUZANNE. — Mais il est marié.

DUROY. — Il est en instance de divorce.

SUZANNE. — Je ne savais pas...

DUROY. — Dès que le divorce sera prononcé, mariage !

SUZANNE. — C'est très amusant.

DUROY. — Pour l'homme et pour la femme, l'existence peut recommencer sans cesse, grâce aux bienfaits de la législation et à la douceur de la morale.

SUZANNE. — Il y a un moment où l'on a trouvé le bonheur et où l'on s'arrête ; n'est-ce pas, Bel-Ami?

DUROY. — C'est certain... Mais le bonheur, c'est difficile ; le mariage, c'est périlleux.

SUZANNE. — Moi, ça me fait trembler... Vivre avec un monsieur qu'on ne connaît pas.! avoir sans cesse cet étranger dans son appartement ! C'est effrayant.

DUROY. — Ça dépend... c'est charmant quelquefois d'être près l'un de l'autre, de ne pas se quitter... Moi, ça ne m'effraierait pas.

SUZANNE. — Bel-Ami !

DUROY. — Il faut savoir choisir ; voilà tout.

SUZANNE. — Aidez-moi.

DUROY. — Je veux bien.

SUZANNZ. — Donnez-moi votre avis sur les maris qu'on me propose... Je vous tiendrai au courant ; ce sera notre secret : je ne m'engagerai pas sans votre consentement.

DUROY. — C'est sérieux?

SUZANNE. — Très !

DUROY. — Vous vous soucierez bien de moi, le jour où l'un de ces imbéciles vous plaira.

SUZANNE. — Pourquoi voulez-vous qu'un imbécile me plaise?

DUROY. — Je vous demande pardon ; mais ils m'irritent, tous ces élégants qui tournent autour de vous...

SUZANNE. — Ah !... c'est sérieux?

DUROY. — Très... Je n'aurais pas dû vous dire... Ça vous fâche?

SUZANNE. — Non !

DUROY. — Vous n'allez plus avoir confiance en moi... vous n'oserez plus me demander des conseils.

SUZANNE. — Si !... si !... j'ai confiance !... Mais, en effet, je ne vous demanderai plus de conseils... C'est inutile, maintenant... je crois que je sais... Je m'en vais... je vais rejoindre maman et votre... enfin... je vais rejoindre maman... *(Elle sort.)*

Scène VIII

DUROY seul, puis le DOMESTIQUE.

DUROY. — Ça, par exemple !... *(Il sonne.)* Ça, par exemple !

LE DOMESTIQUE. — Monsieur a sonné?

(Il pose les journaux du soir sur le bureau).

DUROY. — Quoi?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur a sonné?

DUROY. — Ah ! oui !... Prenez le courrier !... Les journaux du soir sont arrivés?

LE DOMESTIQUE. — Je viens de les poser sur le bureau.

DUROY. — Parfait !... parfait !...

LE DOMESTIQUE. — Madame de Marelle est là...

DUROY. — Non ! non !... Je travaille !... je travaille !

LE DOMESTIQUE. — Elle est dans le salon, avec madame.

DUROY. — Ah ! très bien ! très bien !

LE DOMESTIQUE. — Monsieur n'a plus d'ordres à me donner?

DUROY. — Non ! non !... *(Le domestique sort.)* Ça, par exemple !

Scène IX

DUROY, MADELEINE, CLOTILDE.

MADELEINE, *ouvrant la porte du fond.* — On peut entrer?

DUROY. — Non !

CLOTILDE, *se montrant.* — Est-il méchant !

DUROY. — Je travaille.

MADELEINE. — Précisément ; il faut que je te donne le renseignement de Laroche-Mathieu... la patronne est partie.

DUROY. — Entrez, alors !... Bonjour Clotilde !

CLOTILDE. — Bonjour, Bel-Ami !

DUROY. — Quel est le renseignement?

MADELEINE. — Le calme, la paix !

DUROY. — Il nous roule, ton député... J'ai un autre tuyau.

MADELEINE. — Ah !... Par qui?

DUROY. — Je ne te demande pas tes sources d'information... Respecte mes secrets.

MADELEINE. — Tu n'es pas sorti.

DUROY. — Il y a le téléphone.

MADELEINE. — Alors, l'article?...

DUROY. — Eh bien !... tout à la paix, comme le veut ce bon Laroche.

MADELEINE. — Ah ! tu ne lances pas ton information?

DUROY. — Non, ma chérie, rien : pas la plus légère insinuation.
MADELEINE. — Bien !
DUROY. — Veux-tu relire et achever?... Tiens ! regarde l'article... Pas commencé... La feuille est blanche.
MADELEINE. — Allons-y. *(Elle se met à son bureau.)*
DUROY, *à Clotilde.* — Et vous ; que devenez-vous?
CLOTILDE. — Ne parlez pas si haut... vous dérangez Madeleine.
MADELEINE, *écrivant.* — Non !... non !... j'ai l'habitude d'écrire dans les salles de rédaction.
DUROY. — Elle ferait un article dans un café, si la mode n'en était point passée... Vous allez bien, vous?
CLOTILDE. — Très bien !
DUROY. — Vous êtes toujours plus jolie... Et votre fille?
CLOTILDE. — Elle ne vous pardonne pas votre mariage avec Madeleine.
MADELEINE. — Sa mère est moins jalouse qu'elle.
CLOTILDE. — Son père aussi... Heureusement !...
DUROY. — Vous dînez avec nous?
CLOTILDE. — Non ! c'est vous qui dînez avec moi... Il fait très doux ; nous irons en auto à la campagne... où vous voudrez.
DUROY. — Chez le père Thuillard.
MADELEINE. — Oh ! il n'y a pas de vue.
DUROY. — Nous aurons contemplé assez de paysages, en roulant.
CLOTILDE. — Bel-Ami a raison : la cuisine est remarquable.
DUROY. — On va faire le menu et le téléphoner... Tenez ! voici du papier et un crayon.
CLOTILDE, *au bureau de Duroy.* — Allons-y !
DUROY. — Pas de potage !
CLOTILDE. — Si !... du consommé froid portugaise.
DUROY. — Adopté !
CLOTILDE. — Le brochet Thuillard.
DUROY. — J'adore ça !
CLOTILDE. — La poularde à la Souvaroff.
DUROY. — Elle connaît toutes mes faiblesses... Des cœurs de romaine, hein.
CLOTILDE. — Le mangeur de cœurs !... Un parfait et des fruits.
DUROY. — Dieu ! que c'est bon !
MADELEINE. — Etes-vous assez gourmands et assez enfants.
DUROY. — Enfants !... enfants !... Mais c'est très sérieux ! *(Il sonne ; le domestique apparaît.)*
DUROY. — Téléphonez chez Thuillard... Vous savez le numéro?
LE DOMESTIQUE. — Oh ! monsieur.
CLOTILDE. — Nous dînerons à sept heures et demie... Trois couverts... De ma part.
DUROY. — Il a pous vous des attentions spéciales?
CLOTILDE. — Parfaitement... Voici le menu.
DUROY. — Il ne pourra pas lire... Vous avez une écriture élégante, mais illisible.
LE DOMESTIQUE. — Je peux très bien lire.
CLOTILDE. — Vous voyez bien.
DUROY. — Allez !... Téléphonez aussi au garage ! qu'on envoie une auto à six heures et demie !
MADELEINE, *cessant d'écrire et se levant.* — J'en ai assez!... je vais m'habiller... Achève.
DUROY. — Oh !... non...
MADELEINE. — Si, mon chéri...
CLOTILDE. — On vous laisse.
DUROY. — Oh ! non !... Si vous vous en allez, vous, je ne ferai rien, absolument rien.
MADELEINE. — Il faut te dévouer. *(Elle sort.)*

Scène X

CLOTILDE, DUROY.

DUROY, *à son bureau.*— Eh bien! il est très bien cet éditorial... il ne manque que deux ou trois mots méchants... Un, ici...
CLOTILDE. — Fais voir... Oh ! pas très drôle...
DUROY. — En été !... Un autre, là...
CLOTILDE. — Mieux
DUROY. — Encore un...
CLOTILDE. — Tu vas te fatiguer !
(Elle l'embrasse dans le cou.)
DUROY. — Oh ! non !... voyons !
CLOTILDE. — Ça te choque?
DUROY. — Ça m'impressionne. *(Il écrit.)*
CLOTILDE. — Tu ne trouves pas que Madeleine est étrange : elle nous lance des mots.
DUROY. — Elle veut nous prouver qu'elle n'ignore rien... Satisfaction de vanité : ça n'a pas d'importance.
CLOTILDE. — Tu ne crois pas qu'elle souffre.
DUROY. — Ah !
CLOTILDE. — Tu soupires !... Tu la plains?
DUROY. — Non !... Je soupire parce que j'ai fini.
CLOTILDE. — Dis donc, pour un mari qui a l'air de ne pas se soucier de sa femme, tu la laisses s'approcher de toi...
DUROY. — Pourquoi ça?
CLOTILDE. — Un de ses cheveux sur ton veston.
DUROY. — C'est bien possible !
CLOTILDE. — Mais non ! ça n'est pas un de ses cheveux : il est gris... Oh ! mais, en voilà un autre ; une collection, alors...
DUROY. — Allons ! assez de cette plaisanterie.
CLOTILDE. — Ce n'est pas une plaisanterie !... Regarde!.. A trois boutons de ton gilet, il y a des cheveux gris enroulés!... Tu fais les vieilles, maintenant?... J'espère qu'elle est riche !... Qui est-ce?
DUROY. — Ce n'est personne.
CLOTILDE. — Voyons !... tu n'es pas sorti aujourd'hui!... Parbleu ! c'est la Walter ; je m'en doutais ; c'est pour ça qu'elle a fait une tête quand je suis entrée dans le salon... C'est toi, sa neurasthénie?... Et ça me regardait de haut tout à l'heure ! Suzanne aussi... elle m'a à peine serré la main... Tu vas trop dans la maison; tu dois faire aussi la cour à la petite... Ça, ce serait la belle affaire : après la mère, la fille...
DUROY, *la saisissant par le poignet.* — Je veux que tu te taises, tu entends !... je veux que tu te taises !
CLOTILDE. — Oui !... oui !... c'est ça ! *(On frappe.)*

Scène XI

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

DUROY. — Entrez !
LE DOMESTIQUE. — C'est entendu, Madame. Le dîner sera prêt à sept heures et demie. Il paraît que c'est un peu juste pour le poulet à la Souvaroff ; mais on fera le nécessaire.
CLOTILDE. — Merci !
LE DOMESTIQUE. — La voiture sera là à six heures et demie.
DUROY. — Bien ! *(Le domestique sort.)*

Scène XII

DUROY, CLOTILDE, puis MADELEINE

CLOTILDE. — Vous pouvez y aller sans moi, chez le père Thuillard.
DUROY. — Voyons, Clotilde, en voilà une histoire. Je te jure que tu te trompes ; je t'expliquerai tout, demain... Tu ne peux pas croire que jamais Mme Walter et moi... C'est une romanesque, une sentimentale ; mais elle n'est pas capable de...
CLOTILDE. — Toutes les femmes sont capables de... Dis donc... elle devait sentir le cierge et l'encens? ça te plaisait, fripouille !... Conte-moi ça?
DUROY. — Je n'ai rien à te raconter, absolument rien. Mais j'ai beaucoup de choses à te dire, demain...
CLOTILDE. — Si je te pardonne, c'est que tous les hommes se valent, et que tu me plais plus que les autres hommes.
DUROY. — Eh bien ! je n'en demande pas davantage.
CLOTILDE. — Oh ! toi ! *(Entre Madeleine.)*
MADELEINE. — Vous êtes prêts?
CLOTILDE. — Je vais me mettre un peu de poudre dans ton cabinet de toilette.
MADELEINE. — Dépêche-toi, voyons *(Clotilde sort.)*

Scène XIII

DUROY, MADELEINE, puis LE DOMESTIQUE.

MADELEINE. — Elle a chaud !

DUROY. — Dame ! il fait tiède *(Il sonne).*

MADELEINE. — Elle a très chaud.

LE DOMESTIQUE, *entrant.* — Monsieur désire ?

DUROY. — Ma jaquette, mon chapeau. *(Le domestique sort. Duroy retire son veston.)* J'ai terminé l'article... Mets-le sous enveloppe.

MADELEINE, *l'examinant.* — Bien !... très bien !

(Elle ferme l'enveloppe et met l'adresse.)

LE DOMESTIQUE *entre.* — Si monsieur veut que je l'aide ?

DUROY. — Merci !... *(Il passe sa jaquette.)* Dès que nous serons partis, vous porterez ce pli au journal.

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur.

(Il sort en emportant le veston d'intérieur.)

DUROY. — Tu sais !... il faut faire attention à Laroche-Mathieu.

MADELEINE. — N'exagérons pas : ton information n'est peut-être pas exacte ; Laroche t'aime beaucoup, beaucoup. Il m'a même chargée de te dire que tu pourrais bien avoir, le quatorze juillet, une surprise.

DUROY. — C'est une excuse.

MADELEINE. — C'est inouï, rien ne te fait plaisir... Ça t'irait bien, le ruban. *(Elle casse une allumette rouge et introduit un petit morceau dans la boutonnière de Duroy.)* Ce n'est pas tout à fait le ton, mais enfin...

DUROY. — Oui, ça ne fait pas mal... *(Il donne le bras à sa femme et se regarde, avec elle, dans la glace.)* Voilà des millionnaires qui passent... Bonjour, madame Duroy ; bonjour monsieur Georges Duroy, chevalier de la Légion d'honneur.

MADELEINE. — Quel gosse !

DUROY. — Enlève vite ça !... On croirait que je le désire, ce ruban... *(Madeleine enlève le morceau d'allumette.)* Tu sais, ma chérie, je t'aime bien... Parfois je suis un peu irrité, un peu impatient, mais je t'aime bien.

MADELEINE. — Elles te font toutes des scènes ; n'est-ce pas?

DUROY. — Quoi?

MADELEINE. — Moi seule, je te laisse la paix.

DUROY. — Comme c'est malin !

MADELEINE. — Ce n'est pas malin : c'est vrai !

Scène XIV

LES MÊMES, CLOTILDE, puis LE DOMESTIQUE.

CLOTILDE, *entrant.* — Ça y est !... ça va mieux !... Je vous ai laissé le temps de flirter !

MADELEINE. — Nous l'avons employé.

CLOTILDE. — Ah ! ce Bel-Ami !... Regarde !... il a l'air épanoui, triomphant...

MADELEINE. — Que va-t-il nous faire encore, ma chérie !

CLOTILDE. — A quoi songe-t-il?

DUROY. — Au poulet à la Souvaroff !

LE DOMESTIQUE, *entrant.* — La voiture est arrivée, Monsieur.

DUROY. — Eh bien ! descendons !... Allez, mesdames !

(Rideau.)

6e TABLEAU

Une chambre faussement élégante, dans une maison meublée. Le lit à gauche, second plan. Au premier plan une porte A droite, fenêtre ; et devant la fenêtre une coiffeuse. Au fond, le radiateur. Au fond, à droite, une petite porte donnant sur une petite antichambre qui communique par une autre porte avec l'escalier. Près du lit le téléphone.

Au lever du rideau, Laroche-Mathieu est dans le lit. Madeleine, en chemise, est assise devant la coiffeuse.

Scène première

LAROCHE-MATHIEU, MADELEINE.

LAROCHE-MATHIEU. — Reviens près de moi, ma chérie.

MADELEINE. — Une minute !

LAROCHE-MATHIEU. — Qu'est-ce que tu fais?

MADELEINE. — Je me retape ; je répare ma figure.

LAROCHE. — Inutile... je vais détruire ton ouvrage.

MADELEINE. — Encore?... Tu te vantes !... Tu ne représentes pas cependant une circonscription du Midi.

LAROCHE. — Non ! sérieusement ! il me semble que j'ai vingt ans !

MADELEINE. — Depuis que tu es ministre ?

LAROCHE. — L'exercice du pouvoir !... Ça entraîne... Allons, viens, ma chérie.

MADELEINE. — Je t'en prie... Un peu de bleu sur les yeux, un peu de blanc, un peu de rouge !

LAROCHE, *se soulevant.* — Vive la République !

MADELEINE, *s'asseyant sur le lit.* — Si on te voyait !... si on t'entendait !

LAROCHE. — Je serais très populaire ! Les Français ont toujours aimé les maîtres qui s'amusent.

MADELEINE. — Les maîtres?... Pourquoi pas les seigneurs !... Et c'est radical-socialiste !...

LAROCHE. — C'est une étiquette. Au fond, je suis un aristocrate, moi... Tu n'as qu'à lire les journaux des unifiés ; tu verras comme ils m'apprécient.

MADELEINE. — Ça te flatte, hein? ces attaques-là...

LAROCHE. — Il y en a un qui m'a comparé à Barras.

MADELEINE. — C'est qu'il est mal renseigné sur Barras.

LAROCHE. — Méchante. !.. Ça ne fait rien... il aura de l'avancement.

MADELEINE. — C'est un fonctionnaire qui t'empoigne?

LAROCHE. — Naturellement.

MADELEINE. — De ton ministère?...

LAROCHE. — Non !... il est chez Charles...

MADELEINE. — Charles ?

LAROCHE. — Oui, Charles Lefebvre, aux Finances.

MADELEINE. — Tu l'appelles Charles, maintenant?

LAROCHE. — Tous les ministres se tutoient, ma chérie. Tu comprends, faire partie d'un Cabinet ensemble, ça crée des relations encore plus intimes que se rencontrer chaque jour au café à l'heure de l'apéritif et de la manille.

MADELEINE. — Oui, Barras !

LAROCHE. — Tu te moques de moi ?

MADELEINE. — Mais non ; tu es très gentil.

LAROCHE. — Oh ! je sens bien tout ce qui me manque. Il y a mille choses que j'ignore... je n'ai pas eu cette éducation brillante...

MADELEINE. — Tu me dictes ta biographie, mon chéri?... Attends !... mon stylo est dans mon sac ; je vais le prendre.

LAROCHE. — Je ne suis pas l'arbitre des élégances...

MADELEINE. — A quoi ça te servirait-il?

LAROCHE. — Mais depuis que je suis auprès de toi, j'ai fait des progrès, hein?

MADELEINE. — Certainement !... Tu n'as plus de miettes de tabac dans les poches de ton veston ; tu as un meilleur tailleur...

LAROCHE. — On ne saura jamais assez ce que les maîtresses des hommes politiques font pour la gloire de la France.

MADELEINE. — On devrait nous élever un monument collectif.

LAROCHE. — Si nous faisons figure auprès des ambassadeurs étrangers et même auprès des souverains, c'est à vous que nous le devons, o Parisiennes !

MADELEINE. — C'est en vers?

LAROCHE. — Vous nous enseignez la politesse traditionnelle...

MADELEINE. — Et les grâces du répertoire... J'ai froid aux pieds ; tu permets que je me recouche?

LAROCHE. — Avec plaisir.

MADELEINE. — Dis, mon chéri, on peut parler sérieusement, maintenant?

LAROCHE. — Je le crois.

MADELEINE. — Quand tu arrives, il n'y a pas moyen de placer un mot. Mais maintenant, vrai? on peut parler?

LAROCHE. — Oui... oui... Je le regrette... mais je dois avouer... Enfin, on peut parler.

MADELEINE. — Eh bien !... que veux-tu que le journal publie demain?

LAROCHE. — Toujours la même chose : il n'y a pas lieu de s'effrayer ; les intérêts de la France sont en bonnes mains...

MADELEINE. — Je ne demande pas mieux... ça me fait plaisir de chanter tes louanges tous les jours...

LAROCHE. — Je suis sûr que Duroy en est enchanté aussi... Ah ! ces maris !

MADELEINE. — Tu es d'un tact charmant !

LAROCHE. — Ma chérie !

MADELEINE. — Oui, Barras !

LAROCHE. — Voyons, il ne faut pas m'en vouloir pour une plaisanterie innocente... d'un goût douteux, j'en conviens...

MADELEINE. — Tu en conviens?... Tu es bien aimable.

LAROCHE. — Alors?... quoi? qu'est-ce que tu disais?

MADELEINE. — Eh bien, Walter en a assez,

LAROCHE. — Comment, il en a assez ?



LAROCHE-MATHIEU (M. Duquesne).

MADELEINE. — Ce matin, il m'a chargée de te dire...

LAROCHE. — Il savait donc que tu devais me voir?...

MADELEINE. — Il est probable qu'il s'en doutait...

LAROCHE. — Est-ce qu'il soupçonnerait?...

MADELEINE. — Non ! Talleyrand !

LAROCHE. — Tu crois vraiment?...

MADELEINE. — Qu'est-ce que ça peut te faire?... Ce qui est certain, c'est que Walter ne veut pas compromettre son journal.

LAROCHE. — Compromettre est admirable !... Comme si Walter et son journal pouvaient se compromettre ! Il a fait mille saletés !

MADELEINE. — Mais pas une bêtise !... Or, il estime que ce serait une bêtise de te soutenir plus longtemps.

LAROCHE. — Alors, il t'a chargée de me dire ça, sur l'oreiller...

MADELEINE. — Sur l'oreiller ou ailleurs, ça lui est égal !

LAROCHE. — C'est inouï ! c'est inouï !... Dans notre lit ?

MADELEINE. — Veux-tu que nous nous habillions et que nous allions au Ministère, devant ton bureau historique.

LAROCHE. — Que veut-il, ton Walter?

MADELEINE. — Mais, mon chéri, il veut la paix. Il veut que la France soit tranquille. Il veut qu'on ne se lance pas dans une aventure coloniale qui pourrait être dangereuse.

LAROCHE. — Il a donc changé sa position à la Bourse?

MADELEINE. — Enfin, très sérieusement, il espère que tu mettras fin à une politique de provocation.

LAROCHE. — De provocation... moi ?

MADELEINE. — Il a reçu des lettres d'abonnés qui le traitent d'homme néfaste.

LAROCHE. — C'est l'injure que tous les grands républicains ont subie.

MADELEINE. — Tu auras ton monument un jour, c'est entendu ; et la *Vie française* te consacrera, le matin de l'inauguration, sa première page.

LAROCHE. — Mais aujourd'hui, elle me lâche.

MADELEINE. — Un journal doit être d'accord avec ses lecteurs.

LAROCHE. — Il doit les guider ; il doit combattre les erreurs de l'heure présente; il doit prévoir l'avenir.

MADELEINE. — Ça, c'est la rubrique de la météorologie.

LAROCHE. — Enfin, quoi?

MADELEINE. — Enfin, arrange-toi... tu es prévenu.

LAROCHE. — Et si je vous réservais une information sensationnelle?

MADELEINE. — Sans reproche, tu nous l'as déjà fait !

LAROCHE. — Cette fois, c'est sérieux.

MADELEINE. — Mon chéri, j'en parlerai à Walter, et je te dirai demain ce qu'il en pense !

LAROCHE. — Ah ! c'est gai !

MADELEINE. — Et maintenant je me suis acquittée de cette commission désagréable... Prends-moi dans tes bras, mon chéri.

LAROCHE. — Tu m'aimes?

MADELEINE. — Tu le sais bien.

LAROCHE. — Vois-tu? ça m'est égal d'être ministre, et même député... Si je pouvais vivre avec toi, si tu étais libre, mon bonheur serait parfait.

MADELEINE. — C'est vrai?

LAROCHE. — La vieille demeure de ma famille, les prairies, les bois, ça vaut mieux que le Palais-d'Orsay.

MADELEINE. — La maison qui est au coin du quai.

LAROCHE. — Vivre là-bas avec toi, quel rêve !

MADELEINE. — La petite maison !... Tu vas chanter *Manon?*

LAROCHE. — Ne blague pas... je t'adore !

(On frappe à la porte.)

LAROCHE. — Qu'est-ce que c'est ?

MADELEINE. — C'est la femme de chambre, qui apporte le thé. *(On frappe encore.)*

LAROCHE.— Non ! non !... elle ne frappe pas comme ça...

(On frappe une troisième fois.)

UNE VOIX, *au dehors.* — Ouvrez !... au nom de la loi !

LAROCHE. — Bon Dieu de bon Dieu !...je suis perdu.

MADELEINE. — Moi aussi, cher ami.

LAROCHE. — Ce n'est pas la même chose!

UNE VOIX, *au dehors.* — Faut-il enfoncer la porte?

MADELEINE. — Mais non !... Un instant !... Je vais ouvrir.

(Elle se dirige vers la porte après avoir jeté un peignoir sur elle. Laroche s'est caché dans le lit, sous les couvertures, Madeleine ouvre la porte. Entrent Duroy, le commissaire, son secrétaire, un serrurier, le patron de l'hôtel.)

Scène II

MADELEINE, DUROY, LAROCHE-MATHIEU, LE COMMISSAIRE, LE SECRÉTAIRE, UN SERRURIER, LE PATRON DE L'HOTEL.

MADELEINE. — Donnez-vous la peine d'entrer !... Il n'y a plus personne?

LE PATRON DE L'HÔTEL. — Excusez-moi, Madame... on est obligé d'obéir à la police... J'espère que vous ne m'enlèverez pas votre clientèle.

LE COMMISSAIRE. — Assez !... vous pouvez vous retirer. Et vous aussi, le serrurier.

LE SERRURIER. — Tant pis ! c'était rigolo, on se rinçait l'œil !

(Il sort avec le patron.)

LE COMMISSAIRE. — Je suis le commissaire de police du quartier... voici mon écharpe... J'agis à la requête de M. Duroy, votre mari.

MADELEINE. — Bonjour, Georges ! quelle aimable surprise !

DUROY. — Je vous conseille de ne pas m'irriter... J'ai assez de peine à me contenir.

MADELEINE. — Mais non !... mais non !...

LE SECTÉTAIRE. — Vous n'avez pas d'armes sur vous, n'est-ce pas, Monsieur?

LE COMMISSAIRE. — Monsieur Duroy, vous reconnaissez votre épouse?

DUROY. — Oui, Monsieur.

LE COMMISSAIRE. — Et vous, Madame, vous reconnaissez votre mari ?

MADELEINE. — Oh ! c'est bien lui !

LE COMMISSAIRE. — Pouvez-vous expliquer votre présence dans cette maison meublée?

MADELEINE. — Oui, Monsieur.

DUROY. — Je serais curieux de savoir...

LE COMMISSAIRE. — Nous vous trouvons dans un déshabillé qui ne laisse aucun doute...

MADELEINE. — J'avais chaud.

DUROY. — Son complice doit être dans la pièce voisine...

LE COMMISSAIRE. — Rassurez-vous, Monsieur... il n'y a pas d'issue... il ne nous échappera pas.

(Il passe dans la pièce voisine. Madeleine prend son étui à cigarettes.)

MADELEINE. — Une cigarette, mon petit Georges?... Non, ce que ça doit te fatiguer, de garder cet air digne!

(Elle allume une cigarette.)

LE COMMISSAIRE, *revenant.* — Il n'est pas là !

DUROY. — C'est qu'il s'est caché sous le lit.

LE COMMISSAIRE. — Il n'y a pas de place pour un homme.

DUROY. — Alors il est resté dans le lit. *(Il soulève d'un geste brusque les couvertures.)* Le voilà !... Vous n'avez pas honte de vous cacher, misérable !

LAROCHE. — Laissez-moi ! voyons ! laissez-moi !... Vous voyez bien que je ne suis pas habillé.

DUROY. — Vous vous êtes déshabillé devant ma femme, vous pouvez bien vous habiller devant moi.

(Laroche s'habille derrière le lit. Il passe rapidement son caleçon et son pantalon.)

LE COMMISSAIRE. — Je pense, Madame, que vous n'avez plus l'intention de nier ?

MADELEINE. — Je n'ai jamais eu cette intention, monsieur ; bien qu'avec la police toutes les surprises soient possibles, je pensais bien que vous songeriez à regarder dans le lit.

LE COMMISSAIRE. — Donc, Monsieur est votre amant?

MADELEINE. — Ça se voit.

LE COMMISSAIRE. — Vous êtes prêt, monsieur?

LAROCHE. — Du moins, je suis décent.

LE COMMISSAIRE. — Je vous prie de me donner votre nom?

LAROCHE. — Non, monsieur... dispensez-moi...

LE COMMISSAIRE. — Pardon, je n'ai pas de temps à perdre... Si vous ne voulez pas répondre, je vous mets en état d'arrestation.

LAROCHE. — Ne me touchez pas, je suis inviolable.

LE COMMISSAIRE. — Bah !

DUROY. — Finissons-en !... Cet individu se nomme Laroche-Mathieu, et il est Ministre des Affaires étrangères.

LAROCHE. — Pour une fois, ce misérable n'a pas menti.

LE COMMISSAIRE. — Je vous demande pardon, monsieur le Ministre, je ne vous avais pas reconnu... Je m'attendais si peu... et puis, ce costume.

LAROCHE, *à Duroy.* — Vous êtes une jolie canaille.

DUROY. — Eh bien ! et vous?... après tout les services que je vous ai rendus...

LE COMMISSAIRE. — Messieurs ! messieurs...

LAROCHE. — Je vous les ai payés, vos services... vous avez à la boutonnière le ruban que je viens de vous donner.

DUROY, *arrachant son ruban.* — Voilà ce que méritent les décorations données par une fripouille de votre espèce.

MADELEINE. — Monsieur le commissaire, faites respecter le Gouvernement.

LE COMMISSAIRE, *à Duroy.* — Je vous invite à la modération, monsieur. Le fait d'être trompé ne vous donne pas tous les droits ; ne m'obligez pas à vous le rappeler.

DUROY. — Pardon, monsieur le Commissaire, je ne suis pas venu ici pour entendre vos leçons.

LE COMMISSAIRE. — Vous les entendrez, cependant...

DUROY. — Vous parliez autrement tout à l'heure, quand nous sommes venus... C'est que vous ignoriez que vous trouveriez ici un personnage important.

LE COMMISSAIRE. — Je ne sais pas ce que vous voulez insinuer ; je suis au-dessus de tout soupçon. Notre avancement ne dépend point de la politique ; nous ne le devons qu'à notre conduite et parfois à notre courage.

LAROCHE. — Très bien !

LE COMMISSAIRE. — Et je ne vous conseille pas de m'insulter, monsieur Duroy... ça pourrait mal finir... N'oubliez pas que je suis dans l'exercice de mes fonctions.

DUROY. — Moi aussi !

LE COMMISSAIRE. — Comment

DUROY. — Je suis journaliste, monsieur le Commissaire ; je suis le rédacteur en chef de la *Vie française*, et je vous regarde agir.

LE COMMISSAIRE. — Ah ! vous êtes ce Duroy là... Je ne pouvais pas me douter... Pourquoi ne m'avez-vous pas dit?...

DUROY. — Il était inutile de préciser... Si, par hasard, nous n'avions pas déniché les coupables, vous auriez pu bavarder...

LE COMMISSAIRE. — Oh ! monsieur, ma discrétion bien connue...

MADELEINE. — Quelle situation ! monsieur le commissaire !... vous êtes pris entre le Pouvoir et la Presse.

LE COMMISSAIRE. — Je ne comprends pas, madame, ce que vous voulez dire. Bien que j'en sois tout attristé, bien que je souhaite de tout mon cœur qu'un accord puisse s'établir entre ces messieurs...

DUROY. — N'y comptez pas, monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE. — Si par hasard vous désirez avoir une conversation avec Monsieur le Ministre...

DUROY. — Je vous invite à faire le constat, à remplir votre charge...

LE COMMISSAIRE, *au secrétaire.* — Allons !... vous avez pris toutes les indications nécessaires?

LE SECRÉTAIRE. — Oui, Monsieur.

LE COMMISSAIRE. — Voulez-vous faire signer?

LE SECRÉTAIRE, *s'inclinant.* — Monsieur le Ministre.

LAROCHE. — Merci.

(Il signe.)

LE SECRÉTAIRE. — Madame...

(Madeleine signe.)

LE COMMISSAIRE. — Et maintenant, il ne nous reste qu'à nous retirer.

DUROY. — Je vous prie, monsieur le commissaire, de ne faire nulle communication à la Presse.

MADELEINE. — Tu veux garder l'information pour la *Vie française ?*

DUROY. — Passez, monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE. — Croyez bien, monsieur le Ministre, que je suis navré... S'il n'avait dépendu que de moi...

LAROCHE. — Je vous suis très obligé...

LE COMMISSAIRE, *s'inclinant.* — Madame...

MADELEINE. — Vous faites souvent ce métier, monsieur?

LE COMMISSAIRE. — Oh ! le moins souvent possible, madame ; et surtout dans ces conditions, vous ne sauriez croire combien c'est désagréable.

DUROY, *dans l'antichambre.* — Allons! passez, monsieur.

LE COMMISSAIRE. — Après vous, monsieur Duroy... après vous.

DUROY. — Non !... non !... Ici ! je suis presque chez moi.

(Duroy, le commissaire et le secrétaire sortent.)

Scène III

LAROCHE-MATHIEU, MADELEINE.

LAROCHE-MATHIEU. — C'est affreux !... c'est affreux !...

MADELEINE. — Oui ! c'est très ennuyeux !

LAROCHE. — Vous êtes d'un calme, vous ! C'est à croire que ça ne vous étonne pas.

MADELEINE. — Il faut s'attendre à tout.

LAROCHE. — Vous vous y attendez trop.

MADELEINE. — Charmant !... Je suis d'accord avec mon mari, hein?... C'est un entôlage moral et politique, un moyen de vous jeter par terre !... Et Walter est dans l'affaire...

LAROCHE. — Non !... non !... je n'ai pas une telle idée ! et puis, d'ailleurs, je ne suis pas par terre.

MADELEINE. — Oh ! si !

LAROCHE. — Vous croyez?

MADELEINE. — N'en doutez pas !... Duroy va faire un bruit !... Vous serez obligé de démissionner !

LAROCHE. — Jamais !... jamais !... Dans les circonstances actuelles?... quand la France...

MADELEINE. — Habillez-vous.

LAROCHE. — C'est juste.

MADELEINE. — Ah ! on va nous voir dans les journaux illustrés et dans les revues de café-concert.

LAROCHE. — Ma carrière est brisée, hein?

MADELEINE. — Interrompue !

LAROCHE. — C'est terrible !

MADELEINE. — Mais puisque vous vous moquez du ministère.

LAROCHE. — Je voulais bien tomber, mais à mon heure, sur une question que j'aurais choisie, et non par surprise, dans la boue...

MADELEINE. — Merci !

LAROCHE. — Enfin, dans le scandale... Où est le tire-bouton?

MADELEINE. — Sur la coiffeuse.

LAROCHE. — Il doit y avoir une foule, dehors.

MADELEINE, *à la fenêtre.* — Une dizaine de personnes qui écoutent le patron sur le pas de la porte.

LAROCHE. — Charmant !

MADELEINE. — Qu'allez-vous faire?

LAROCHE. — Je vais aller voir Gustave.

MADELEINE. — Gustave?...

LAROCHE. — Oui, le Président du Conseil... Je vais le mettre au courant de cet événement et lui demander son avis.

MADELEINE. — Savez-vous ce qu'il vous dira, Gustave? Il vous dira de vous retirer pour raison de santé.

LAROCHE. — C'est probable !... Quand je pense qu'il faudra raconter tout cela au Président de la Chambre, qui est si austère, et au Président du Sénat, et au Président de la République... Et je vois d'ici la joie de mes collègues, de tous mes collègues, adversaires ou amis.

MADELEINE. — Oh ! ne vous inquiétez pas de moi ; je me tirerai d'affaire.

LAROCHE. — Quoi?

MADELEINE. — Je trouvais que vous vous faisiez trop de soucis pour moi.

LAROCHE. — Je vous demande pardon !... Je ne songeais...

MADELEINE. — Qu'à vous...

LAROCHE. — Qu'au pays... Vous n'avez pas vu mon gilet?

MADELEINE. — Il est ici, avec votre redingote.

LAROCHE. — Vous ne vous habillez pas?

MADELEINE. — J'ai le temps. Je ne tiens pas à rentrer à la maison !... Il doit y être !... il doit faire ses malles.

LAROCHE. — Il compte peut-être rester dans vos meubles, dans les meubles de ce pauvre Forestier.

MADELEINE. — Non !... non !... il ne fera pas cette sottise... il s'en ira avec dignité... Je ne désire pas le rencontrer.

LAROCHE. — Ça ne fait rien... Habillez-vous... on pourrait entrer.

MADELEINE. — Encore !... Ah ! non ! c'est assez pour aujourd'hui.

LAROCHE. — Je ne sais plus ce que je dis.

MADELEINE. — Vous manquez de sang-froid pour un ministre des Affaires étrangères.

LAROCHE. — Ah ! quand il ne s'agit que d'intérêts généraux, je suis d'un calme qui vous impressionnerait... Mais aujourd'hui, c'est autre chose.

MADELEINE. — C'est l'intérêt personnel.

LAROCHE. — Eh bien ! je m'en vais.

MADELEINE. — C'est cela.

LAROCHE. — Vous n'avez besoin de rien?

MADELEINE. — Je demanderai tout à l'heure une voiture

LAROCHE *ayant regardé à la fenêtre.* — Moi, je vais fendre la foule.

LA FEMME DE CHAMBRE (Mme Ellen-Andrée).

MADELEINE *regarde aussi.* — Il n'y a plus personne.

LAROCHE, *avec mauvaise foi.* — Vous croyez?... Je marcherai un peu ; ça me fera du bien... Alors, à bientôt... je vais chez Gustave... Ah ! mon Dieu !

MADELEINE. — Quoi donc?

LAROCHE. — Vous n'avez pas entendu?

MADELEINE. — Non !

LAROCHE. — On crie un journal du soir !

MADELEINE. — Eh bien?

LAROCHE. — Il me semble que les camelots annoncent une nouvelle... Si c'était... si c'était... nous.

MADELEINE. — Impossible !... on n'aurait pas eu le temps d'imprimer et de tirer...

LAROCHE. — Qui sait?... une édition spéciale...

MADELEINE. — Mais non !... Et puis Bel-Ami réservera le renseignement pour la *Vie française*... Dites-donc, vous me promettiez pour le journal une information sensationnelle... Eh bien ! ça y est !

LAROCHE. — Je vous admire de plaisanter ainsi !...

MADELEINE. — Admirez-moi !

LAROCHE. — Ça en vaut la peine.

MADELEINE. — Au revoir !

LAROCHE. — J'ai bien envie de rester.
MADELEINE. — Allez-vous-en !
LAROCHE. — Laissez-moi vous embrasser.
MADELEINE. — Oh ! à quoi bon?
LAROCHE. — Vous ne m'en voulez pas?
MADELEINE. — Mais non !
LAROCHE. — Au revoir, alors,.. Je vais chez Gustave.
MADELEINE. — Au revoir.

(Laroche sort, piteux.)

Scène V

MADELEINE, puis LA FEMME DE CHAMBRE

MADELEINE. — Il me semble que j'aime encore mieux l'autre... il a plus d'allure. *(Elle va au téléphone.)* Allô !... Oui !... C'est l'appartement n° 6... Faites-moi monter par la femme de chambre le journal que l'on crie... Il y a peut-être une nouvelle... Bah ! je m'en moque puisque je n'ai pas d'article à faire !... Ça, c'est ennuyeux ! c'est même très triste !... Je crois que je vais pleurer !... *(On frappe.)* Entrez !...

(La femme de chambre entre.)

LA FEMME DE CHAMBRE. — C'est le journal, Madame.
MADELEINE. — Merci.
LA FEMME DE CHAMBRE. — Oh ! Madame, tout le monde a été bien ennuyé...
MADELEINE. — Merci.
LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame n'a besoin de rien?
MADELEINE. — Merci !
LA FEMME DE CHAMBRE. — Il ne faut pas que Madame ait de vilaines pensées.
MADELEINE. — Merci !
LA FEMME DE CHAMBRE. — Ce monsieur avait l'air bien contrarié, Madame... Il est peut-être marié?... *(Madeleine lit le journal.)* Il est bien sympathique... Tout le monde l'aime bien, dans la maison... C'est des histoires bien ennuyeuses pour un monsieur sérieux... dans le commerce surtout !... *(Madeleine continue de lire.)* Madame s'intéresse sans doute aux courses?.., Moi aussi. Si j'avais su, j'aurais toujours apporté les résultats. On les a, au café, à côté.
MADELEINE. — C'est extraordinaire ! Il n'y a rien dans cette feuille ; absolument rien.
LA FEMME DE CHAMBRE. — Alors, vraiment, Madame est calme? Madame n'a besoin de rien?
MADELEINE. — Si ! je n'ai plus d'allumettes.
LA FEMME DE CHAMBRE. — Voici mon briquet.
MADELEINE, *qui a pris le briquet, allume une cigarette.* — Merci !

(Elle veut rendre le briquet.)

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oh ! Madame peut le garder... elle me le rendra en descendant... Alors, je peux m'en aller tranquille?...
MADELEINE. — Mais oui.
LA FEMME DE CHAMBRE. — J'en ai vu des dames, comme Madame, à qui c'est arrivé. Elles parlaient de mourir, et puis, quelques semaines plus tard, on les revoyait très joyeuses.
MADELEINE. — Merci !
LA FEMME DE CHAMBRE. — Au revoir, Madame.
MADELEINE. — Au revoir.

(Elle sort, tandis que Madeleine s'étend sur le lit et se met à fumer.)
(Rideau.)

7e TABLEAU

Le salon de Suzanne dans l'hôtel de Walter. Au fond, porte donnant sur la chambre de Suzanne. Une fenêtre à droite A gauche, deux portes. Entre ces portes, une cheminée. Petit bureau à droite ; au fond, à droite, le téléphone. Ameublement clair. Grande impression de pureté.
C'est le soir, après le dîner.

Scène première

DUROY, WALTER, NORBERT DE VARENNE, Mme WALTER, SUZANNE.

(Au lever du rideau, Duroy, Walter, Norbert de Varenne sont autour d'une table, en smoking. Ils fument des cigarettes. Café, liqueurs. Dans un fauteuil, Mme Walter ; Suzanne est près d'elle. Sonnerie au téléphone.)

WALTER *va à l'appareil.* — Allô !... allô !... C'est du journal?... Quoi?... Vous voulez parler à M. Duroy... Voyez donc, cher ami.
DUROY, *à l'appareil.* — Allô!... L'article de Ronger?... Mais oui ! en deuxième page!... C'est trop long?... Cinquante lignes de trop?... Eh bien ! coupez !... Je serai au journal tout à l'heure ; mais vous êtes vraiment assez grand pour ces modifications-là... Bonjour.

(Il raccroche l'appareil.)

WALTER. — Quelle moule, hein !
DUROY. — Ils sont tous comme cela.
NORBERT DE VARENNE. — Cette *fine* est un chef-d'œuvre
WALTER. — 1848 !...
NORBERT. — 1848 !... Eh bien, cette année-là, il y a eu, du moins, une bonne chose.
SUZANNE. — Vous n'êtes pas républicain, monsieur?
NORBERT. — Mon pseudonyme ne me le permet pas, Mademoiselle. N'oubliez pas que je signe Norbert de Varenne.
WALTER. — Ne répétez donc pas toujours que c'est un pseudonyme !
DUROY. — Ça vous flatte, patron, d'avoir des rédacteurs nobles?
WALTER. — C'est très bon pour le public.
DUROY. — Je pourrais écrire mon nom en deux mots : du Roy...
SUZANNE. — Ça ne serait pas si bête, Bel-Ami.
NORBERT. — Et ajoutez le nom de la ville où vous êtes né, comme j'ai fait ; car j'ai vu le jour à La Varenne.
DUROY. — Moi, dans un village de Normandie : à Canteleu.
WALTER. — Ça ferait bien, Georges du Roy de Canteleu.
NORBERT. — Je n'aime pas beaucoup la finale : c'est sourd.
SUZANNE. — Supprimons-la : Georges du Roy de Cantel.
WALTER. — Bravo !... bravo !... C'est votre nom ; je vous baptise.
NORBERT. — Vous baptisez, vous?
WALTER. — Pourquoi pas?
SUZANNE. — C'est superbe, ce nom : Georges du Roy de Cantel.
WALTER. — On dirait un nom de guerrier...
NORBERT. — Ou de grue...
Mme WALTER. — Oh ! voyons !
NORBERT. — Je vous demande pardon, Madame, j'oublie que nous sommes dans l'appartement de la jeune fille... C'est gentil de nous recevoir chez vous, mademoiselle.
SUZANNE. — Je suis fière de mon installation... Et puis, c'est moins solennel qu'en bas.
NORBERT. — Et puis, nous sommes en été... Je suis sûr que votre papa fait mettre des housses sur les meubles dans les salons du rez-de-chaussée...
WALTER. — Naturellement, ce n'est pas la peine de gâcher.
SUZANNE. — Encore une cigarette?
DUROY. — Et vous nous laissez fumer chez vous !
SUZANNE. — Oh!... des cigarettes!... pas de cigares?
NORBERT. — On m'en donnera un, cependant, tout, à l'heure, quand je m'en irai ; n'est-ce pas?
WALTER. — C'est vrai que j'ai les meilleurs cigares de Paris.
NORBERT. — Même en été?

WALTER. — Oui, parce que, même en été, je fume...

NORBERT. — Oh ! Madame !... vous avez bien le mari le plus égoïste...

WALTER. — Moi !... moi !... Je fais tout ce que je peux pour lui être agréable... pour la distraire... Elle est mélancolique...

Mme WALTER. — Laissons cela...

WALTER. — Pourquoi?... on peut parler entre intimes... Elle a besoin de solitude... Je suis prêt à lui installer un palais à Venise... où elle voudra...

NORBERT. — Vous n'allez pas nous quitter, Madame?

Mme WALTER. — J'ai besoin de repos, de recueillement...

DUROY. — Mais vous semblez en meilleure santé...

Mme WALTER. — Oh ! non !... Ne me parlez pas comme à un enfant... Je ne vais pas bien ; mais je guérirai... je suis en bonne voie...

NORBERT. — On m'a parlé, chère madame, d'un docteur étonnant...

Mme WALTER. — J'ai un médecin remarquable.

NORBERT. — Qui est-ce?

Mme WALTER. — Oh ! si je vous disais son nom, vous souririez.

DUROY. — Mais non... C'est un homœopathe?... Moi, j'ai une grande confiance...

Mme WALTER. — C'est le Christ !

WALTER. — Pourquoi pas?

NORBERT. — Et alors?

Mme WALTER. — Oh ! je ne veux pas vous faire un sermon ; mais il me donne le calme, la force, presque le bonheur.

WALTER. — Avoue que le tableau de Marcowitch n'a pas été étranger à ce réveil de la religion?

Mme WALTER. — C'est vrai !

WALTER. — Croyez-vous?... J'achète un peu par vanité ce tableau dans une vente publique, et ma femme en redevient très pieuse.

NORBERT. — Les vues de la Providence sont impénétrables !

Mme WALTER. — Elle est si belle, cette toile !... Vous l'avez vue, n'est-ce pas?

NORBERT. — Comme tout le monde.

Mme WALTER. — Oh ! vous l'avez vue dans le grand salon... quand elle était exposée à tous les regards ; mais je l'ai fait installer dans ma chambre. Walter y a consenti... Je l'en remercie ; je ne l'en remercierai jamais assez !

WALTER. — Allons, allons !

Mme WALTER. — C'est comme une chapelle... Le Christ est au fond ; il paraît lointain, irréel, vraiment divin. Dès que je m'éveille, je le vois ; et je l'aperçois avant de m'en dormir... Il me console, il me protège.

NORBERT. — Si je ne craignais d'être indiscret...

Mme WALTER. — Non... ça me fera plaisir de vous montrer... Tu viens, Suzanne?

NORBERT. — Je ne voudrais pas déranger...

SUZANNE. — Mais non ; je suis très heureuse... et puis maman voudrait tellement me faire partager sa passion... N'est-ce pas, maman chérie?

Mme WALTER. — C'est vrai.

(Les deux femmes sortent avec Norbert.)

Scène II

DUROY, WALTER.

WALTER. — Croyez-vous qu'elle est exaltée, hein?... C'est curieux ! toutes les femmes avec qui j'ai un peu vécu sont devenues mystiques...

DUROY. — C'est qu'elles souffraient.

WALTER. — Farceur !... Et vous, comment ça va?

DUROY. — Très bien, comme vous voyez.

WALTER. — Comment ça va, les femmes?

DUROY. — Oh ! Je n'y songe guère... Depuis mon divorce, je vis bien tranquille ; je travaille.

WALTER. — Vous devez avoir une liaison extraordinaire..

DUROY. — Non !... je songe à me remarier.

WALTER. — Ça n'empêche pas !

DUROY. — Qu'en pensez-vous?

WALTER. — De quoi?

DUROY. — De mon projet?

WALTER. — Si vous trouvez une femme intelligente et riche...

DUROY. — Vous croyez que je peux avoir de telles prétentions...

WALTER. — Je crois bien... Vous avez une situation admirable à la *Vie française*... Vous devez posséder un peu d'argent?

DUROY. — Presque un million.

WALTER. — Tant que cela?

DUROY. — J'ai spéculé assez heureusement.

WALTER. — Enfin, vous êtes un très beau parti.

DUROY. — Le gendre rêvé?

WALTER. — Certainement.

DUROY. — Le gendre que vous rêvez.

WALTER. — Ah ! non... pas moi !

DUROY. — Pourquoi?

WALTER. — Mais, cher ami, parce que Suzanne est très jeune... Et puis, parce que je la laisse libre de choisir celui qu'elle épousera...

DUROY. — Alors si elle me choisissait?

WALTER. — Et encore, mon devoir serait de la guider...

DUROY. — Vous ne lui conseilleriez pas de m'épouser, n'est-ce pas?

WALTER. — Vous m'êtes très sympathique, Bel-Ami. S'il faut tout vous dire, je me retrouve en vous... mais les hommes comme nous ne sont pas faits pour être mariés... Je ne veux pas, voyez-vous, que ma fille soit malheureuse comme sa mère.

DUROY. — Vous sentez bien, patron, que ce n'est qu'une plaisanterie... C'est venu ainsi dans la conversation...

WALTER. — Naturellement !... naturellement !

Scène III

LES MÊMES, Mme WALTER, SUZANNE, NORBERT.

NORBERT. — Oh ! c'est merveilleux !... je comprends l'enthousiasme de Mme Walter.

WALTER. — N'est-ce pas?... c'est bien?

NORBERT. — C'est impressionnant !

Mme WALTER. — Vous comprenez que je demeure devant cette image ; que je la regarde, que je prie, que j'en attende des consolations.

NORBERT. — C'est du christianisme légèrement païen.

Mme WALTER. — Ah ! mon ami ! le fond de la religion c'est l'amour : les plus grandes saintes sont celles qui ont aimé le Christ avec la plus grande ferveur ; et je peux bien, sans rougir, aimer mon Dieu.

SUZANNE. — Oh ! mais, ne bougez pas, Bel-Ami.

DUROY. — Quoi ! vous allez faire mon portrait?

SUZANNE. — Non ; soyez sérieux !... c'est très amusant!.. Mais il ressemble à ton Christ... Regarde, maman ; voyez, Norbert... c'est le même regard... c'est la même bouche.

DUROY. — Je suis très flatté...

SUZANNE. — Ne riez pas !... ne riez pas !... Soyez un peu triste comme tout à l'heure, quand nous sommes entrés... Regarde, maman... c'est trop drôle... Je t'assure qu'il y a quelque chose dans les yeux... dans l'expression...

NORBERT. — C'est vrai...

WALTER. — C'est positivement vrai...

SUZANNE. — Mais qu'est-ce que tu as, maman? Tu es toute pâle...

Mme WALTER. — Laissez-moi !... laissez-moi !... Ça m'a fatiguée de descendre, de monter... laissez-moi...

WALTER. — Mais pas du tout, mon amie, je t'accompagne...

Mme WALTER. — Ce n'est rien ! ce n'est rien !... Laissez-moi.

SUZANNE. — Maman !

Mme WALTER. — Non ! non !... Pas toi ! pas toi !... Je ne veux pas... *(Elle sort.)*

WALTER. — Reste, va, ma petite Suzanne : il ne faut pas la contrarier.

Scène IV

LES MÊMES, NORBERT, DUROY.

SUZANNE. — Qu'est-ce que j'ai fait?

DUROY. — Ce n'est rien... Votre maman est un peu nerveuse.

NORBERT. — Écoutez, mes enfants, je suis navré... Mais il est onze heures ; il faut absolument que j'aille au Palais-Royal : il y a une répétition générale...

SUZANNE. — Comment! à la fin de mai?

NORBERT. — Parfaitement !... il n'y a plus d'été pour les directeurs... Je veux au moins voir le dernier acte, et savoir comment ça a marché... Vous m'excuserez... Nécessité du métier... Je vous verrai tout à l'heure, au journal, Bel-Ami?

DUROY. — Mais oui.

SUZANNE. — Attendez !... vous oubliez votre cigare?

NORBERT. — Est-elle gentille !... Si je me mets à le fumer, je n'irai pas au Palais-Royal.



DE VARENNE (M. Juvenet).

SUZANNE. — Vous l'allumerez en sortant du théâtre et vous l'achèverez au journal en faisant votre article. Ce sera moins dur.

NORBERT, *ayant pris le cigare.* — Je me sauve ! je me sauve !

(Il sort.)

Scène V

DUROY, SUZANNE.

SUZANNE. — Bonjour, vous? Il me semble qu'on ne s'est pas vu, ce soir?

DUROY. — Bonjour, ma petite Suzanne.

SUZANNE. — Vous avez parlé à papa?

DUROY. — Oui.

SUZANNE. — Je m'en suis douté... Ça n'a pas marché?

DUROY. — Il m'a dit que j'étais le gendre rêvé pour un autre.

SUZANNE. — J'en viendrai à bout.

DUROY. — Peut-être... Mais je doute que vous obteniez le consentement de votre mère.

SUZANNE. — Oh !... elle m'adore ; elle a toujours fait tout ce que j'ai voulu.

DUROY. — Vous verrez... vous verrez...

SUZANNE. — Et puis elle a une vive sympathie pour vous...

DUROY. — Elle a des principes... des idées religieuses... J'ai divorcé...

SUZANNE. — Oh ! voyons ; elle ne me ferait pas une telle objection. D'ailleurs, votre premier mariage n'a pas été célébré à l'église... Par conséquent, même pour les personnes les plus respectueuses du dogme, vous êtes libre... Non ! vous vous trompez: maman consentira.

DUROY. — Elle ne consentira pas... Votre père a lutté... Au fond, il aime les hommes qui sont partis de bas ; mais les mères, — et c'est bien naturel, — rêvent pour leurs filles des princes charmants.

SUZANNE. — Je vous assure que vous vous trompez ; maman n'a pas une telle vanité... Ce serait plutôt papa... Et puis ils ne veulent tous deux que mon bonheur.

DUROY. — Enfin, Suzanne, il faut tout prévoir; si vous vous heurtiez à un refus absolu, définitif?

SUZANNE. — Eh bien ! Bel-Ami, j'attendrais...

DUROY. — Quoi?

SUZANNE. — Que mes parents changent d'opinion...

DUROY. — Vous ne souffrez donc pas d'attendre... Moi, je ne peux plus ; je pense à vous sans cesse ; je vous appelle ; je voudrais vous avoir auprès de moi, vous tenir dans mes bras... Pardon !... pardon !...

SUZANNE. — Bel-Ami !

DUROY. — Suzanne, je ne pense plus que vous êtes une jeune fille. Pour moi, vous êtes maintenant une femme... Il faut que vous soyez ma femme.

SUZANNE. — Mais, Bel-Ami, je ne demande qu'à vous épouser...

DUROY. — Ecoutez !.. je vous demande pardon de vous dire cela brutalement... mais on va revenir... Puisque vous avez confiance en moi, puisque vous êtes prête à me donner toute votre existence...

SUZANNE. — Eh bien?

DUROY. — Eh bien, si vos parents refusent, me suivrez-vous?

SUZANNE. — Où donc?

DUROY. — Nous irons n'importe où, à la campagne...

SUZANNE. — Un enlèvement !

DUROY. — Et nous ne reviendrons que lorsque vos parents consentiront.

SUZANNE. — Comme ils auront du chagrin, de l'inquiétude!

DUROY. — De l'inquiétude? Non ! vous leur laisserez une lettre pour leur annoncer qu'ils n'ont pas à craindre une funeste résolution...

SUZANNE. — Un enlèvement !

DUROY. — Ce serait délicieux de partir avec vous par une belle nuit comme celle-ci. On serait bien l'un près de l'autre, dans la voiture qui roulerait vers une retraite charmante, que je connais. Suzanne !... Suzanne !... pourquoi pas cette nuit?

SUZANNE. — Oh ! non !

DUROY. — Vous pouvez sortir de l'hôtel.?

SUZANNE. — Ce n'est pas difficile.

DUROY. — Écoutez ! ne me répondez pas! Je vais partir; je vous attendrai de minuit à deux heures du matin, tout près d'ici, au coin de la place de l'Étoile et de l'avenue du Bois... Vous n'aurez pas peur de venir jusque-là?

SUZANNE. — Mais je ne viendrai pas !... je ne viendrai pas !...

DUROY. — Je suis là, tout près, et nous partirons ensemble pour toute l'existence.

SUZANNE. — Bel-Ami ! plus tard ! laissez-moi réfléchir...

DUROY. — Non !... non !... cette nuit, si vous voulez Tout à l'heure... tout à l'heure !... A tout à l'heure.

(Il sort.)

SUZANNE. — Bel-Ami ! Bel-Ami !

Scène VI

SUZANNE seule, puis UN DOMESTIQUE.

SUZANNE. — Un enlèvement !...

(Elle sonne.)

LE DOMESTIQUE. — Mademoiselle a sonné?

SUZANNE. — Oui... Emportez ces liqueurs, ces cendres... Ouvrez d'abord la fenêtre.

LE DOMESTIQUE. — Ah ! il fait beau, Mademoiselle !

SUZANNE. — Oui, quelle belle nuit !... Vous direz en bas que l'on peut se coucher.

LE DOMESTIQUE. — La femme de chambre de Mademoiselle, aussi?

SUZANNE. — Non !... qu'elle attende !

LE DOMESTIQUE. — Bien, Mademoiselle.

(*Il sort.*)

SUZANNE, *à la fenêtre.* — La belle nuit !

Scène VII

SUZANNE, Mme WALTER, WALTER.

WALTER, *à sa femme.* — Eh bien ! ils sont partis!. Comme c'est agréable !

SUZANNE. — Oh !... ils ont très bien compris... Tu vas tout à fait bien, maman?

Mme WALTER. — Ce n'était rien, ma chérie... Un malaise absurde, un étourdissement...

WALTER. — Trop mystique ! trop mystique !... Ils sont partis ensemble?

SUZANNE. — Varenne est allé au Palais-Royal. Bel-Ami l'a suivi.

WALTER. — Quoi?... il l'a suivi?... Ils sont partis ensemble?.

SUZANNE. — Mais non !... Bel-Ami est resté un peu avec moi.

WALTER. — Tu n'aurais pas dû le permettre !

SUZANNE. — Pourquoi?

WALTER. — Il n'est pas convenable qu'un homme jeune reste ainsi avec une jeune fille...

SUZANNE. — Mais ça nous est arrivé souvent.

WALTER. — C'est possible !... mais je désire que ça n'arrive plus, et je saisis cette occasion de te le dire !

SUZANNE. — Quelle drôle d'idée !

Mme WALTER. — En effet, je ne vois pas...

WALTER. — Tu ne vois pas, tu ne vois pas... Tu ne vois rien... Toujours loin de notre pauvre monde...

Mme WALTER. — Je te prie de m'expliquer...

WALTER. — Eh bien ! ce soir, Georges Duroy a osé me demander la main de Mademoiselle...

Mme WALTER. — Ce n'est pas possible !

WALTER. — Et il m'a laissé entendre qu'elle ne serait pas opposée à ce mariage...

Mme WALTER. — Voyons, voyons !... C'est impossible... Il a osé?...

WALTER. — Il ne m'a pas parlé nettement... ce n'est pas son habitude ; il est adroit ! il garde toujours une porte de sortie... Mais j'ai bien compris.

Mme WALTER. — Tu as cru comprendre.

WALTER. — Mais, sapristi, je sais bien ce que parler veut dire.

SUZANNE. — Papa a raison... Bel-Ami veut m'épouser.

Mme WALTER. — Et toi?

SUZANNE. — Moi ! je l'aime.

WALTER. — Tu vois : c'est franc, c'est net !

Mme WALTER. — Quelle horreur !

WALTER. — Eh bien ! réponds !... dis à ta fille ce que tu penses de ce mariage... Allons ! va !

Mme WALTER. — Ma chérie, ma petite Suzanne, tu dis que tu l'aimes... mais en es-tu bien sûre?... Tu vois un homme qui te paraît brillant, qui est aimable avec toi, qui s'efforce de te plaire... et tu crois l'aimer. Je suis certaine que tu ne l'aimes pas.

SUZANNE. — Je l'aime.

Mme WALTER. — Voyons, voyons, ce n'est pas possible... je sais bien que ce n'est pas possible... Pourquoi l'aimerais-tu?... Il y a autour de nous des hommes qui sont plus intelligents, plus séduisants... Il y a... il y a... Enfin, il y en a... il y en a beaucoup.

SUZANNE. — Je l'aime !

Mme WALTER. — Mais non ! mais non, ma petite fille... tu crois l'aimer... tu es sincère ; mais l'amour, c'est autre chose... je t'affirme que c'est autre chose. Tu ne souffres pas quand il est absent, n'est-ce pas? tu ne te désespères pas, quand il ne te regarde pas? tu n'attends pas, en tremblant, une de ses paroles.

SUZANNE. — Maman, je n'ai nulle raison de souffrir, puisqu'il m'aime.

Mme WALTER. — Il t'aime? il t'aime !... Tu oses dire qu'il t'aime!... Il n'aime personne, tu entends, personne ! Il est incapable d'aimer ! il n'a aimé aucune femme... Pourquoi t'aimerait-il, toi?

WALTER. — Ta mère a raison !... ce qu'il aime c'est ta fortune. Mais il ne la tient pas encore ; il ne remettra plus les pieds ici, et je vais m'en séparer... Demain il ne fera plus partie du journal.

SUZANNE. — Mais pourquoi?... qu'a-t-il fait?... de quoi sommes-nous coupables?... Il m'aime et veut m'épouser ! C'est un crime !

WALTER. — Tu ne crois pas que j'ai amassé des millions pour te donner à un petit journaliste.

SUZANNE. — Il dirige avec toi ton journal.

WALTER. — Personne ne dirige avec moi. Je suis le seul maître de la *Vie française*, sache-le, ma petite.

SUZANNE. — Enfin, ce n'est pas un petit journaliste.

WALTER. — Si tu te souvenais, il y a quelques années !... Demande à ta mère... Hein?... Tu te rappelles quand Forestier nous l'a présenté? Un joli cadeau qu'il nous a fait. Un reporter de troisième ordre.

Mme WALTER. — Aucun talent... On était obligé de refaire ses articles.

WALTER. — Il ne savait même pas l'orthographe.

SUZANNE. — Il n'en a que plus de mérite à occuper sa situation.

WALTER. — Comment y est-il arrivé, à cette situation?

Mme WALTER. — Nous nous sommes longtemps demandé comment il vivait.

WALTER. — Il touchait trois cents francs par mois au journal, et il en dépensait deux mille... Ah !... un joli monsieur !... Il en a exploité, des gens...

Mme WALTER. — Sans parler de Madeleine Forestier...

WALTER. — Ma pauvre petite, nous ne pouvons même pas t'expliquer ce que c'est que ce monsieur... Imagine ce qu'il y a de plus vil...

SUZANNE. — Ce n'est pas vrai !... ce n'est pas vrai !

WALTER. — Tu oses me donner un démenti?

SUZANNE. — Alors ! je ne comprends plus... Vous avez laissé approcher de moi un homme que vous teniez en profond mépris?... Que voulez-vous que je pense?... Mais ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !... Papa a dit vingt fois qu'il l'aimait comme son fils, et toi aussi maman, tu l'ai mais...

Mme WALTER. — Je l'aimais... moi, je l'aimais?

SUZANNE. — Aujourd'hui, vous voulez me faire peur pour que je renonce à ce mariage... Vous avez dépassé la mesure... Manqué !

Mme WALTER. — Enfin, si on te prouvait...

SUZANNE. — Quoi?... Je l'aime, je l'aime !... Si vraiment, c'est un bandit, eh bien ! j'aime un bandit.

Mme WALTER. — En tout cas, tu n'as que dix-neuf ans, tu as besoin de notre consentement et tu ne l'obtiendras pas.

WALTER. — Ah ! non.

SUZANNE. — J'attendrai !

WALTER. — Je te mettrai dans un couvent, moi.

Mme WALTER. — Pas de menace !... tu ne la mettras pas dans un couvent ; c'est tout à fait inutile... Suzanne réfléchira... Tu sais bien, ma chérie, que nous ne voulons que ton bonheur !... Tu en es bien persuadée?

SUZANNE. — Oui, maman...

Mme WALTER. — Tu le dis mal... Va, nous reparlerons de tout cela... Il est tard... Je regrette que ton père ait provoqué ce soir cette discussion.

WALTER. — C'est ma faute !... c'est moi qui vais être puni.

Mme WALTER. — Ce n'est pas l'heure de prendre des résolutions... Demain, je parlerai à Bel-Ami ; il comprendra...

SUZANNE. — Je ne veux pas que tu lui parles.

Mme WALTER. — Pourquoi donc?

SUZANNE. — Tu lui diras qu'il vous doit tout... tu feras appel à sa délicatesse...

WALTER. — Sa délicatesse !... ah ! ah !... sa délicatesse ! la délicatesse de Bel-Ami !... Tu es tout à fait folle ! je commence à croire vraiment que tu l'aimes.

Mme WALTER. — Je te promets que je n'emploierai pas de tels arguments.

SUZANNE. — Je ne veux pas que vous l'éloigniez de moi... Je ne veux pas !

Mme WALTER. — Du calme ! du calme !... Nous reparlerons de tout cela.

SUZANNE. — Papa ! papa !... laisse-moi espérer ! Ne t'en va pas ainsi !... Dis-moi que peut-être tu consentiras...

WALTER. — Laisse-moi tranquille.

SUZANNE. — Et toi, maman, tu sais bien que je l'adore... tu ne peux pas me désespérer, toi ! toi, que j'aime tant !... Si tu savais ! il parle toujours de toi avec un tel respect.

Mme WALTER. — Assez !

SUZANNE. — Vous ne le connaissez pas !... ce sera vraiment pour vous un enfant... Maman, tu as toujours regretté de n'avoir pas eu de fils ! Eh bien ! ce sera ton fils ! Voyons, voyons ! réponds-moi !... tu me fais peur !...

Mme WALTER. — Jamais !... jamais !... jamais !...

WALTER. — Ta mère a raison! (*M. et Mme Walter sortent.*)

Scène VIII

SUZANNE, puis LA FEMME DE CHAMBRE

(*Suzanne s'assied rageusement à son bureau et commence à écrire ; elle sonne et continue sa lettre.*)

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mademoiselle veut que je la déshabille?

SUZANNE. — Non ! merci !... La chambre est prête?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oui, Mademoiselle.

SUZANNE, *tout en écrivant.* — Juliette.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mademoiselle !

SUZANNE. — Vous me donnerez le chapeau qu'on a apporté cet après-midi, et mon manteau gris. Je veux voir comment ça va ensemble.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, mademoiselle !... (*Elle sort, puis rentre avec le chapeau et le manteau. Suzanne achève d'écrire et cachette l'enveloppe.*). — Voilà, Mademoiselle.

SUZANNE. — C'est bien... Je me déshabillerai seule! Vous pouvez vous coucher.

LA FEMME DE CHAMBRE. — A quelle heure, Mademoiselle veut-elle que je vienne demain matin?

SUZANNE. — Comme toujours, à huit heures !

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bonne nuit, Mademoiselle.

SUZANNE. — Bonne nuit, Juliette.

(*Juliette sort. Quand la femme de chambre est sortie, Suzanne prend la lettre qu'elle a écrite, la porte dans sa chambre revient, ferme la porte de sa chambre à clef, met la clef dans son sac. Puis elle prend son sac, son manteau sur le bras, et son chapeau à la main, se dirige vers la porte de l'escalier. Elle éteint l'électricité et sort doucement. Une seconde après, sonnerie du téléphone... Un temps... Nouvelle sonnerie... Un temps... sonnerie encore...*)

Scène IX

Mme WALTER, puis WALTER.

LA VOIX DE Mme WALTER. — Suzanne !... Tu n'entends pas !... le téléphone !... Mets le commutateur sur l'appartement de ton père ! (*Nouvelle sonnerie. Mme Walter entre, allume l'électricité. A l'appareil.*) Allô !... c'est le journal?... Je vous mets en communication avec M. Walter... (*Elle tourne le commutateur.*) Suzanne !... tu es déjà couchée? (*Elle va à la porte de la chambre.*) Suzanne !... Suzanne !... Ouvre-moi!... (*Elle frappe à la porte.*) Suzanne!... Suzanne!... (*Elle court à l'autre porte.*) Walter !... Walter !...

WALTER. — Quoi?... quoi?.

Mme WALTER. — Viens vite... viens vite !...

WALTER, *accourant.* — Qu'y a-t-il?

Mme WALTER. — Suzanne est enfermée dans sa chambre ! elle ne répond pas !

WALTER. — Bon Dieu ! (*Il donne un coup d'épaule dans la porte, qui cède.*) Elle n'est pas là !

Mme WALTER. — Dans le cabinet de toilette?

WALTER *y court.* — Elle n'est pas là !

Mme WALTER. — Ah ! la fenêtre est ouverte... Je n'ose pas regarder.

WALTER. — Tu es folle !... tu es folle!... (*Il va vers la fenêtre et regarde doucement.*) Non... non... il n'y a rien !... il n'y a rien !... Bon Dieu ! que j'ai eu peur !... Ma petite, ma petite Suzanne !

Mme WALTER. — Il faut appeler Juliette, l'interroger.

WALTER. — Non !... non !... il ne faut mettre personne au courant...

Mme WALTER. — Que crois-tu donc?

WALTER. — Je ne sais pas !... je ne sais pas !... elle est peut-être en bas, dans le salon... elle a peut-être oublié quelque chose... Ne nous affolons pas, voyons !

(*Mme Walter va dans la chambre.*)

WALTER. — Elle va revenir... elle va revenir.

Mme WALTER *revient.* — Regarde.

WALTER. — Quoi?

Mme WALTER. — Une lettre pour nous.

WALTER. — Eh bien ! ouvre-la.

Mme WALTER. — Je ne peux pas !... je ne peux pas.

WALTER. — Donne... donne donc !... (*Ses mains tremblent aussi.*) C'est inouï de ne pas commander à ses nerfs !



Mme WALTER (Mme Véra Sergine)

(Il parvient à ouvrir la lettre.) Ah !... la coquine !... la coquine... elle s'est enfuie avec lui !... Et lui, la canaille !... il la tient... la canaille.

Mme WALTER. — Il l'a enlevée?

WALTER. — Parbleu !... nous n'avons plus qu'à céder... Ah ! il est fort !... la crapule !

Mme WALTER. — Il faut empêcher ; il faut avertir la police.

WALTER. — Il faut nous taire... Tu vas raconter à la police que ta fille s'est sauvée avec son amant !

Mme WALTER. — Il n'est pas son amant... Je ne veux pas !...

WALTER. — Non... il va la respecter, n'est-ce pas?... Silence !... silence !... il a gagné... payons !... et pas de scandale.

Mme WALTER. — Jamais, tu entends, jamais...

WALTER. — Mais quoi ? jamais ! jamais !... Tu répètes toujours la même chose... Tu ne comprends donc pas qu'il la tient, qu'il nous tient... Attendons qu'il nous donne des nouvelles... Ça ne tardera pas.

Mme WALTER. — Donne-lui de l'argent... beaucoup d'argent...

WALTER. — Ce n'est pas un imbécile... Il a des millions entre les mains... tu crois qu'il va nous les rendre... Et puis, que feras-tu de ta fille?

Mme WALTER. — Il ne faut pas qu'elle devienne la femme de cet homme.

WALTER. — Oh ! n'exagérons pas !

Mme WALTER. — C'est un misérable !... Tu le disais toi-même tout à l'heure.

WALTER. — Tout à l'heure... ce n'était pas notre gendre.

Mme WALTER. — Notre gendre... *(Riant follement.)* Ah ! ah ! ah ! notre gendre... Ecoute, je te jure que ce mariage est impossible... je te jure...

WALTER. — Dis que ça t'embête !... Et ça m'embête aussi... Mais *impossible*, ça ne signifie rien... Pourquoi impossible?

Mme WALTER. — Je crierai à tout le monde... à tout le monde...

WALTER. — Quoi?... qu'est-ce que tu diras?... Tu es folle!...

Mme WALTER. — Ah ! oui... je deviens folle !... je ne sais pas de quoi je suis capable ! Je le tuerai, tu sais... Et cette Suzanne ! cette Suzanne, qui nous a trompés, qui nous a tout caché...

WALTER. — Allons ! allons ! il faut du calme... il faut trouver une histoire pour expliquer aux domestiques l'absence de Suzanne... Ce n'est pas difficile... Et puis, je vais au journal ; je dirai que Duroy a dû partir subitement en voyage... Une affaire sensationnelle...

Mme WALTER. — Ne me laisse pas ainsi...

WALTER. — Mais, sapristi, il faut que le journal paraisse; ils sont affolés, là-bas... ils viennent de téléphoner pour annoncer que Duroy n'est pas là... Il m'est très nécessaire, ce garçon : c'est un autre moi-même ; j'aurai là un associé de premier ordre... Suzanne l'aime... Eh bien ! quoi !... En somme, il n'y a pas de quoi se désespérer... Entre nous, il m'est plus sympathique que le mari de Rose... ce mondain idiot...

Mme WALTER. — Tu oublies donc tout ce qu'il a fait?...

WALTER. — Oui... des débuts un peu difficiles... Tout le monde a eu des débuts difficiles.

Mme WALTER. — C'est un bandit!

WALTER. — Quand on a de l'ambition, on n'est pas toujours strictement honnête... Ne fais pas la petite bouche... T'es-tu jamais demandé d'où venait ma galette?... Tu la dépenses cependant...

Mme WALTER. — Oh ! je vivrais avec rien.

WALTER. — Entendu... mais, depuis des années, tu es très bien dans le luxe... Et ton père qui était un petit banquier, crois-tu qu'il était digne du prix Monthyon?... Nous n'avons pas le droit d'être si fiers.

Mme WALTER. — Mais c'est un crime, comprends-tu? un crime de donner Suzanne à cet homme.

WALTER. — Pourquoi un crime?... Quoi? que sais-tu donc sur Duroy?... Ce que tu as changé d'opinion !... C'est toi qui l'as attiré ici !

Mme WALTER. — Moi?

WALTER. — Mais oui... toi... Je me rappelle très bien... C'est toi qui me l'as désigné pour les Echos... Et Bel-Ami par ci, et Bel-Ami par là... Vous en étiez toutes folles... La Marelle, Madeleine Forestier. et toi aussi... Et toi aussi, parfaitement... Je ne dis pas que tu aies été pour lui aussi tendre que les autres...

Mme WALTER. — Pourquoi pas?

WALTER. — Ne dis pas de bêtises... Assez !... assez !... Rien, tu m'entends... rien ne peut empêcher ce mariage... Tais-toi !... tais-toi !... ne me dis rien ; ne me raconte pas des histoires pour me faire changer d'avis. Pas de cris, pas de racontars de femmes nerveuses. J'en ai assez de ta neurasthénie... Je vais au journal... Bonsoir *(Il sort)*.

Scène X

Mme WALTER, seule.

Mme WALTER. — Non ! non ! je ne veux pas ! Ma fille ! ma fille !... Il la tient ! il la serre contre lui !... Non ! non !... je ne veux pas ! je ne veux pas ! je ne veux pas! je ne veux pas! Il l'aime !... il l'aime parce qu'elle est jeune... Il défait ses cheveux blonds... Eh bien ! et mes cheveux, à moi, mes cheveux !... Tiens ! tiens ! ils sont beaux, mes cheveux... Je ne veux pas que tu la regardes ainsi... Georges, Georges, je suis belle... je t'assure que je suis belle... Tiens! tiens !... je viens à toi... Laisse-la... elle ne sait pas... Moi, je t'adore... C'est pour moi tes baisers, tes caresses, toutes tes caresses... Mais rejette-la donc... moi... je t'aime... moi seule, je t'aime... à en mourir... à en mourir... Il ne faut pas... il ne faut pas... Mon Dieu ! mon Dieu !... il ne faut pas !... A genoux !... à genoux!... je vous en supplie... venez à mon aide... vous êtes si bon avec moi... vous me regardez... vous me consolez... vous me souriez... vous êtes près de moi... Mon Dieu! je vous aime... je vous aime. Il ne faut pas. Je vous aime, Seigneur. J'aime votre visage douloureux... J'aime votre visage... j'aime votre jeunesse... Mon Dieu ! pour tant d'amour, il faut avoir pitié. Mon Dieu ! mon Dieu ! défendez-moi, protégez-moi, prenez-moi... donnez-moi vos yeux... Mon Dieu, donnez-moi vos regards... vos regards... vos regards... Je vous aime... je vous aime... Ah ! ah ! ah ! Bel-Ami !... Bel-Ami !... *(Elle tombe évanouie)*.

(Rideau.)

8e TABLEAU

La Sacristie de la Madeleine

A droite, second plan, la porte donnant sur la nef ; au fond à gauche, une autre porte.

Scène première

SAINT-POTHAIN, DEUX REPORTERS, LE PHOTOGRAPHE, L'OPÉRATEUR DU CINÉMATOGRAPHE.

SAINT-POTHAIN. — Alors, vous y êtes?

LES REPORTERS, *prenant des notes.* — Allons-y !

SAINT-POTHAIN. — Ce que vous êtes jeunes !

PREMIER REPORTER. — Vas-y donc, voyons !

SAINT-POTHAIN. — Le cortège... Nous lançons une mode nouvelle... Pas de famille... Très chic !

PREMIER REPORTER. — Palpitant !

SAINT-POTHAIN. — Rien que les intéressés... Vous savez, dans les mariages, on se découvre une foule de parents qui marquent mal... Ça fait un mauvais effet !... Supprimés !... Pas d'oncles, de cousins... rien que les mariés, les père et mère, les sœurs et frères !

DEUXIÈME REPORTER. — Ils sont bien, le père et la mère de Duroy?

SAINT-POTHAIN. — Epatants ! ces nobles du Roy de Cantel... ils ne sont pas venus... Le fils n'a pas dû insister.

DEUXIÈME REPORTER. — Alors, quoi ! quatre personnes?

SAINT-POTHAIN. — Comment vous appelez-vous?

Deuxième Reporter. — François Gernier.

Saint-Pothain.— Ah! c'est vous qui êtes à la *Grande Vie*?

Deuxième Reporter. — Je suis très flatté que vous ayez remarqué...

Saint-Pothain. — Vous avez donné un article de tête très bien, la semaine dernière.

Deuxième Reporter. — C'est mon premier.

Saint-Pothain. — Eh bien ! il y a un rude métier là-dedans... Je vous félicite !

Deuxième Reporter. — Je suis confus... Je désirais depuis longtemps vous connaître : nous avons une amitié commune.

Saint-Pothain. — Ah bah !... Qui donc?

Deuxième Reporter. — Madeleine Gérard.

Saint-Pothain. — Connais pas !

Deuxième Reporter. — C'est son nom de jeune fille... elle avait épousé Forestier.

Saint-Pothain. — Ah ! vous êtes l'ami de Madeleine Duroy... je veux dire de Madeleine Forestier... Ah ! bien, je ne m'étonne plus...

Deuxième Reporter. — De quoi donc?

Saint-Pothain. — De rien, de rien !... C'est une femme qui a du talent... Travaillez avec elle, mon petit !

Premier Reporter. — Eh bien ! voyons, Saint-Pothain, dépêche-toi.

Saint-Pothain. — Voilà !... Quatorze personnes, les époux, le père et la mère Walter, Rose et son mari...

Deuxième Reporter. — Rose?

Saint-Pothain. — Enfin le comte et la comtesse de la Tour-Yvelin... Il ne sait rien, cet enfant !

Deuxième Reporter. — Après?

Saint-Pothain. — Les quatre témoins formant deux couples... Ça, c'est une trouvaille de Duroy... D'abord, les témoins de la mariée: notre Norbert de Varenne, et Deborah Gerson, l'illustre tragédienne... Les témoins du marié: l'aviateur Briston, qui doit nous rendre l'empire de Napoléon, et Christine Baumer, la poétesse inassouvie...

Deuxième Reporter. — Très parisien !

Saint-Pothain. — Et comme garçons et demoiselles d'honneur, les officiels...

Deuxième Reporter. — Quoi?

Saint-Pothain. — Le cotillonneur assermenté donnant le bras au premier prix de boston de Trouville; et le meilleur auteur amateur avec la jeune fille du monde qui joue la comédie dans les salons...

Premier Reporter. — Roger de Sourdière avec miss Rumpton !

Deuxième Reporter. — Gaston Lafleur avec Blanche Ducoté.

Saint-Pothain. — La bénédiction a été donnée par Mgr Alain, évêque de Tanger... Jamais on n'a vu une telle foule, hein? Des milliers de gens sont sur les marches... Le triomphe de Georges Duroy !... Et un soleil !... le soleil d'Austerlitz !... Vous ne voulez plus rien?

Deuxième Reporter. — Reconnu dans l'assistance?...

Saint-Pothain. — Oh ! non, mon petit, allez jeter un coup d'œil.

Premier Reporter. — On ne peut pas entrer... C'est complet.

Saint-Pothain. — Le maximum !... Viens au journal, je te donnerai une liste.

Deuxième Reporter. — Laissez-nous ici pendant le défilé.

Saint-Pothain. — Non, non, mon petit !... le patron ne veut pas... N'oubliez pas de dire que notre confrère Saint-Pothain veillait sur tous les détails avec ce tact, cette amabilité, cette distinction, etc... etc...

Deuxième Reporter. — Je n'y manquerai pas... Merci, monsieur.

Saint-Pothain. — Mes amitiés à Madeleine.

(Les reporters sortent.)

Saint-Pothain, *au photographe et à l'opérateur du cinématographe qui sont demeurés.* — Et vous, Messieurs?

Le Photographe. — Le photographe de *Paris par l'image.*

Le Cinématographe. — Le Cinématographe Raté frères...

Saint-Pothain. — Pas ici, Messieurs, pas ici...

Le Photographe. — Oh ! avec un peu de magnésium...

Le Cinématographe. — Une petite flamme...

Saint-Pothain. — Mais non... mais non !

Le Cinématographe. — Priez du moins M. Duroy de s'arrêter sur la quatrième marche, en descendant, et de regarder à sa gauche.

Le Photographe. — Oui, nous avons dehors des appareils... Le point est sur la quatrième marche.

Saint-Pothain. — La quatrième, parfait... Au revoir, mes chers confrères, au revoir... Voyez, la porte s'ouvre... Sauvez-vous !

(Le photographe et le Cinématographe sortent.)

Scène II

DUROY, SUZANNE, WALTER, Mme WALTER, SAINT-POTHAIN, NORBERT de VARENNE, ROSE, DEBORAH GERSON, CHRISTINE BAUMER, MISS RUMPTON, LAFLEUR, Mlle DUCOTÉ, BRISTON, LE COMTE de SOUDIÈRE, deux SUISSES, etc.

(Les Suisses s'arrêtent à la porte, tandis que se présente, très digne, le cortège. — Air d'orgue. — Les Suisses ferment la porte.)

Duroy. — Vous n'êtes pas trop fatiguée, Suzanne?

Suzanne. — Un peu.

Walter. — Voulez-vous approcher un fauteuil ?

Mme Walter. — Oui... oui... je suis brisée.

Saint-Pothain, *aux Suisses.* — Attendez un peu, n'est-ce pas? avant d'ouvrir les portes...

Un Suisse. — Nous savons notre métier, monsieur : dix minutes pour laisser souffler la famille.

Saint-Pothain. — Et pas de foule, je vous en prie... par petits paquets ! Comme lorsqu'on défile devant le mur des Fédérés.

Norbert. — Merci.

Suzanne, *s'avançant vers Mme Walter.* — Maman...

Mme Walter. — Non, non, laisse-moi...

Duroy. — Venez, Suzanne.

Rose. — Maman...

Mme Walter. — Oui.... toi !... toi !

Suzanne, *à Duroy.* — Vous devriez lui parler.

Duroy. — Pourquoi faire? puisqu'elle ne me répond plus... C'est une idée fixe... elle a décidé de ne plus m'adresser la parole.

Suzanne. — Ne soyez pas méchant.

Duroy. — Je ne suis pas méchant.

Suzanne. — Puisque nous partons ce soir... un peu de patience...

Duroy. — Je vous adore.

Walter, *à sa femme.* — Tu vas mieux?

Mme Walter. — Oui, merci !...

Deborah Gerson, *à Mme Walter.* — Du courage, Ma dame... Ah ! pour une mère, c'est une grande émotion.

Norbert de Varenne. — C'est certain... Mais je crois que Mme Walter voudrait qu'on la laissât tranquille, chère amie...

Deborah. — Une mère !... Savez-vous ce que c'est qu'une mère?... en avez-vous une, vous?...

Norbert de Varenne. — J'en ai eu une, il y a longtemps... Et vous?...

Christine Baumer, *à Mme Waller.* — Oh ! les fleurs d'oranger dans le chœur, les fleurs et les lumières !

Les fleurs pacifiaient de leur blancheur mon âme
Et je vibrais du tremblement doux de la flamme.

Miss Rumpton. — Oh ! joli !... extrêmement joli... Vous m'écrirez cela, monsieur Lafleur.

Lafleur. — Je n'y manquerai pas.

Mlle Ducoté. — Vous avez été satisfait, monsieur Walter?

Walter. — Oui... oui... ça a très bien marché.

Sourdière.— La quête a été menée dans un joli mouvement, n'est-ce pas?

Walter. — C'est très bien... tout à fait bien... Et quelle assistance, hein?

Briston. — Je n'ai pas vu une telle foule depuis que j'ai atterri aux Moulineaux, après la course Bucarest-Paris, par Lisbonne.

Walter. — Tout le monde est là !... tout le monde !... C'est merveilleux !... *(A Mme Walter)* Hein? ça ne te fait pas plaisir?... Et l'évêque... il a été parfait, l'évêque...

Mme Walter. — Oui... oui !...

Walter, *au comte.* — Ça ne va pas, vous?... vous avez la migraine?

Le Comte. — Non, mon cher beau-père... mais je me dis qu'à mon mariage, il y avait moins de monde... Cette fois ci, la publicité a été soignée...

Rose. — Dame ! mon ami, c'est le métier de Georges

Walter. — Et c'est le mien aussi.



SUZANNE (Mlle J. Clarens).

SAINT-POTHAIN. — Si vous voulez vous placer, on va ouvrir les portes à la première fournée... Dites-moi, Duroy, en sortant de l'église, arrêtez-vous un instant sur la quatrième marche, et regardez à votre gauche... C'est pour les photographes et le cinéma...

DUROY. — La quatrième marche?... Parfait...

SAINT-POTHAIN, *aux Suisses.* — Attention ! Ce sont les officiels !... Places réservées !... Ouvrez !

Scène III

LES MÊMES, LE CHEF DE CABINET, UN COMMANDANT, UN SÉNATEUR, UN DOCTEUR, UN HOMME SÉRIEUX, UN DÉPUTÉ, Mme DE MARELLE.

Quand ces personnages sont entrés, les suisses referment la porte. Toutes les répliques de cette scène sont adressées à Duroy.

LE CHEF DE CABINET, *jeune, élégant, rosette de la Légion d'honneur.* — Le Président du Conseil, cher monsieur, a regretté de ne pouvoir venir vous présenter lui-même ses félicitations ; mais, mieux que personne, vous savez qu'il y a Conseil de Cabinet et vous voudrez bien excuser les obligations de la charge... Permettez-moi d'ajouter que je suis heureux et fier d'avoir été chargé de vous apporter les compliments de l'ami et du Gouvernement.

DUROY. — Cher monsieur... Je suis extrêmement touché. Veuillez dire au Président du Conseil combien je suis sensible à cette attention... *(Présentant à sa femme.)* Monsieur Boulard, le bras droit du Président du Conseil.

PREMIER JEUNE HOMME. — Oh ! Monsieur... Madame...

UN COMMANDANT. — Monsieur, le Ministre de la Guerre se rappelle la belle campagne que vous avez menée dans le journal si français de M. Walter... Il m'a ordonné, et j'en suis touché, de vous apporter ses félicitations... Permettez-moi de vous serrer la main bien chaleureusement.

DUROY. — Mon Commandant, je suis très ému... Je n'ai fait que mon devoir, et, s'il fallait un jour... croyez-bien que je serais là.

LE COMMANDANT. — Je n'en doute pas... Madame...

UN SÉNATEUR. — Cher ami, la Ligue des amis de la Paix n'a pas oublié l'appui précieux que vous lui avez prêté dans la *Vie française*, le journal de M. Walter, que nulle question d'humanité et de progrès ne laisse indifférent... Au nom du groupe pacifiste du Sénat, toutes mes félicitations.

DUROY. — Merci, mon cher Sénateur... Monsieur Revel, l'apôtre du pacifisme...

LE SÉNATEUR. — Oh ! cher ami!... Madame...

UN DOCTEUR. — Je n'ose dire que je représente la science, cher monsieur... Mais je n'oublie pas l'appui que, dans le prodigieux journal de M. Walter, vous avez prêté à mon ferment qui guérit tout...

DUROY. — Oh ! vraiment !... Simple devoir d'homme et de citoyen.

UN HOMME SÉRIEUX. — Vous vous êtes élevé, dans le grand journal de M. Walter, contre les progrès effrayants de la pornographie. Merci, monsieur, et toutes nos félicitations...

DUROY. — Pour que le pays soit florissant, il faut, avant tout, qu'il soit moral.

UN DÉPUTÉ. — Mon cher, je vous félicite... vous n'avez que des sympathies à la Chambre... et, dans six mois, au renouvellement, vous serez des nôtres, c'est certain...

DUROY. — J'en accepte l'augure.

LE DÉPUTÉ. — Oui, oui, Madame !... il sera au Palais-Bourbon... D'ici, de la Madeleine, le chemin n'est pas long : d'un bond, il franchit la rue Royale, la place de la Concorde, le pont, et... pouff !... il tombe sur les bancs de gauche et rebondit sur le banc ministériel...

DUROY. — C'est bien rapide !

LE DÉPUTÉ. — Vous verrez ! vous verrez !... Nous en reparlerons quand vous serez ministre et que je viendrai vous demander une faveur. Parions que vous aurez oublié ma prédiction.

DUROY. — Mais non ! mais non !... elle me touche infiniment !

Mme DE MARELLE. — Bonjour, Bel-Ami... Vous permettez, Madame, que je l'appelle toujours ainsi?

SUZANNE. — Certainement, chère madame, et appelez-moi toujours Suzanne.

Mme DE MARELLE. — Il m'a bien négligée depuis quelques mois.

DUROY. — Excusez-moi : j'avais tant de choses à faire...

Mme DE MARELLE. — Oh ! mais c'est naturel... Il suffit de regarder votre femme, on comprend que vous soyez pris, très pris...

SUZANNE. — Vous êtes très gentille.

Mme DE MARELLE. — Quand vous serez revenus... car vous allez voyager?...

SUZANNE. — Nous partons pour la Sicile...

DUROY. — Pour quelques jours...

SUZANNE. — Oh ! quelques semaines...

DUROY. — Enfin, le plus longtemps possible... Mais il y a le journal...

SUZANNE. — Hélas !

Mme DE MARELLE. — Enfin, quand vous reviendrez, ne nous oubliez pas trop... Il ne faut pas abandonner tout à fait ses anciens amis.

SUZANNE. — Oh ! mais nous n'en avons pas l'intention...

Mme DE MARELLE. — Au revoir, Suzanne... Je suis bien heureuse de vous avoir embrassée et félicitée.

SUZANNE. — Mais moi aussi... madame.

Mme DE MARELLE. — C'est vous surtout, qu'il faut féliciter : vous avez plus que vous ne méritez.

DUROY. — Pardon ! pardon !... Je mérite beaucoup de choses !

SUZANNE. — Quel enfant !

Mme DE MARELLE. — Allons, au revoir, cher monsieur, et à bientôt.

DUROY. — A bientôt, chère Madame...

SAINT-POTHAIN. — Ouvrez les portes... Deuxième série...

(Les Suisses ouvrent les portes.)

(Rideau.)

Pièces parues en Supplément du “ MONDE ILLUSTRÉ ”

depuis le Ier Octobre 1910

L'HOMME MYSTÉRIEUX
Pièce en 3 actes de MM. André de LORDE et Alfred BINET
(THÉATRE SARAH-BERNHARDT)

LE PETIT DIEU
Comédie en 4 actes de M. Louis ARTUS
(THÉATRE DE L'ATHÉNÉE)

LE CARNAVAL DES ENFANTS
Pièce en 3 actes de M. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER
(THÉATRE DES ARTS)

LES NOCES DE PANURGE
Pièce en vers en 5 actes et 6 tableaux de MM. Eug. et Ed. ADENIS
(THÉATRE SARAH-BERNHARDT)

LE CADET DE COUTRAS
Comédie en 5 actes de MM. Abel HERMANT et Yves MIRANDE
(THÉATRE DU VAUDEVILLE)

LES MIDINETTES
Comédie en 4 actes de M. Louis ARTUS
(THÉATRE DES VARIÉTÉS)

LES BLEUS DE L'AMOUR
Comédie en 3 actes de M. Romain COOLUS
(THÉATRE DE L'ATHÉNÉE)

LE MARCHAND DE PASSIONS
Comédie en 3 images d'Epinal, en vers, de M. Maurice MAGRE
(THÉATRE DES ARTS)

L'ANGOISSE
Pièce en 3 actes de M. François de NION
(PARIS-BRUXELLES)

LES TRANSATLANTIQUES
Opérette en 3 actes et 4 tableaux de MM. Abel HERMANT et FRANC-NOHAIN
(THÉATRE DE L'APOLLO)

SOUS LA LUMIÈRE ROUGE
Drame en 3 actes de Maurice LEVEL et Etienne REY
THÉATRE DU GRAND-GUIGNOL)

SUR LE SEUIL
Un acte en vers de Georges BATTANCHON
(THÉATRE DE L'ŒUVRE)

LE MYSTÉRIEUX JIMMY
Pièce en 3 actes et 4 tableaux de Yves MIRANDE et Henri GÉROULE
(THÉATRE DE LA RENAISSANCE)

L'AMOUR EN BANQUE
Comédie fantaisiste en 3 actes et 4 tableaux de Louis ARTUS
(THÉATRE DES VARIÉTÉS)

PERDREAU
Comédie en 2 actes de Robert DIEUDONNÉ
(THÉATRE ANTOINE)

LE BARON DE BATZ
Comédie en 5 actes et 6 tableaux de Jean-José FRAPPA
(THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS)

LA PETITE ROQUE
Drame en 3 actes de André de LORDE et P. CHAINE, d'après la nouvelle de GUY DE MAUPASSANT
(THÉATRE DE L'AMBIGU)

GRIBOUILLE
Comédie en un acte et en vers de Paul SOUCHON et André AVÈZE
(THÉATRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE)

MADAME DANDIN
Comédie en un acte de J.-L. CROZE
(THÉATRE DE L'ODÉON)

L'ÉTERNEL MARI
Pièce en 4 actes de Alfred SAVOIR et NOZIÈRE, d'après le roman de DOSTOIEWSKI
(THÉATRE ANTOINE)

RUE DE LA PAIX
Comédie en 3 actes de Abel HERMANT et MARC de TOLÉDO
(THÉATRE DU VAUDEVILLE)

L'AMOUR EN CAGE
Pièce en 3 actes de A. de LORDE, FUNCK-BRENTANO et J. MARSÈLE
(THÉATRE DE L'ATHÉNÉE)

L'AIGRETTE
Pièce en 3 actes de M. Dario NICCODEMI
(THÉATRE RÉJANE)

UNE AFFECTION PÉNIBLE

Sans vouloir humilier ni froisser personne, j'ose affirmer que la chronique consacrée à la cystite, qui va suivre, sera pour toucher à l'endroit sensible soixante pour cent, au bas mot, de ceux de mes lecteurs qui frisent déjà la cinquantaine... du mauvais côté.

Beaucoup, sans doute, n'ont pas conscience de leur infirmité. Non pas, bien sûr, qu'ils n'en souffrent pas, mais parce qu'ils ne veulent pas avouer leurs souffrances ou parce que, surpris par ce trouble insolite, ils leur prêtent les plus fantaisistes interprétations.

Qu'ils sachent donc ceci : c'est que, si un homme d'un certain âge éprouve le besoin fréquent d'uriner (une fréquence qui peut aller jusqu'à des cinq, six et même dix fois par heure), si la miction est douloureuse, avec retentissement dans tout le bassin, si l'urine est louche, fétide, purulente, il y a plus que probablement de la cystite sous roche.

***

Qu'elle soit aiguë ou chronique, en effet, la cystite se caractérise nécessairement par la réunion de ces trois symptômes, généralement accompagnés, sauf aux périodes fébriles, d'une sensation *sui generis* de « froid dans les os ». A ce vilain jeu, la vie ne tarde pas à devenir un véritable martyre, d'autant plus atroce qu'il peut durer des années, — car on n'en meurt pas, sauf dans des cas exceptionnels.

En proie sans trêve à d'horribles tortures, ayant perdu l'appétit et le sommeil, le malade s'étiole et s'émacie ; son caractère lui-même s'aigrit ; c'est une sorte d'effondrement physique et moral.

Comme la plupart des inflammations infectieuses, la cystite est toujours — quoiqu'on l'ait contesté — d'origine microbienne. A part, cependant, le *proteus* de Hanser, on ne lui connaît pas de microbe spécifique, mais une foule de microbes pathogènes, depuis le colibacille et toute la kyrielle des streptocoques et staphylocoques, jusqu'au bacille de Koch, et, bien entendu, au redoutable *gonococcus*, familier de ces parages, jouent leur rôle dans son incubation.

Il faut, cela va de soi, pour que cette incubation aboutisse, que les mauvais germes trouvent dans la vessie un milieu de culture favorable, des tissus altérés, des muqueuses congestionnées, un sang corrompu. A cet égard, l'âge joue naturellement un grand rôle, en raison des modifications qu'il apporte à la structure des cellules, en raison surtout de l'amoindrissement de l'élasticité des vaisseaux et du ralentissement consécutif de la circulation. Certaines diathèses et certaines infections — l'arthritisme, la tuberculose, l'avarie, la blennorragie — peuvent également exercer une fâcheuse influence. Par le fait, toute action susceptible de fatiguer ou d'irriter la vessie doit nécessairement prédisposer à la cystite : c'est le cas de la présence de calculs, des phlegmasies locales (provoquées par les hémorroïdes, par exemple, par un rétrécissement ou une néphrite), de l'alcoolisme, des excès de table, de l'abus des plaisirs de l'amour.

Il convient également d'incriminer, le cas échéant, la station assise, le froid, les traumatismes consécutifs à des sondages maladroits, certains médicaments, c[...] la cantharidine, l'iodure de potassium, la mor[...] la moutarde elle-même...

Etant donné que tant de microbes peuvent ense[...] cer la cystite et que tant de causes banales peuven[...] aplanir les voies et leur faciliter la besogne, il n'es[...] étonnant qu'il y ait tant de malheureux à en pâti[...] plus étonnant c'est qu'il reste encore quelques pr[...] giés assez heureux pour échapper à ses atteintes !

***

Mais le pire, c'est que la cystite est l'une des mal[...] les plus difficiles à guérir — et même à soulager. [...] est aussi réfractaire qu'elle est cruelle : et ce n'es[...] peu dire.

A part les cas, relativement rares, où il est pos[...] d'agir directement sur la cause initiale (résection d[...] tumeur hémorroïdaire, réduction d'un rétrécissem[...] extraction d'un calcul), la médecine n'y peut à peu [...] rien. Pas même (en dehors des moyens héroïq[...] atténuer les douleurs. Seuls, les balsamiques et quel[...] antiseptiques (benzoates, salol, etc.) donnent quel[...] résultats — combien inconstants et précaires! En[...] faut-il prendre garde d'avoir la main trop lourde [...] prétendus spécifiques étant d'autant plus dange[...] que leur action sur les reins et la vessie est plus int[...] A telles enseignes qu'il leur arrive trop souvent d[...] pires que le mal !

Aussi l'avènement du *Pagéol* est-il un véritable [...] fait du ciel, et mérite-t-il d'être accueilli comme[...] par le piteux troupeau des suppliciés auxquel[...] apporte, non pas seulement l'espérance, non pas se[...] ment le soulagement et l'accalmie, mais le *salut* [...] salut définitif et intégral !

Inutile de rappeler une fois de plus la composi[...] chimique du Pagéol. Nous y reviendrons, s'il le f[...] au prochain jour. Ce qui importe uniquement pou[...] quart d'heure, c'est de proclamer *urbi* et *orbi* qu[...] Pagéol doit à cette composition (un chef-d'œuvre, [...] dit en passant, de la chimiothérapie) une affinité [...] tive pour les tissus de la vessie et de l'urèthre et [...] polyvalence microbicide, qui lui valent de jug[...] toutes les cystites, quelles que puissent être leur ge[...] ou leur forme, les cystites blennorragiques comme [...] autres, avec une certitude et une rapidité qui tien[...] du miracle, sans aucune répercussion fâcheuse [...] simplement inquiétante sur l'estomac ou sur les rei[...]

Pas un seul des médecins qui prescrivent le Pag[...] pas un seul des malades qui en ayant essayé ne taris[...] plus en actions de grâces, ne me démentira si j'affi[...] qu'il n'avait été jamais rien trouvé — *ni même rêv*[...] de comparable !

A quoi bon insister? Les faits sont là...

Dr Borrissenn[...]

P.-S. — Le Pagéol Duménil est en vente aux La[...] ratoires Edouard Duménil, 107, boulevard de la Missi[...] Marchand, Courbevoie (Seine). Envoi discret et fra[...] la boîte, 10 fr. ; Etranger, 11 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE E. DESFOSSÉS, 13, QUAI VOLTAIRE.